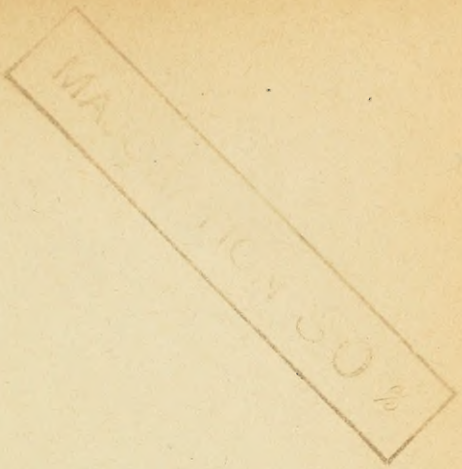


U.o.E.
9/11/17

# CARNETS DE ROUTE

DE

# COMBATTANTS ALLEMANDS

*Copyright by Berger-Levrault.*

HM68 .
D1664c

PUBLICATION AUTORISÉE PAR LE MINISTÈRE DE LA GUERRE

# CARNETS DE ROUTE

DE

# Combattants Allemands

TRADUCTION INTÉGRALE, INTRODUCTION ET NOTES

PAR

JACQUES DE DAMPIERRE

ARCHIVISTE-PALÉOGRAPHE

★

*Un Officier saxon — Un Sous-Officier posnanien*
*Un Réserviste saxon*

Avec 16 illustrations et fac-similés d'écriture

15-35-40
10/12/19

PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

5-7, RUE DES BEAUX-ARTS

1916

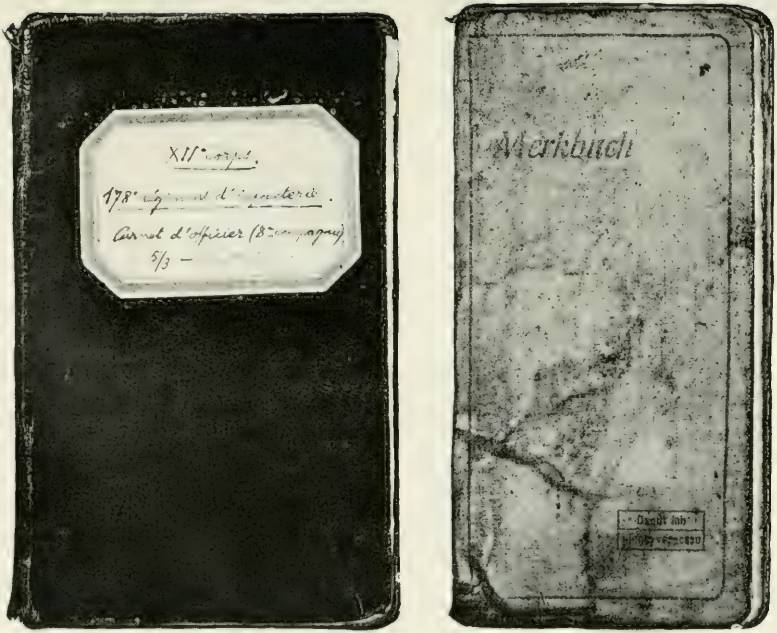
# INTRODUCTION

En confiant à un ancien élève de l'École des Chartes le soin de publier intégralement quelques-uns des carnets de campagne trouvés sur les soldats allemands tués ou pris, le ministère de la Guerre a voulu montrer, une fois de plus, que ni l'armée ni la nation française n'avaient rien à craindre des jugements de l'Histoire. Alors que les causes et les faits de la guerre de 1914-1916 ont été trop souvent, ailleurs, travestis par des récits tendancieux et des plaidoyers de toute sorte, la France a tenu à honneur de ne présenter au monde entier, sur ces événements historiques, que des données sobres mais exactes et des documents faciles à contrôler.

De tous ces documents, ceux qui ont, dès les premiers mois de la guerre, excité la curiosité la plus vive et les discussions les plus passionnées, ce sont précisément ces carnets de cam-

pagne dont la tenue est réglementaire dans l'armée allemande, au moins pour les officiers et les gradés. Il est inutile d'insister sur l'importance historique que présentaient de pareils textes. Rappelons ici que l'article 75 du règlement allemand concernant le service en campagne(1) exige que, chaque jour, les porteurs de ces petits carnets y notent les indications essentielles concernant les opérations militaires et les cantonnements de l'unité à laquelle ils appartiennent. Ces renseignements doivent servir ultérieurement à dresser l'historique de la campagne; ils constituent donc théoriquement des documents purement militaires; et c'est bien ainsi que beaucoup d'officiers de carrière, et des plus distingués, en ont compris la tenue. Mais à ces éléments techniques, la plupart des combattants ont ajouté quelques observations personnelles et, pour ceux qui écrivaient facilement, par goût, par profession

(1) *Felddienst-Ordnung*, Berlin, 1908, p. 25. Cet article est ainsi conçu : « Les journaux de guerre servent d'information sur l'ensemble des opérations d'une troupe sur le terrain et, rapprochés des rapports de combat, de base aux historiques ultérieurs de campagne. Ils doivent être tenus quotidiennement. »




COUVERTURES DES CARNETS DE L'OFFICIER ET DU RÉSERVISTE SAXONS

ou par habitude, ces dernières ont parfois donné à leur carnet de campagne l'ampleur d'un récit littéraire et la portée d'un rare document moral.

Il est évident, en effet, que ces notes prises au cours même des événements par leurs principaux acteurs ou du moins par leurs premiers témoins ont une valeur documentaire incomparable. Il est également certain que les accusations qu'elles portent contre certaines méthodes allemandes ne sauraient être suspectées. Aussi de nombreux emprunts ont-ils été faits à ces sources pour étayer les réquisitoires qui, par les journaux, les revues et les livres, se sont multipliés depuis le début de la guerre contre les violences exercées par les envahisseurs germaniques sur les biens et les personnes des populations rencontrées par eux. Mais les extraits ainsi publiés par des polémistes, même avec des fac-similés du passage cité, ont été récusés par la presse allemande, comme reproduisant inexactement la pensée des auteurs (1).

(1) Même la brochure si documentée de M. J. Bédier a été l'objet

Sans doute une traduction partielle, si fidèle soit-elle, peut toujours être discutée, car n'importe quel extrait risque de se voir objecter que, débarrassée du contexte, une phrase quelconque peut prêter à des interprétations inexactes. Il n'est pas contestable qu'un texte intégral se réfute plus difficilement.

Quant à ceux qui objecteront peut-être que, seul, l'examen critique du texte allemand lui-même pourrait les convaincre, il leur sera répondu : que ce texte original pourra être communiqué par le ministère de la Guerre français aux chercheurs de bonne foi, qu'il sera d'ailleurs l'objet d'une publication ultérieure, enfin que toutes les précautions possibles ont été prises pour son authentication. A cet effet une description minutieuse sera donnée de chacun de ces petits manuscrits, avec photographies de la couverture et d'une ou plusieurs pages de texte.

Il n'a pas semblé pratique ni même utile,

---

de vives contestations auxquelles il a, du reste, été victorieusement répondu. Voir *Les Crimes allemands, d'après les témoignages allemands*, in-8°. Paris, Colin. 2e édition 1915. — *Comment l'Allemagne essaie de justifier ses crimes* (*Ibid.*). 1915, etc.

dans une édition destinée au grand public, de pousser plus loin cet appareil scientifique.

Le présent recueil n'a donc été formé que par la traduction complète et aussi rigoureuse que possible de quelques-uns de ces carnets de campagne, pris un peu au hasard parmi les milliers d'opuscules de ce genre que recueille l'État-major français depuis les débuts de la guerre. Après quelque hésitation, l'on s'est déterminé à ne pas imprimer le nom même des signataires de ces carnets, pour des raisons de délicatesse morale que la critique allemande nous reprochera sans doute, mais que les honnêtes gens apprécieront. Parmi ces signataires en effet d'aucuns sont morts, et notre scrupule de publication intégrale, sans aucune coupure, pourra livrer au public des sentiments de famille qui doivent se couvrir de l'anonymat. D'autres sont vivants, et certaines critiques un peu vives des actes de leurs chefs risqueraient de procurer un jour des sévices immérités à ces hommes sincères. Ouant à ceux qui ont agi et parlé en véritables criminels, le plus souvent justice est faite et leur nom n'ajouterait rien à l'Histoire. Ici encore d'ail-

leurs toute personne autorisée pourra en obtenir communication.

On ne doit toutefois pas s'attendre dans une pareille collection à trouver à chaque page un récit truculent d'*atrocités* allemandes ou un dithyrambe à la gloire des armées françaises. Les insultes et les calomnies à l'adresse des Belges, des Anglais, des Français n'y sont pas rares, et la conduite des troupes allemandes y est généralement excusée ou exaltée. Mais ce sont précisément ces insultes, comme ces excuses, qui sont la garantie de sincérité la plus grande de ces textes, et qui donnent une portée plus grave aux accusations formelles que l'on peut en tirer. Qu'ils les approuvent ou qu'ils les blâment, ces récits n'en établissent pas moins des faits, dont la matérialité suffit le plus souvent à porter des jugements redoutables. L'armée française, la belge et l'anglaise ont prouvé leur vaillance, comme leurs gouvernements et leurs peuples ont prouvé leur droiture et leur bonne foi.

Lorsqu'ils parlent de lâchetés des alliés, comme lorsqu'ils parlent de francs-tireurs ou d'atrocités belges, les soldats allemands n'at-

testent donc que l'ensemble de fausses nouvelles et d'inventions plus ou moins grossières dont on eut soin, dès le début, de bercer leurs illusions ou d'attiser leur haine. Par contre, lorsque, sous prétexte de représailles à des violences toujours alléguées par « on dit » et jamais prouvées, ces mêmes soldats parlent de meurtres, d'incendies, de pillages, on peut les croire sur parole, et la sympathie qu'individuellement parfois ils inspirent est la plus terrible condamnation du système qui les arma pour de telles répressions !

Le choix des textes ici publiés fait en effet ressortir à dessein quelques figures plutôt sympathiques. Le courage, l'abnégation, la discipline, qualités communes dans l'armée allemande, se rehaussent d'une certaine bonhomie spirituelle, parfois même d'un goût délicat, chez tel ou tel officier ; tel sous-officier tire des propos qu'il entend et des faits qu'il constate maintes conclusions qui révèlent un esprit d'équité remarquable ; enfin les simples soldats apparaissent surtout comme des natures frustes et simples, irréfléchies et disciplinées.

Mais là est précisément ce qui donne à ce

livre sa portée plus frappante : ces officiers et ces hommes, individuellement sans haine, assistent impassibles ou se prêtent docilement aux actes qui répugnent à leur conscience ou même à leurs instincts, dès l'instant que leur personnalité s'est volontairement effacée dans l'âme collective du germanisme déchaîné. Tout au plus ont-ils gardé la faculté d'observer; peu à peu celle même de s'indigner s'efface, et la discipline qui les a formés aux règlements est si forte qu'elle leur permettra même d'en faire ou d'en laisser transgresser les formules, si l'ordre des chefs l'a ainsi prescrit. Aussi les voit-on mêlés à des incendies, des vols, des massacres, chacun selon son grade, prêts à tout, parce qu'on leur a dit : « C'est la Guerre! » et que la plus grande gloire de l'Allemagne impose ces sacrifices sanglants.

Il importe que les Français méditent ces pages, pour comprendre la sainteté de leur propre cause. Ils y verront que les acteurs des grands crimes qui ont couvert leur sol de deuils et de cendres ne sont pas des « criminels-nés », des êtres exceptionnels, comme d'aucuns se l'imaginent. La vérité, moins simple mais

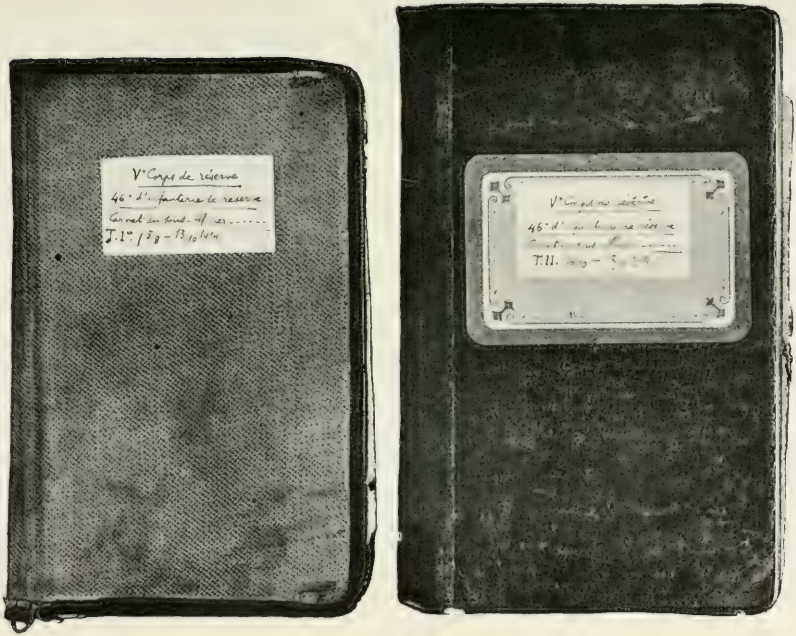
infiniment plus terrible, c'est que le germanisme, déformation morale ou folie collective, est parvenu à faire d'êtres humains de qualité moyenne, ni meilleurs ni pires que nous, les complices ou même les exécuteurs des plus effroyables crimes qui aient déshonoré l'humanité. Il est plus grave pour la *Kultur* allemande d'avoir armé des hommes naturellement bons et sages contre des femmes, des enfants, des églises et des collections d'art ou de science, que si de pareilles monstruosités avaient été commises, pour ainsi dire en dehors d'elle, par quelques fractions anonymes de criminels avinés. Que les meilleurs éléments de l'armée allemande, réputée la plus disciplinée du monde, aient pu assister ou même prendre part sans révolte à des actes contraires à la fois à toute morale et à la lettre de leurs propres règlements, c'est la plus formidable accusation qu'on puisse établir contre une éthique, dont l'idéal avoué est d'annihiler la personnalité humaine, au point d'en faire l'automatique instrument des pires besognes !

Les carnets de campagne, transcrits fidèlement ci-après, sont donc le plus vivant et le

plus redoutable commentaire de cette accusation dont les quatre-vingt-treize intellectuels fameux de l'Allemagne moderne avaient, inconsciemment sans doute, donné la formule désormais célèbre, en disant de l'armée allemande :

« Elle ne connaît pas de cruauté indisciplinée ! »
*Sie kennt keine zuchtlose Grausamkeit !*

Au point de vue de l'organisation même de cette armée allemande, il suffit de rappeler ici qu'elle diffère très peu de celle de l'armée française. L'active et la réserve y sont en proportions comparables ; la *Landwehr* a quatre classes de plus que notre armée territoriale, le *Landsturm* est une réserve de l'armée territoriale. Il y a ici toutefois une différence essentielle, provenant de la supériorité numérique considérable des classes de recrutement allemandes sur les nôtres. De ce chef, l'armée active peut, ou bien ne pas incorporer du tout, ou bien renvoyer dans leurs foyers, après un très court passage à la caserne, des catégories très nombreuses de conscrits. Ceux-ci sont directement versés, soit dans ce qu'on appelle l'*Ersatz-Reserve,* soit dans le *Landsturm.* Il en résulte que les for-




COUVERTURES DES CARNETS DU SOUS-OFFICIER DE LA LANDWEHR

mations de seconde ligne contiennent des hommes d'âge très variable, les uns anciens soldats de l'active et de la réserve, les autres peu ou point exercés, ce qui n'est pas le cas de notre armée territoriale, plus homogène.

Par ailleurs les formations et le vocabulaire même se rapprochent des nôtres. Les termes d'armée, corps d'armée, division, brigade, régiment, bataillon, compagnie, escadron ou batterie, que l'on rencontrera couramment dans les pages qui vont suivre, représentent donc des entités sensiblement équivalentes à celles qui portent chez nous les mêmes noms. Les seules unités spéciales à l'armée allemande, au moins au début de la présente guerre, sont peut-être les détachements montés et les compagnies de mitrailleuses (*Maschinengewehrabteilung* ou *kompagnie*), dont il est souvent question : les premiers accompagnent les divisions de cavalerie, les secondes sont adjointes aux bataillons de chasseurs, aux régiments d'infanterie, ou bien sont autonomes et à la disposition du commandement. L'artillerie, mieux pourvue que la nôtre de pièces lourdes au début de la guerre, emploie généralement le shrapnell (*Schrapnell*)

et l'obus brisant (*Granate*), fusant ou percutant, parfois aussi l'obus incendiaire (*Brandgranate*) (1).

De même que les noms des unités et des armes de l'armée allemande, ceux qui désignent les grades sont pour la plupart encore empruntés au vocabulaire français et ont généralement la même valeur que chez nous. Il convient toutefois de faire ici les observations suivantes :

1° A partir du rang d'officier général, la nomenclature, qui ne comprend en France que deux grades, se poursuit en Allemagne, où l'on distingue : le *General-Major* (général de brigade), le *Generalleutnant* (général de division), le *General der Infanterie* (*Kavallerie* ou *Artillerie*) qui correspond à peu près à un général commandant de corps d'armée chez nous, le *Generaloberst,* commandant d'ordinaire une armée, et enfin le *Feld-Marschall* ou maréchal ;

2° Les grades des officiers supérieurs et

(1) Des annotations ont d'ailleurs reproduit ci-après les termes mêmes employés par le texte allemand, toutes les fois qu'il pouvait y avoir quelque hésitation sur leur traduction exacte.

subalternes sont les mêmes qu'en France, mais le nom de *Major* y désigne encore (comme chez nous sous l'ancien régime) ce que nous appelons commandant ou chef de bataillon; le terme *Leutnant* correspond chez nous à sous-lieutenant, tandis que l'on appelle *Ober-Leutnant* ou lieutenant en premier, ce que nous appelons simplement lieutenant; ce dernier grade ne s'obtient du reste qu'après de longues années de carrière, surtout dans la réserve, où la plupart des officiers demeurent au premier échelon, d'ailleurs suffisant pour leur conférer toutes les prérogatives sociales de l'*Offizierstand;*

3° La hiérarchie des sous-officiers comporte également un premier grade : *Unter-Offizier,* qui correspond comme autorité à celui de caporal, mais comme dignité à celui de sergent dans l'armée française; le *Sergeant* et le *Feldwebel* (sergent-major comptable, *Wachtmeister* dans les troupes montées) sont des sous-officiers de carrière, dont l'avancement est à jamais limité à ce dernier grade ou tout au plus à celui de *Feldwebelleutnant.*

Et c'est là que se révèle, sous la similitude des formes extérieures, la dissemblance profonde

entre l'esprit de la hiérarchie militaire allemande et celui de la française. Alors que, du simple soldat au général de division, au maréchal même autrefois, l'échelle des grades est ininterrompue chez nous, si bien qu'elle peut être gravie d'un bout à l'autre, et l'a été maintes fois par de grands chefs de guerre, cette même échelle comporte en Allemagne des paliers et des bifurcations infranchissables. Sans doute l'obligation universelle du service militaire fait, là-bas comme ici, que tous les futurs officiers commencent par porter le sac comme simples soldats et sont à ce moment soumis à toutes les rigueurs de la discipline imposée à la troupe; mais cette promiscuité n'est que de courte durée.

Au bout de quelques mois, il se produit, comme chez nous, une première sélection des éléments susceptibles de former ultérieurement des cadres; les jeunes gens désignés à ce choix, non seulement par leurs aptitudes militaires, mais plus encore par leurs études antérieures ou leur position sociale dans le civil, reçoivent alors le titre de *Gefreite*, qui se traduit exactement en français par le mot exempt.

Ce grade correspond théoriquement à celui de soldat de 1re classe dans notre armée, mais il en diffère essentiellement en ce que chez nous le premier galon se donne généralement à des militaires méritants, mais d'instruction générale insuffisante pour avancer, tandis que le bouton de *Gefreite* se donne souvent dans l'armée allemande à des jeunes gens d'avenir et les *exempte* effectivement de diverses corvées, tout en leur conférant une certaine autorité (1). Les futurs officiers de carrière, à moins qu'ils ne sortent du corps des cadets et aient passé l'examen d'enseigne, débutent dans ce grade d'exempt et obtiennent directement alors, s'ils le méritent, celui de *Fähnrich* ou enseigne, qui correspond assez exactement à notre grade d'aspirant (2). Parmi les autres exempts, ceux qui passent sous-officiers peuvent être admis à devenir soit officiers de réserve, soit sous-officiers de carrière. Mais jamais un sous-officier de carrière (*Sergeant* ou *Feldwebel*) ne peut, en

(1) Nous traduirons régulièrement *Gefreite* par exempt, le terme de *Sergeant* par sergent, celui de *Feldwebel* par sergent-major et celui de *Wachtmeister* par maréchal des logis.

(2) Malgré cette assimilation nous conserverons le terme d'enseigne pour traduire le mot *Fähnrich*.

fait, devenir même officier de réserve, fût-ce pour les plus brillantes actions d'éclat.

Pour suppléer dès lors au vide créé par la guerre dans les cadres d'officiers subalternes, l'armée allemande s'est vue contrainte, plutôt que d'altérer ses principes, à créer, ou plutôt à généraliser un grade de plus, intermédiaire entre le sous-officier et l'officier. Ce grade est conféré aux sous-officiers reconnus aptes au commandement d'une section, mais auxquels la rigueur des distinctions sociales en Allemagne ne permet pas de devenir des officiers proprement dits. Il ne faut pas oublier, en effet, que dès le grade de *Leutnant* ou sous-lieutenant, tout officier, même de réserve ou de *Landwehr,* est réputé *hoffähig,* c'est-à-dire admis à la cour, privilège qui n'est conféré qu'à de très hauts fonctionnaires civils. Cette simple distinction suffit à expliquer que, dans les cérémonies officielles ou les réceptions de gala, des fonctionnaires allemands, d'ordre administratif, diplomatique ou autre, préfèrent se montrer dans l'uniforme d'un simple *Leutnant* de *Landwehr* plutôt que dans celui de leurs véritables fonctions, le premier leur conférant des droits

et des entrées que l'autre ne leur donnerait pas.

De là vient que le corps des officiers veille avec une excessive jalousie à n'admettre dans son recrutement que des jeunes gens appartenant à certains milieux sociaux, à l'exclusion rigoureuse de tous ces éléments populaires qui ont plus ou moins fait, à toutes les époques, la forte et généreuse unité de l'armée française. Le sous-officier allemand qui a fait preuve de qualités militaires exceptionnelles se voit donc nommé *Offizierstellvertreter* ou suppléant-officier. Il a alors une situation comparable à celle des adjudants de l'armée française; il a sur la troupe l'autorité d'un lieutenant et porte les insignes intermédiaires entre ceux de sous-officier et d'officier. Mais, à la différence de nos adjudants, il ne peut désormais franchir ce grade (1).

Il ne faut donc pas se méprendre sur le sens tout différent qu'a pris en Allemagne le mot *Adjutant*, très fréquemment employé. Ce terme

(1) Pour éviter toute confusion entre le sens français et l'allemand du mot adjudant, nous traduirons littéralement le terme de *Offizierstellvertreter* par suppléant-officier.

désigne, non un sous-officier, mais un officier, adjoint à un officier supérieur ou général. Cet officier (nommé *adjudant* dans l'armée suisse) est, dans le premier cas, un officier subalterne, mais peut aussi être un officier supérieur ou général, lorsqu'il s'agit par exemple de l'aide de camp d'un prince. Ces officiers portent, comme les officiers d'état-major, l'écharpe d'officier en sautoir, au lieu de l'avoir à la ceinture (1). Le même terme (*Stab*) s'applique d'ailleurs indifféremment comme chez nous à l'état-major d'un corps d'armée ou d'une division et à celui d'un régiment, d'un bataillon ou d'un groupe d'artillerie (2).

La première série de ces carnets de combattants allemands comprend les notes d'un officier, d'un sous-officier et d'un simple soldat. Tous trois appartiennent à l'infanterie. L'offi-

(1) Le terme allemand *Adjutant* sera traduit suivant les cas par officier adjoint ou par aide de camp.

(2) Le mot *Stab* entre aussi en composition dans le nom de certains grades ou fonctions : *Stabsarzt,* médecin-major de 2e classe; *Stabshoboist,* chef de musique; etc. Voir, pour plus de détails sur tout ce qui précède : *Répertoire alphabétique de Termes militaires allemands,* par R. Roy, Paris (Berger-Levrault), 1914. — Cf. *Ce qu'il faut savoir de l'armée allemande,* Paris (Charles-Lavauzelle), 1914, etc.

cier est un lieutenant au 178e d'infanterie, ou 13e saxon, qui fait partie du XIIe corps d'armée. Il n'a pas signé son carnet, mais nous savons qu'il comptait à la 8e compagnie du régiment actif. Il a fait les sept premières semaines de la campagne dans l'armée d'invasion qui, après avoir inondé le Luxembourg et la Belgique méridionale, fut battue sur la Marne et dut se replier au nord de Reims. C'est un homme cultivé, qui ne manque ni d'esprit, ni de goût, et décrit parfois avec un réel bonheur d'expression les tragiques spectacles dont il est le témoin. Son récit, précis et coloré, est l'un des meilleurs parmi ceux de ce genre et l'on s'est efforcé de le traduire aussi minutieusement que possible (1).

Le sous-officier dont les notes ont été publiées à la suite appartient à la landwehr. Il habitait la Posnanie, peut-être même hors d'Allemagne (Lods) et semble y avoir exercé dans le civil la profession d'architecte ou d'en-

(1) Divers extraits de ce document ont été reproduits déjà dans la presse et y ont fait sensation, mais la lecture très difficile de ce texte n'avait pas permis jusqu'ici d'en donner une traduction intégrale.

trepreneur. Quoique de souche allemande, il paraît d'ailleurs avoir puisé, dans la fréquentation des Polonais, une largeur d'esprit peu commune. Il a fait, avec un bataillon du 46e régiment de réserve (Ve corps de réserve), les quatre premiers mois de la campagne, mais n'a guère vu que la guerre de positions autour de Verdun. Son récit est caractéristique d'un état d'esprit plus fréquent qu'on ne le croit dans la troupe allemande, surtout dans les formations de réserve.

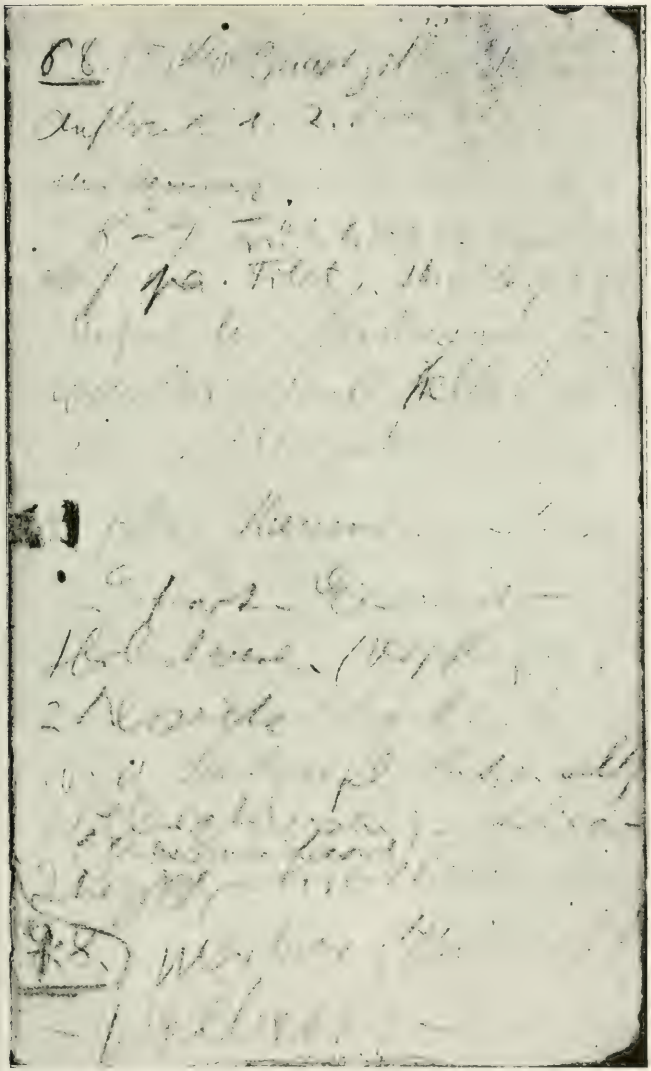
Le simple soldat est un réserviste du 179e régiment d'infanterie, ou 14e saxon (XIXe corps d'armée). Il habitait Leipzig; c'est donc encore un Saxon. On chercherait toutefois vainement dans son récit des précisions utiles à l'histoire militaire, au moins pour les opérations auxquelles il a pu prendre part. Mais c'est un document précieux pour sa sincérité, d'une incroyable candeur. Ce gros garçon, sans haine, assiste impassible à des exécutions, mais n'ose, malgré sa faim, participer aux pillages de ses camarades; blessé grièvement, il se voit dépouillé par l'un d'eux, mais sauvé d'une mort certaine par des soldats français, sur la

générosité desquels il s'exprime en bons termes; et, bien soigné dans une ambulance, il note comme un enfant les menus qui le régalent, mais aussi les plats de son pays dont il aurait envie. C'est un simple, comme il y en a beaucoup.

Ces trois types de combattants, tous trois de l'Allemagne du Nord, forment donc comme un raccourci de la mentalité moyenne de ces troupes courageuses, si criminellement entraînées à des fins que nulle prétendue nécessité ne pourra jamais justifier. Les sinistres besognes auxquelles ils ont assisté ou même cru devoir participer par une fausse conception de la « servitude militaire », demeureront pour l'armée à laquelle ils appartiennent une tache indélébile et sans précédent. Il importait que cette tache fût décrite par des témoins appartenant à cette armée même. Pour éclairer la lecture de leurs récits, on a disposé ci-après, outre des fac-similés d'écriture qui servent à les authentiquer, quelques illustrations qui aideront à matérialiser certaines descriptions. Ces vues sont en général elles-mêmes d'origine allemande, ce qui augmente encore leur valeur

documentaire. Tous les noms de lieux ayant été soigneusement identifiés et précisés dans les notes, il n'a pas semblé utile d'accompagner ce volume d'une carte du théâtre de la guerre, car tout le monde en possède. Mais un index des noms propres a paru devoir faciliter les recherches des lecteurs. Tel quel, dans sa simplicité fruste, ce livre est une source d'une originalité rare ! — Puisse-t-il servir à mieux faire connaître et aimer la France même, aussi noble dans sa douleur que fière dans sa lutte héroïque, pour la Liberté, pour le Droit, pour l'Humanité (1) !

(1) Je dois ici, outre les autorités militaires, remercier tout particulièrement mon distingué confrère André Dreux, archiviste-paléographe, pour son précieux concours, notamment dans la transcription des notes remarquablement peu lisibles de l'officier saxon.



PREMIÈRE PAGE DU CARNET DE L'OFFICIER SAXON

# Journal de campagne

## d'un

# Officier Saxon

(178e d'infanterie, 8e compagnie)(1)

---

*Ce journal est écrit dans un carnet relié en molesquine noire*(2). *La reliure est renforcée par un ruban blanc et bleu transperçant tous les feuillets*(3). *Les tranches sont rouges. Il mesure* $46 \times 85^{mm}$. *Le papier est à quadrillage gris de* $4^{mm}$. *Il compte 60 feuillets de récit non paginés, 33 feuillets blancs, 2 feuillets et notes diverses, soit, au total : 95 feuillets. L'écriture est en caractères romains au crayon de fuchsine. A la date des 12 et 13 septembre, le texte est simplement sténographié*(4).

*Le récit va du 6 août au 25 septembre, avec une seule lacune pour la journée du 14 septembre.*

---

(1) Le 178e régiment d'infanterie ou 13e saxon tenait garnison à Kamenz (Saxe). Il formait avec le 177e (12e saxon, Dresde) la 64e brigade comptant à la 32e division et au XIIe corps d'armée.

(2) Voir, ci-dessus, page VI, la photographie de cette couverture et, ci-contre, celle de la première page du carnet.

(3) Dans les fac-similés ci-contre et page 56, ce cordonnet se voit distinctement.

(4) Voir, page 56, le fac-similé de ce passage sténographié.

# JOURNAL DE CAMPAGNE

D'UN

# OFFICIER SAXON

(178e D'INFANTERIE, 8e COMPAGNIE)

---

*6 août* (5e jour de la mobilisation). — 12h45, départ de Kamenz (1) du 2e bataillon. 8-9 heures du matin, déjeuner. Engelsdorf (2) (filet). Nous passons Leipzig, arrêt à Markranstädt, Korbetha (3) (partout grand enthousiasme et cadeaux), Weissenfels, Naumburg, Weimar, Erfurt, Eisenach. A Herleshausen, ravitaillement : deux beautés hessoises du Schwarzwald des Landgraves (4). Willershausen, Bebra, Pays Souabe, Kirchhain.

*7 août.* — Marburg (vallée de la Lahn), Weilburg, Runkel (belle ruine féodale et petite ville). Nous ren-

---

(1) Kamenz est à environ 40 kilomètres au nord-est de Dresde.

(2) Engelsdorf, Weissenfels et Naumburg sont situées dans la province prussienne de la Saxe, sur la grande ligne de Leipzig à Weimar.

(3) Le texte porte : Corbetha.

(4) Le texte porte : *Von d. landgräfl. Sch. wald.*

controns un train de charrettes enlevées aux Russes. Entre Weilburg et Ems, dix-sept tunnels ! Château de Lahneck. Arrivée à Coblentz à 3 heures de l'après-midi. Vallée de la Moselle. A Wengerohr, à 7 heures, ravitaillement. Puis nous filons par Wittlich, vers Pronsfeld (1).

*8 août.* — Après avoir retrouvé l'ordre de marche égaré, nous nous mettons en route par Uttfeld (2) (population invisible) et des chemins parfois effroyables jusqu'à Ouren (3). Je mange tout en marchant un morceau de pain et de lard. La population sort de l'église, elle a prié pour nous. A Ouren, cantonnement resserré (c'est le plus dégoûtant des trous de l'Eifel); paysage d'un charme mélancolique par sa solitude. Mon hôte s'appelle Mayers. Popote improvisée. Nous couchons par trois dans des lits à deux personnes en vieux chêne, d'antique patine. Remarquables pièces sculptées en chêne foncé (huches, armoire, portes); dans la cuisine, énorme cheminée avec four à pain; tout est noirci par la fumée; plancher et encadrements de fenêtres semblent en pain

(1) C'est à Wengerohr que se détache la grande ligne Trèves-Coblentz, l'embranchement qui, par Wittlich, rejoint le réseau stratégique de l'Eifel. Pronsfeld est une station de la ligne stratégique de Lissingen à Saint-With, à 8 kilomètres au sud-ouest de Prüm.

(2) Petite ville située à 4 kilomètres environ au sud-ouest de Pronsfeld

(3) Petit village situé à 9 kilomètres à l'ouest de Uttfeld sur la petite rivière Our, affluent de gauche de la Sauer, elle-même affluent de la Moselle.

d'épices (chêne). Le village est d'ailleurs abondamment garni de tas de fumier.

L'après-midi, visite au curé. Il nous mène dans la vieille, intéressante et belle église du village : il y a là le blason du château détruit (une croix formée de têtes de serpent), un retable représentant le Christ et saint Jean et attribué à Rubens, qui aurait été l'hôte de ce château. Cure confortable et braves femmes. Ouren (= *Ur*, aurochs), malgré son extrême pauvreté, a beaucoup de belles choses. Les gens y tissent le lin pour leur propre usage et font eux-mêmes leurs draps, nappes, etc.

On nous fait des récits de la perfidie des Belges contre nos soldats au cantonnement (1).

*9 août.* — Nous étudions une vieille carte des chemins de fer de la Belgique. A $8^h 30$ nous n'avons pas encore d'ordres de marche ! Nous attendons.

9 heures. Arrivée du fourrier du bataillon d'Ersatz (2). Grande joie pour ce renfort. Je prends un bain froid dans l'Our, puis un bain de soleil. La journée est magnifique. Je jette un coup d'œil sur

(1) C'est sans doute déjà la légende des yeux crevés aux soldats allemands par les femmes belges. (Cf. plus loin, page 85, note 2.)

(2) Le mot de *Ersatz* (remplacement) entre en composition des termes militaires allemands s'appliquant soit au recrutement, soit aux unités de dépôt ou aux effectifs de complément. Il s'agit ici, sans doute, d'un bataillon constitué au dépôt du régiment à l'aide d'éléments de réserve et ayant pour ojbet de renforcer les effectifs des troupes en campagne.

quelques vallons débouchant dans la vallée de l'Our; c'est tout à fait ravissant, j'aime surtout ces abruptes formations schisteuses.

Le soir, arrive l'aide de camp de la brigade qui s'étonne de ne pas nous avoir vus arriver. L'ordre de marche s'est évidemment perdu !

*10 août.* — A $5^h 30$, départ vers Gouvy par Weisswampach (1). Matinée magnifique sur les hauteurs de l'Eifel. Brouillards. A $6^h 15$, nous passons la frontière luxembourgeoise. Les villages sont propres, la route bonne. Mais les réservistes commencent à être fourbus.

Les pertes à l'assaut de Liége seraient d'environ 1.800 hommes. Nous nous approchons aussi de Bruxelles.

A $9^h 20$, passage de la frontière belge. Les Belges ont abattu de beaux chênes le long de la route pour barrer le passage. Ils ont creusé un fossé de 6 mètres de largeur et 3 mètres de profondeur en travers de la route; mais la circulation est déjà rétablie. Marche par Deyfeld et Ourt, vers Gouvy (2). Joli paysage de prairies, villages propres.

---

(1) Weisswampach est une localité de l'extrême nord du grand-duché du Luxembourg, située à 2 kilomètres seulement de la frontière allemande et à 4 kilomètres du village allemand d'Ouren.

(2) Deyfeld est à 8 kilomètres au nord-est de Weisswampach, sur la route de Salm. Ourt est à 2 kilomètres à l'ouest de Deyfeld, dans la direction de Gouvy.

A la gare de Gouvy (détruite, puis rétablie par nos gens), nous trouvons le bataillon et bivouaquons; nous occupons la cote 501, au nord du chemin de fer dans la direction de Bovigny (1). Objectif: la brigade doit garder la ligne du chemin de fer jusqu'à ce que le XII[e] corps d'armée soit en marche. Notre armée comprend les XI[e], XII[e] et XIX[e] corps, avec la cavalerie de la Garde, sous les ordres de von Hausen (2).

On apprend qu'à Liége il a été fait 70.000 prisonniers (3).

*11 août.* — Après avoir installé une position fortifiée le long de la voie ferrée et avoir bivouaqué derrière, il faut nous replier. Grâce à ma jumelle Zeiss, je reconnais dans le lointain un avion français à sa cocarde tricolore. Pour faciliter les dépenses éventuelles, je verse à la caisse de la compagnie mon encaisse or de 150 marks. Solde et entrée en campagne nous sont comptées en papier! Hier soir, après une matinée de marche passablement chaude, la compagnie a touché un seul mouton avec des pommes de terre. Depuis trois jours, la compagnie n'a pas de pain; aujourd'hui on en touche enfin. J'en chipe encore un, malgré protestations. Pour dé-

(1) La station de Gouvy est située sur la ligne de Bastogne à Stavelot. Bovigny se trouve à 5 kilomètres plus au nord sur la même ligne.

(2) Cette armée (III[e]) comprit plus tard les XII[e] et XIX[e] corps actifs (Dresde et Leipzig) avec le XII[e] corps de réserve.

(3) Chiffre manifestement exagéré.

jeuner, café et lard (reste des vivres de réserve) (1). Nous nous replions par la gare de Gouvy pour aller en soutien de l'artillerie. Nous sommes relevés par le 3e bataillon du 178e.

Nous bivouaquons dans des cabanes faites de jeunes pins. Nous touchons encore de la nourriture (riz et bœuf). Je réquisitionne cinq bouteilles de bourgogne rouge 1895 à 5 marks, ainsi que du lard. La bonne vieille propriétaire du « Bon Marché » disait : « Vous n'êtes pas des barbares, vous épargnez notre récolte (2). »

*12 août.* — La brigade est avisée qu'un fort corps français s'approche. La brigade a ordre de l'arrêter et se porte en avant par Gouvy sur Sterpigny et Chérain (3). Chaleur torride, midi en pleins champs ! De magnifiques vieux pins, le long des routes, ont été abattus par les habitants. Nos pionniers les ont mis de côté. Dans la hâte du départ, le bourgogne est resté dans la cave. A Sterpigny j'achète deux belles poules et les sacrifie de ma main. Un artilleur me les vole, pendant que je cours après des soldats occupés à piller.

Le 2e bataillon cantonne à Baclain (4). Le premier

(1) Le texte porte : *eiserne Ration*. On dit plutôt *eiserne Portion*. Le mot *Ration* étant plus spécialement affecté en allemand à la quantité journalière de fourrage délivrée à chaque cheval.

(2) En français dans le texte.

(3) Chérain est à environ 6 kilomètres à l'ouest de Gouvy.

(4) Baclain est à 2 kilomètres environ au nord de Chérain.

lieutenant W. (1) et moi, chacun avec notre section, nous entrons dans le village. Le maire n'est pas là, mais il y a un conseiller auquel on fait une semonce. Le conseiller enjoint aux habitants de livrer leurs armes (il vint principalement de vieux fusils de chasse). Cantonnement resserré, bien pis que le bivouac. Je couche au corps de garde (dans l'école), où les hommes de relève me marchent dessus continuellement.

A midi, il y a eu des haricots et du porc gras ; le soir, café. MM. les sous-officiers s'étaient servi le foie et ont daigné nous en donner. Ravitaillement plus que misérable ; il doit, dit-on, s'améliorer.

*13 août.* — Retour à Sterpigny, pour rassemblement. Je ne me suis pas déshabillé depuis trois jours. On dit que demain doit commencer la marche en avant. Bain de siège dans un petit ruisseau. Le soir nous revenons cantonner à Baclain. La poste aux armées, ardemment attendue, est, paraît-il, installée, mais ne fonctionne pas encore. La mise en marche du XII[e] corps d'armée dure terriblement longtemps. Je suis envoyé aux avant-postes ; magnifique nuit étoilée (voie lactée). Bu chez le curé de bon Steinhäger.

*14 août.* — Retour au point de rassemblement de

(1) Lecture douteuse.

la brigade. Les hussards de Grossenhain (1) sont arrivés et apportent la nouvelle que, d'après les *Dresdener Blätter,* la 64e brigade aurait été taillée en pièces (2). Avec cela nous n'avons pas encore vu une jambe de l'ennemi ! Par une chaleur torride de midi, nous voyons éclater à l'horizon les premiers shrapnells (contre avions). Après midi, office divin, émouvant et élevé, sans aucune vaine pompe. Le soir, cantonnement avec les hussards à Baclain. J'y couche.

*15 août.* — Départ de la division pour Wibrin. Nous marchons sur Mont-le-Ban (3). L'ennemi se retrancherait sur la Meuse. Passé la journée à faire des réquisitions, cantonnements, etc. Rattrapé mon sommeil. Passé une bonne heure à causer avec le curé, extrêmement aimable. En réalité, nous ne voulions que réquisitionner un dictionnaire, il n'y en avait pas. Le village est pauvre comme tous les autres. On ne peut que s'étonner qu'il y ait encore

(1) C'est le 18e régiment de hussards ou 1er régiment saxon. Il forme avec le 20e (Bautzen) la brigade de cavalerie affectée au XIIe corps d'armée.

(2) La 64e brigade était précisément celle que forment les 177e et 178e régiments d'infanterie. On voit que les nouvelles publiées par la presse allemande au début de la guerre étaient loin d'être alors soumises à un rigoureux contrôle officiel.

(3) Wibrin est un petit village belge situé à 19 kilomètres au nord de Bastogne, à vol d'oiseau. Mont-le-Ban est également à 15 kilomètres au nord-ouest de Weisswampach et 8 kilomètres à l'est de Wibrin.

tant de vivres, notamment de beurre, alors que déjà le 177e régiment d'infanterie a passé par là.

Le soir, à la popote, essais pour manger deux poules avec des *pommes frites* (1) (recette personnelle); grâce à un système tendineux bien développé, l'attaque sur les poules échoue complètement. Par contre, le bourgogne était excellent. Passé la nuit dans la grange.

*16 août.* — Jour de repos et en même temps de lavage. Le fait de pouvoir une fois dormir jusqu'à 6 heures (au lieu de 3 heures) apparaît maintenant comme un luxe inouï. Les hommes nettoient leurs affaires tandis que s'agite parmi eux une grosse maman. A Mont-le-Ban et tout à côté à Halon il y a deux bataillons du 178e et plusieurs escadrons du 18e hussards (2) avec bagages. Les cantonnements deviennent de plus en plus resserrés.

Leçon de français aux sous-officiers et autres intéressés. On tue pour le 2e bataillon un énorme bœuf. Le sous-officier de tir l'a fusillé à bout portant. Effroyable effet d'éclatement produit dans le corps de l'animal. L'estomac de ce colosse avait au moins 1 mètre de diamètre.

Le soir, j'ai grignoté une vieille poule et bu avec cela beaucoup de vin rouge; puis rentré dans la grange.

(1) Ces deux mots sont en français dans le texte.

(2) Ce sont les hussards de Grossenhain. Voir ci-contre, note 1.

En chemin, je suis arrêté tous les trois pas par des « Halte-là ! Qui vive ? (1) » Qui ne répond pas immédiatement court le risque d'être abattu d'un coup de feu.

*17 août.* — La nuit il a plu à torrents ; il pleut encore très fort ; pour que nos soldats ne soient pas mouillés, nous restons ici encore un jour. On écrit des lettres. L'après-midi j'ai visité un petit château qui appartient à un secrétaire du Roi (2), disparu (3), et dans lequel notre landwehr s'est comportée comme des vandales. Tout d'abord, on a pillé la cave, mais ensuite on s'est tourné vers l'habitation et, là, renversé caisses et armoires (même un coffre-fort, après de vains efforts pour le fracturer). Pêle-mêle sauvage de beaux meubles rococo (4) couverts de soie, de chaises de chêne garnies de cuir repoussé, de buffets encore à demi pleins de porcelaines et de cristaux, et d'armoires vidées de leur contenu. Voilà ce qui arrive

(1) L'expression allemande est : *Halt wer da ?*

(2) Il s'agit probablement de l'habitation occupée par le C^te^ d'Arschot, secrétaire de S. M. le roi des Belges, et où se trouvaient effectivement de fort belles collections de cuirs de Cordoue, ainsi que de porcelaines et d'autres objets d'art.

(3) Le texte porte : *verduftet*. M. d'Arschot était évidemment à son poste auprès du Roi.

(4) On sait que les Allemands appellent indistinctement *rococo* les styles français des dix-septième et dix-huitième siècles, où nous distinguons le Louis XIV, le Régence, le Louis XV. Ils confondent également dans le langage courant nos styles Louis XVI et Empire, sous cette dernière appellation. Cf. plus bas page 45.

quand on laisse les hommes réquisitionner seuls. Évidemment, beaucoup de choses inutiles auront été emportées par simple plaisir de marauder (1).

*18 août.* — Anniversaire de Gravelotte. La brigade se porte en avant vers Laroche, à environ 26 kilomètres à travers la sauvage forêt des Ardennes. De magnifiques pins, le long de la route, ont été abattus par l'ennemi pour entraver la marche; dur travail pour nos pionniers. Çà et là s'enfoncent de profondes vallées, où l'on descend par des lacets. On peut alors voir toute la brigade d'un seul coup d'œil. Après quatre heures et demie de marche, halte. Il y a beaucoup d'éclopés à la 8e compagnie et en général beaucoup de pieds malades (par suite du déplacement des linges de pied) (2).

La nuit dernière on nous a coupé notre communication téléphonique avec le 177e d'infanterie (devant nous) et avec le XIXe corps d'armée (3) au sud de nous. Laroche est délicieusement située dans l'étroite et rocheuse vallée de l'Ourthe (4). C'est une vraie petite ville française, dominée par une petite ruine féodale, terminus d'un chemin de fer vicinal, avec de

(1) Voir .ac-similé de ce passage ap. DAMPIERRE, *L'Allemagne et le Droit des Gens* (Berger-Levrault), page 162.

(2) En allemand : *Fusslappen*. Les fantassins allemands remplacent la chaussette par un linge carré dont ils s'enveloppent le pied.

(3) Voir ci-dessus page 7, note 2.

(4) L'Ourthe est un affluent de droite de la Meuse.

bonnes vieilles locomotives qui étaient toutes alignées là dans un silence solennel. La division se rassemble. Le soir, tard, nous arrive un convoi auxiliaire de subsistance (1) (environ cinquante voitures) qui a fait de Gouvy jusqu'ici 60 kilomètres (sans doute par suite d'ordres mal donnés) ! On augmente les mesures de sécurité en prenant des otages.

*19 août.* — Départ pour Marche (2) (20 kilomètres). La chaleur fait tomber encore beaucoup de monde ; il y a aussi beaucoup de pieds malades. De magnifiques sapins (jusqu'à 75 centimètres de diamètre) sont abattus en travers de la route et déplacés par les pionniers. Nous parcourons de belles pentes boisées. Le passage des autos d'état-major est désagréablement impressionnant. A Laroche était arrivé pendant la nuit le 12e d'artillerie à pied (obusiers de 15cm) (3). C'est admirable de voir ainsi les divers corps de troupe (hussards, artillerie) venir à point nommé s'insérer dans la colonne de marche. Tout va sans accroc (4). A Marche nous retrouvons l'esca-

(1) Ou colonne de parc : *Fuhrparkkolonne.*

(2) Petite ville dans le Luxembourg belge, dans le pays de Famenne.

(3) Bien que l'un des quatre régiments d'artillerie de campagne (*Feldartillerie*) du XIIe corps d'armée porte également le n° 12, il s'agit là, probablement, d'un groupe d'obusiers lourds de campagne fourni par le 12e régiment d'artillerie à pied (*Fussartillerie*), lequel tenait garnison à Metz et relevait administrativement du XVIe corps d'armée.

(4) En allemand : *alles klappt !*

drille n° 29, six beaux avions avec un parc automobile; ils sont arrivés ce matin de la frontière luxembourgeoise par la voie de l'air (1).

Je n'ai vu jusqu'ici qu'un seul avion ennemi. Ils se méfient sans doute de notre artillerie ; celle-ci a encore tiré ce matin sur l'un d'eux qui s'en est allé en toute hâte. Nos aviateurs ont déjà pu observer une bonne partie des positions françaises sur la Meuse.

*20 août.* — Marche sur Achêne (2) (route de Dinant), environ 20 kilomètres. Une grosse chaleur lourde et poussiéreuse a mis beaucoup d'hommes sur le flanc. Les gens ne sont pas encore entraînés du tout aux grandes marches; leur énergie est assez faible. Au bout de ces 20 kilomètres je n'aurais pas voulu avoir à les mener au feu. A Achêne la division se rassemble. On ne peut pas se faire une idée de cet énorme rassemblement de troupes et du va-et-vient qu'il y a sur les routes. Autos de tous les états-majors (avec coupe-fils) (3), motocyclettes, aides de camp passent en trombe le long des colonnes qui s'allongent sur la route. Infanterie, hussards, artillerie,

(1) En 1913-1914 le corps des aviateurs comprenait quatre bataillons, relevant respectivement du corps de la Garde et des V^e^, VIII^e^ et XV^e^ corps d'armée. L'escadrille en question avait sans doute été fournie par le 3^e^ bataillon (Cologne, Hanovre, Darmstadt).

(2) Achêne est à 9 kilomètres à l'est de Dinant.

(3) Le texte porte : *mit Drahtfängern*. Il s'agit sans doute d'un dispositif destiné à saisir (*fangen*) et couper au passage les fils de fer que l'ennemi aurait pu tendre au travers de la route.

pontonniers, convois de voitures couvrent les routes à perte de vue.

A Achêne, nous sommes reçus par des chasseurs (1) qui avaient pris Dinant, mais devant des forces supérieures d'infanterie avaient dû se replier. Un lieutenant du 5e d'artillerie à cheval (2) nous raconte les merveilles de l'effet de nos pièces et de nos mitrailleuses. L'ennemi tirerait mal (trop haut comme en 1870). Au grondement d'une canonnade lointaine nous prenons le repas de midi et nous bivouaquons. La nuit je suis réveillé par l'ordre d'aller en patrouille établir la liaison avec le 103e d'infanterie (3) qui est à Sovet (4). A grand'peine je trouve tout au bout de cet interminable village l'état-major du régiment cantonné dans un château. Un grand nombre de verres témoignait là d'une petite fête. Après avoir réveillé inutilement quelques dormeurs, j'ai fini par trouver le colonel. Ce service de nuit dura environ trois heures. On est extraordinairement réveillé quand il faut faire attention à la route et à l'appel des sentinelles !

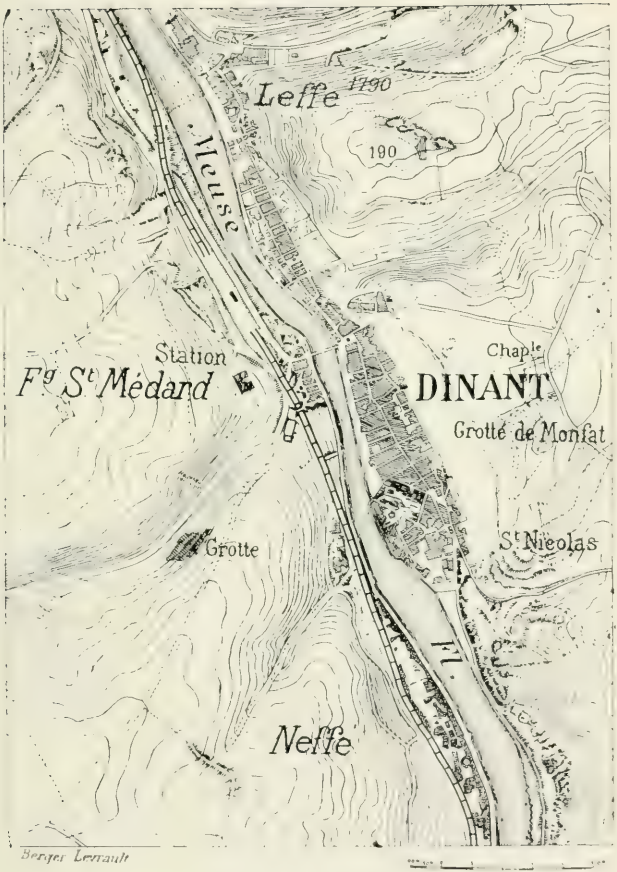
---

(1) Les 12e et 13e bataillons de chasseurs à pied (1er et 2e saxons respectivement en garnison à Freiberg et à Dresde, font partie du XIIe corps d'armée. C'est le 16 août qu'aurait eu lieu leur première tentative infructueuse sur Dinant.

(2) Ce régiment tenait garnison à Sprottau et faisait partie du Ve corps (Posen).

(3) Le 103e d'infanterie ou 4e saxon (Bautzen) fait partie de la 63e brigade (32e division, XIIe corps d'armée).

(4) Sovet est à environ 4 kilomètres au nord d'Achêne.




PLAN DES ABORDS DE DINANT

*21 août.* — Depuis 5 heures la division est en position d'attente (1). Brouillard. Froid de chien (2). Comme on n'a pas dormi, on n'est guère à la hauteur (3).

A 10 heures enfin, départ vers Sovet, où se rassemble la 32e division. Ces énormes masses se concentrent sur une pente douce, ce qui offre un coup d'œil remarquablement imposant. Au loin, une mer de chevaux et de voitures de l'artillerie et du train. Tout à fait en avant, les bivouacs de l'infanterie ; sur la hauteur, une superbe église, à côté d'une école, et une tour sur laquelle les observateurs d'artillerie travaillent à la lunette à charnières (4). Il arrive toujours de nouvelles troupes et de nouveaux convois. Notre cavalerie d'armée se porte vers l'aile nord (Namur) et nous voyons passer auprès de nous trois régiments de hussards prussiens, avec des groupes de mitrailleuses (5) ; c'est un magnifique tableau ! Vers 1 heure commence une forte éclipse de soleil, à laquelle naturellement personne n'avait plus pensé.

(1) En allemand : *Gefechtsbereitschaft.*

(2) Textuellement : *Schweinekälte.*

(3) *Da... ist man nicht sonderlich auf der Höhe.*

(4) En allemand : *Scherenfernrohr.* Jumelle à prismes et à charnières, composée de deux longs tubes articulés sur un trépied. L'artillerie allemande en comporte une par batterie.

(5) La « cavalerie d'armée », dont il est ici question, n'est autre que la cavalerie de la Garde. Cf. *supra* page 7. Il n'y avait pas de groupes de mitrailleuses attelées rattachées dès le temps de paix aux régiments ou brigades de cavalerie, mais il était prévu que les formations de ce genre seraient mises en temps de guerre à la disposition du commandement.

L'ennemi a pris au nord-ouest de Sovet des positions avancées sur la rive droite de la Meuse. Celles-ci seront notre prochain objectif. Pendant qu'on est en train de monter les tentes arrive l'ordre de départ. La division doit se porter sur la Meuse en position d'attente et soutien de l'artillerie. Il paraîtrait qu'à Namur les choses vont étonnamment vite. C'est aussi ce qui explique notre soudaine marche en avant. A $3^h$ 30, peu avant le départ, violent orage. C'est un second présage. Pendant une heure environ il a plu à torrents, avec une grêle abondante, parfois si grosse qu'elle résonnait sur les casques. Nous avançons jusqu'à la ferme Salazinne. A $6^h$ 15, l'artillerie ouvre le feu sur les avant-postes ennemis. La nuit, bivouac effroyable sur la terre froide et mouillée. On s'enveloppe dans un manteau trempé avec, par-dessus, une couverture de laine humide.

*22 août.* — Toute la nuit tonne le feu de l'artillerie sous Namur. Le matin, nous arrive du quartier général la nouvelle que Namur serait tombée. A 10 heures, vive canonnade sous Namur ; c'est un roulement ininterrompu. Nous recevons l'ordre de nous tenir prêts à marcher.

A 11 heures, départ pour Thynes (1). Le ballon captif du commandement supérieur a fait son apparition ; il a l'air de vouloir s'installer ici. La compa-

(1) Thynes est à 6 kilomètres au nord-est de Dinant.

gnie du service de santé, avec l'hôpital de campagne (1), est également en place. Un avion ennemi se découvre à une énorme hauteur et notre artillerie le canonne inutilement. Peu après commence le duel d'artillerie avec l'artillerie française. Le feu vers Namur semble s'être un peu relâché; il doit y avoir là-bas d'énormes calibres; il y a parfois des craquements formidables. Les avions ennemis apparaissent enfin, mais si haut que ni l'infanterie ni l'artillerie ne les atteignent. Le mieux serait de les faire poursuivre par des avions. On ne dispose pas encore contre eux d'un canon convenable.

*23 août.* — Alerte de nuit. Une maison brûle, sans doute pour trahir notre position. Un espion est pris et fusillé par une de nos escouades. A la lueur de la maison qui brûle, départ pour Lisogne(2). Partout il y a de grands feux de bivouacs comme antidote contre les incendies révélateurs. Derrière Dorinnes (3) la colonne s'égare par suite d'un malentendu dans les ordres. Contremarche, puis descente dans une vallée à berges abruptes qui débouche sur la Meuse. Si la vallée principale est ainsi, cela promet!

(1) La « compagnie de santé » (*Sanitätskompagnie*) compte 8 médecins, 310 hommes, 50 chevaux et 13 voitures; il y en a 3 par corps d'armée. L'hôpital de campagne ou *Feldlazarett* comporte 6 médecins, 60 hommes, 30 chevaux et 9 voitures; il y en a 12 par corps d'armée.

(2) Lisogne est à 2 kilomètres de Thynes.

(3) Dorinnes est à 4 kilomètres au nord de Lisogne.

Vers 6 heures, notre artillerie ouvre le feu. Entre temps, notification d'une grande victoire remportée sur neuf corps d'armée français sous Sarrebourg (1). On déroule le drapeau. A 7 heures, marche en avant vers la Meuse par un vallon en pente raide. Le 1er et le 3e bataillon du 178e sont en première ligne, le 2e bataillon et la compagnie de mitrailleuses (2) en réserve. Les shrapnells passent en hurlant au-dessus de nos têtes. Bientôt le 3e bataillon a épuisé ses munitions. La 8e compagnie lui passe ses cartouches et par suite se trouve hors de combat. A Leffe (3), qui est à la sortie de la gorge aboutissant à la Meuse, nos gens ne peuvent avancer, surtout parce que de chaque maison font feu des francs-tireurs. Peu à peu on fusille tous ces gens qui ont tiré sur nos hommes (seize à la fois) (4). On en met trois l'un derrière l'autre et un chasseur de Marburg (5) les étend par terre d'un seul coup de fusil. C'est une guerre au couteau.

Dans la gorge étroite et escarpée de part et d'autre,

(1) C'est en effet le 21 août que fut enrayée l'offensive française en Lorraine.

(2) On sait que, dans l'armée allemande, chaque régiment d'infanterie était pourvu d'une compagnie de mitrailleuses de 6 pièces (13e compagnie).

(3) Leffe est en quelque sorte un faubourg de Dinant, sur la rive droite de la Meuse.

(4) Le texte porte : *gleich 16 auf einmal.*

(5) C'est-à-dire un soldat du 11e bataillon de chasseurs à pied (hessois) lequel tenait garnison à Marburg et était rattaché au XIe corps d'armée.

notre artillerie a pris position ; elle est complètement invisible. Le régiment se rassemble, bien à couvert, avec les chasseurs de Marburg, nos chasseurs (1) et des pionniers (2). L'après-midi apparaît l'équipage de ponts de la division (3). Le « clou » (4) de la journée ç'a été deux obusiers de 15cm, du 19e d'artillerie à pied (5) qui, en vingt coups environ, ont bombardé de fond en comble la localité de Bouvignes(6). Enfin la 8e compagnie entre dans ce trou de Leffe-Bouvignes. Les rues, descendant à la Meuse, sont balayées par le feu de l'infanterie ennemie (7). En faisant une brèche à un mur, nous occupons la maison d'un habitant d'apparence aisée, tout en avant sur le bord de la Meuse. Après avoir pénétré par un

(1) Il s'agit sans doute du 13e chasseurs à pied (Dresde), rattaché à la 32e division (XIIe corps) comme le 178e régiment d'infanterie.

(2) Nous conserverons cette appellation aux soldats du génie (*Pioniere*). Il y a en principe un bataillon du génie par corps d'armée et il en porte le numéro, du moins de 1 à 17. Il s'agit donc ici d'un détachement du 12e bataillon (Dresde).

(3) Il y a pour chaque division l'équipage d'un pont de 21 ou 35 mètres, pour chaque corps d'armée celui d'un pont de 75, 125 ou 155 mètres.

(4) Ce mot est en français dans le texte.

(5) Le 19e régiment d'artillerie à pied tenait garnison à Riesa et comptait au XIXe corps d'armée (saxon).

(6) Bouvignes est située vis-à-vis de Leffe sur la rive gauche de la Meuse. C'est aussi en quelque sorte un faubourg de Dinant.

(7) Ce témoignage suffirait à expliquer la contradiction qu'on relève entre les rapports allemands et belges ou français, relatifs à la défense de Dinant et de ses faubourgs par des soi-disant francs-tireurs. En admettant même que quelques civils y aient accueilli par des coups de feu l'arrivée des troupes allemandes, il est certain que les pertes de ces dernières du fait de ces isolés n'ont pu être que légères. Or, on sait que les assaillants ont par ailleurs été très éprouvés par un

labyrinthe de jolies pièces jusque sur le devant, je butte sur le seuil contre le cadavre du propriétaire. Dans la maison nos gens s'étaient déjà comportés comme des vandales; tout avait été bousculé. Les rives boisées d'en face paraissaient faiblement occupées. Je n'ai pas vu un seul Français... L'aspect des cadavres d'habitants qui gisaient de tous côtés défie toute description. Les coups de feu à bout portant ont la plupart du temps emporté la moitié du crâne. Chaque maison dans toute la vallée a été bouleversée et les habitants en ont été tirés des cachettes les plus invraisemblables. Les hommes ont été fusillés, les femmes et les enfants mis dans le couvent (1). De ce dernier sont partis des coups de feu, il s'en est fallu de peu que le couvent ne fût mis en flammes, et il n'a pu se racheter que par la livraison des coupables et le paiement de 15.000 francs (2).

Les pertes de notre régiment (une trentaine de morts) sont dues presque exclusivement aux francs-tireurs qui tiraient des maisons. Les capitaines John (3) et Franz sont grièvement blessés de coups de feu dans

---

feu de mousqueterie très vif et très abrité, qu'ils ont cru provenir de l'intérieur même des maisons. L'officier saxon précise que ce feu était bien dû, comme l'ont toujours affirmé les alliés, à l' « infanterie ennemie » embusquée sur les deux rives de la Meuse et balayant de part et d'autre les rues venant y aboutir. Voir le plan ci-dessus page 16 et cf. Dampierre, *L'Allemagne et le Droit des gens*, p. 242-248.

(1) Il s'agit sans doute du couvent des Prémontrés.

(2) Rapprocher de ce récit les rapports de la Commission belge.

(3) Le rapport de cet officier figure à la page 161 du recueil allemand : *die Völkerrechtswidrige Führung des Volkskrieges in Belgien*, 1915.

le haut de la cuisse. Cette guerre perfide met nos hommes dans une rage sans bornes, ils voudraient mettre le feu partout. C'est bien ce qui est arrivé effectivement pour quelques maisons (1).

Dans le courant de l'après-midi notre artillerie a bombardé les principaux bâtiments de cette longue localité à l'aide de projectiles incendiaires et d'obus. C'était un indescriptible coup d'œil! Shrapnells de campagne, gros et petits obus hurlaient continuellement par-dessus nos têtes, vers la rive opposée, où ils éclataient avec une pénible sûreté. En peu de temps toute la rive était en flammes. C'était un merveilleux spectacle de voir le soir, de Dinant jusqu'à Leffe, tout le long des bords de la Meuse, une mer de flammes illuminer divers châteaux et édifices. Sanglante, cette lueur se reflétait dans la Meuse. Il faisait presque aussi clair qu'en plein jour.

A cette lumière, les pionniers bâtirent un pont, après avoir au préalable transbordé sur des pontons les chasseurs de Marburg pour les couvrir. Ces derniers grimpèrent comme des chats la berge abrupte et boisée, en utilisant soigneusement le terrain et, peu après, ils nous ramenèrent les premiers pantalons rouges (2) : un petit poste qui s'était rendu

(1) Il convient de relever à tout le moins ici la disproportion entre le chiffre avoué des pertes allemandes (30 morts pour un régiment de plus de 3.000 hommes) et la férocité de la répression, non moins que la nervosité signalée chez les hommes de troupe.

(2) *Rothosen,* sobriquet populaire des Français.

sans tirer un coup de fusil. Les pauvres diables n'avaient rien mangé depuis deux jours; nous n'avions pas non plus grand'chose à leur offrir. Il y avait là un officier. A son extérieur, je l'aurais plutôt pris pour un mécanicien (1).

*23 août.* — Après un court sommeil dans la caserne, où nous avions interné les prisonniers, la division a passé la Meuse. Tout est maintenant pêle-mêle; nous marchons au milieu de l'artillerie. Direction générale de marche sur Sommière (2). La cuisine de campagne est Dieu sait où! Par suite, le repas du soir a passé au bleu (3). Par une route en lacets, nous faisons une marche de nuit sur la hauteur vers Rostenne (4), sur un plateau complètement découvert.

Le plan des Français n'était pas mauvais : tout d'abord, des démonstrations sur les berges de la Meuse ainsi que des attaques de francs-tireurs devaient nous infliger de lourdes pertes au passage de la rivière, puis à notre arrivée sur le plateau découvert, nous devions être reçus par un feu meurtrier. Mais on n'avait pas compté avec l'effet de notre artillerie

(1) Le texte porte : *Seinem Aüsseren nach hätte ich ihn für einen Feinmechaniker gehalten!* On saisit là sur le vif la morgue caractéristique de l'officier allemand.

(2) Sommière est à 3 kilomètres au nord-ouest de Bouvignes.

(3) Textuellement : *Infolgedessen, Abendbrot durch rote Flagge markiert.*

(4) Petit village à environ 1.500 mètres à l'est de Sommière.

et surtout de nos pièces lourdes. L'artillerie à pied a terriblement nettoyé les châteaux sur la hauteur et les autres points d'appui de la position principale. Les Français semblent les avoir évacués; nous avons marché à 5 heures du matin sans être inquiétés jusqu'à Rostenne. (Il y a deux nuits que l'on n'a pu dormir et l'on se jette où l'on se trouve.)

Toute la journée, c'est l'artillerie qui a travaillé le long de la Meuse; la manière méthodique dont elle a bombardé les maisons et nettoyé les berges de la Meuse avec des shrapnells, en allant frapper ainsi sûrement derrière les obstacles, est vraiment étonnante. L'artillerie française s'est contentée d'un faible feu de shrapnells et bientôt s'est tue. Et maintenant?...

*24 août.* — Dormi délicieusement pendant deux heures sur une gerbe de blé près de Chestruvin (1). Lever de soleil d'un rouge de sang. Journée magnifiquement claire. Sur nous paraît un avion français, sur lequel on tiraille en vain. De la ferme de Rostenne les chasseurs nous ramènent une demi-compagnie de Français. Les premiers (hier) ont été reçus avec la joie la plus bruyante. On chantait la *Wacht am Rhein* (2)

(1) Hameau près de Rostenne, à 2 kilomètres sud-est de Sommière.

(2) La *Garde au Rhin*. Bien que n'étant pas à proprement parler un air national, on sait que ce chant, d'inspiration nettement antifrançaise, est officiellement adopté depuis longtemps non seulement dans les fêtes patriotiques mais encore dans les recueils scolaires et les manuels destinés à la troupe.

et l'on criait hourra ! Quel effet cela doit-il produire sur les Français, qui sont contents d'être tombés entre nos mains ? Leurs pertes en morts seraient, d'après l'officier pris, d'une centaine ; les nôtres sont d'une trentaine ; ce n'est donc pas un succès bien chèrement acheté. Retournons dormir un peu !

Continuellement des détonations se font entendre, surtout dans la direction de Namur. A 10 heures départ de Chestruvin ; les compagnies ne se sont pas encore retrouvées mais l'on va de l'avant sur la route tout droit dans la direction de Philippeville(1). Marche de poursuite extrêmement fatigante, par une écrasante chaleur. Nous sommes en route depuis 2 heures du matin. De 5 heures à 10 heures, repos pour rassemblement ; à 10 heures du soir, grand bivouac près de Morville (2). Nous avons fait un grand crochet en quittant la route de Philippeville pour gagner Morville par Weillen et Falaën (3). A Falaën on signale une compagnie ennemie qui est poursuivie parallèlement à nous par une compagnie de grenadiers du corps (4).

Les fameuses positions de la Meuse dont hier notre

(1) Philippeville est à 28 kilomètres au sud-ouest de Dinant et à 25 kilomètres au sud de Charleroi.

(2) Morville est à 12 kilomètres de Dinant, un peu à gauche de la grande route de Philippeville.

(3) Weillen est à environ 6 kilomètres à l'ouest de Dinant. Falaën à 3 kilomètres au nord-ouest de Weillen.

(4) En allemand : *Leibgrenadiere*. Cette appellation s'applique au 100e régiment d'infanterie (1er saxon) qui tient garnison à Dresde et fait partie de la 45e brigade, de la 23e division et du XIIe corps. Dans l'armée allemande les termes de *grenadier* et *fusilier* ont été conservés

artillerie a bombardé les points d'appui (tout autour de nous les villages brûlent) ont été abandonnées sans combat. Près de Chestruvin il y avait eu de l'artillerie ennemie en position. La gerbe de projectiles de la nôtre avait tout recouvert sur une profondeur d'environ 300 mètres. Partout il y avait des trous d'obus, au milieu de la route des cadavres d'artilleurs (un commandant atteint d'un shrapnell) ainsi que des chevaux; plus loin, un attelage, avec un caisson renversé dont les projectiles étaient à moitié sortis. C'était un tableau digne d'un Weretschagin (1). Un chêne d'environ trois quarts de mètre de diamètre avait été coupé au niveau des racines par un obus; de grands éclats de bois avaient volé à 50-60 mètres de là. Toute la large route était parsemée d'objets d'équipements et d'armes brisées.

*25 août.* — A 9 heures du matin, départ de Morville. L'artillerie bombarde différents villages devant nous; nous rencontrons en chemin de longs convois de voitures, des habitants qui abandonnent leurs villages. De petits détachements ennemis nous obligent

---

à certains régiments sans impliquer autre chose qu'un souvenir. De même pour l'expression *Leib* (*grenadier, husar,* etc.), qui désigne encore les régiments formant jadis la garde (*du corps*) de certains rois ou princes de l'Empire.

(1) Le peintre russe Weretschagin, tué en 1904 à bord du cuirassé *Petropawlosk,* torpillé sous Port-Arthur par les Japonais, est fort connu en Allemagne, où ses tableaux militaires, d'un réalisme saisissant, ont été popularisés par l'image.

à diverses reprises à nous déployer pour le combat et aussi, semble-t-il, à faire un détour. Nous passons par Rosée (1) (détruit par un bombardement, prisonniers français parmi lesquels un zouave), puis Merlemont et Dourbes (2) où nous arrivons à 5 heures du matin.

*26 août.* — A $8^h30$, nous continuons notre route sur Nismes (3). La marche sur Dourbes avait été épouvantable. Après que la matinée se fût passée, de 9 heures du matin à midi, à mettre en ordre les éléments de la division, pour en former une colonne de marche longue de 7 kilomètres, celle-ci se mit en mouvement sans encombre pour le reste de la journée. Le soir, la fameuse halte de huit heures fut réduite à une demi-heure. Mon bon riz était trop chaud pour pouvoir être mangé. Marche de nuit à travers une forêt par des chemins effroyables, avec des arrêts continuels, durant jusqu'à deux heures, lesquels furent utilisés à dormir. Deux civils qui avaient été empoignés à Merlemont furent obligés de faire toute la route avec nous. A Dourbes, les pauvres diables furent relâchés avec un laissez-passer.

Derrière Merlemont nous avons traversé Villers-

(1) Rosée est à 3 kilomètres à l'ouest de Morville.

(2) Merlemont est un village à 9 kilomètres au sud-est de Philippeville. Dourbes est à 9 kilomètres au sud de Merlemont, sur le Véronin, affluent de gauche de la Meuse.

(3) Nismes est à 4 kilomètres au sud-ouest de Dourbes.

en-Fagne (1) qui était en flammes. Sur la route gisaient les cadavres de deux grenadiers du corps. La population avait averti les Français de l'approche des grenadiers par un signal fait du haut du clocher. L'artillerie ennemie avait tiré dessus quelques shrapnells et blessé ou tué des grenadiers. Là-dessus, les hussards avaient mis le feu au village; le curé et d'autres habitants ont été fusillés (2).

A 10h30, derrière Dourbes, violente canonnade. L'ennemi prendrait position sur la frontière (3). Avec une demi-tasse de café dans le corps, nous nous portons en avant sans arrêt. L'ennemi est signalé comme en retraite sur Rocroi, petite place forte (4). A la gare de Nismes passent en trombe devant nous le 64e d'artillerie et le 18e hussards. C'est un merveilleux tableau que ces batteries passant dans un tintamarre, avec leur train de combat (5) et leurs colonnes de munitions.

(1) Villers-en-Fagne est à environ 4 kilomètres au sud-ouest de Merlemont.

(2) On sait qu'il est du strict devoir des maires et des curés d'avertir l'armée de leur pays de l'approche de l'ennemi. Leur exécution sous ce motif est donc strictement contraire au Droit des Gens. Cf. DAMPIERRE, *op. cit.*, page 237. Il est assez curieux d'ailleurs de signaler ici les protestations soulevées en Allemagne même, chez les catholiques, par les excitations d'une certaine presse contre le clergé belge et français. Voir DHUR, *Der Lügengeist im Völkerkriege*. Munich, 1915, in-16.

(3) Sans doute la frontière franco-belge distante de 10 à 12 kilom.

(4) La place de Rocroi est, on le sait, déclassée.

(5) On lit : *Gefechtstaffeln*, échelons de combat. — Le train de combat proprement dit (*Gefechtsbagage*) comprend le chariot de batterie et des chevaux haut-le-pied ; les *Munitionskolonnen* ne désignent sans doute ici que les trois sections de munitions (6 caissons) et la voiture observatoire affectées à chaque batterie.

Les sveltes petits chevaux des hussards, au trot de marche, étaient ravissants à voir.

On marche maintenant à travers la forêt des Ardennes, sans doute vers Rocroi. Ce qu'il y a de bon du moins, c'est un petit souffle d'air frais. Les derniers jours étaient d'une chaleur écrasante. Il est intéressant de constater que par ces marches en poursuite, de quinze et dix-neuf heures, il n'y a presque pas de traînards. Tout le monde suit clopin-clopant, de crainte des francs-tireurs, par Petigny et Couvin (1), à travers la forêt des Ardennes. L'agriculture est ici magnifique. Il y a de la marmelade et du lait caillé d'inégale consistance ; c'est un délice, après la poussière de la route !

Après un arrêt d'une heure à l'extrémité de Couvin, la marche continue. Couvin (en partie pillée) est une confortable petite ville française sur l'Eau Noire (2). Plus loin nous passons Brûly (en flammes) (3). A $4^h 45$ après-midi, nous passons la frontière belgo-française. Hourra ! Autour de nous brûlent des villages. A 5 heures, bivouac près du Gué-d'Hossus (4), le premier village français, qui est tout en flammes.

(1) Couvin est une petite ville belge située à 14 kilomètres au nord de Rocroi. Petigny est un village à 2 kilomètres à l'est de Couvin.

(2) Affluent du Véronin. L'officier veut dire sans doute que cette petite ville est française d'aspect, car il n'ignore pas qu'elle est en Belgique.

(3) Brûly est le dernier petit village belge sur la route de Couvin à Rocroi.

(4) Le Gué-d'Hossus est à 4 kilomètres au nord-est de Rocroi.

Là encore les habitants ont tiré sur nos gens. Au point de vue agricole, le pays est toujours de plus en plus beau. Il y a principalement des pâturages avec de magnifiques bestiaux, mais on fait aussi beaucoup d'arbres fruitiers, de betteraves et de froment. La forêt des Ardennes proprement dite, à travers laquelle nous avons marché pendant environ trois heures, n'a aucun caractère farouche et légendaire. De la route je n'ai pas aperçu de vieilles coupes. Devant Rocroi, le canon tonne.

La division intervient une bonne fois, Dieu merci, énergiquement contre ce brûlage et ce massacre de civils. Le ravissant village du Gué-d'Hossus aurait été tout à fait innocemment livré aux flammes. Un bicycliste serait tombé, ce qui aurait fait partir son fusil. On a simplement jeté les habitants mâles dans les flammes (1). De pareilles horreurs ne se reproduiront pas, il faut l'espérer. A Leffe, environ 200 hommes ont été fusillés (2). Là, il fallait un exemple. Qu'il y ait eu des innocents à pâtir, c'était inévitable; mais on devrait aussi exiger une vérification des soupçons de culpabilité, afin de contrôler cette fusillade sans discernement de tous les hommes. Le soir il pleut; bivouac sans paille dans une tente d'escouade sur l'herbe mouillée. Le matin il pleut toujours.

(1) Le texte porte : *Man hat männliche Einwohner einfach in die Flammen geworfen.* Pour le fac-similé de ce texte souvent cité, voir DAMPIERRE, *op. cit.*, page 247.

(2) Cf. ci-dessus, pages 20-23.

*27 août.* — Trempés, nous partons vers Maubert-Fontaine (1) pour prendre des cantonnements resserrés. Pour la première fois depuis longtemps, je puis me laver complètement et me changer ; c'est exquis. Au milieu du repas, alerte. L'artillerie s'ébranle ; nous aussi, naturellement, sautons sur nos fusils. Au bout d'une heure, tout le monde est encore là. Il y a en général une certaine nervosité : « La maîtrise de soi pour les grands chefs voilà l'affaire ! (2) » disait déjà le général Schramm.

On nous annonce que deux armées ennemies ont pris position entre Sedan et Mézières. Le IV^e^ corps d'armée attaque dès aujourd'hui, le XII^e^ et le XIX^e^ font un mouvement tournant et se mettent en route vers l'ouest. Marche de 15 kilomètres vers le sud dans la direction de Marlemont(3). Cela dure de 8 heures à 1 heure du matin. Pas de dîner, pas de couchage. Nous restons étendus jusqu'à 5 heures du matin sur la route nue. Il fait un froid de chien ! Enfin il vient à l'idée du commandant d'envoyer chercher de la paille. Mais quand on était fatigué et qu'on en avait besoin, il n'y avait rien !

*28 août.* — Le café va certainement passer au bleu, car la cuisine de campagne est derrière le ba-

(1) Maubert-Fontaine est à 9 kilomètres au sud-ouest de Rocroi.
(2) Textuellement : *Führung bei höheren Führern ist bedenklich !*
(3) Marlemont est à 14 kilomètres au sud de Maubert-Fontaine.

**Die von unseren Truppen zusammengeschossene Stadt Rethel vor Reims.** *Illustr. Photoverlag, Berlin*
Fast die ganze Stadt wurde in Trümmer gelegt, nur die Kirche wurde geschont

VUE DES RUINES DE RETHEL

taillon. On apprend que dans le bois, devant le village, un escadron de hussards a été détruit par un feu d'infanterie ennemie et qu'il n'en est resté que quelques hommes. Départ dans la direction du sud-est vers Signy-l'Abbaye (1). On a cherché partout le curé pour le faire passer par les armes, parce qu'il aurait fait des signaux optiques du haut de son clocher(2); mais il s'était à temps mis en sûreté. A la place de l'embuscade gisaient des blessés que l'on put enfin panser. On avait capturé en même temps un déserteur(!), un artilleur qui aurait dénoncé notre approche. Pour éclairer la surprise nocturne (peut-être aussi comme signal), les habitants avaient mis à la lisière de la forêt le feu à une propriété, qui brûlait en éclairant comme en plein jour. Les Français paraissent vouloir entraver notre marche par de petites surprises d'arrière-garde de ce genre; notre commandement a l'air aussi de faire un peu trop leur jeu.

Nous marchons sur Signy à travers les bois dans lesquels nos hussards ont été surpris et qu'un bataillon du 177e a nettoyés. Aux points critiques, s'entassent des cadavres de chevaux. Les hussards morts sont mis de côté, ainsi que quelques morts du 177e. A Signy-l'Abbaye, déploiement pour le combat. Un sergent reçoit dans la jambe un coup de feu tiré de

(1) A la lisière des forêts du même nom.

(2) Même observation que ci-dessus page 29, note 2.

l'intérieur d'une maison ; on met le feu à la maison. Tout en se déployant, on s'aperçoit qu'il n'y a pas d'ennemi là. L'artillerie a encore une fois gaspillé ses munitions (comme elle le fait contre les avions). Rassemblement, déjeuner ; à 3 heures, reprise de la marche. Canonnade enragée tout près de nous dans la direction de l'est. Une grande armée française serait en retraite entre Mézières et Sedan. A entendre ce feu soutenu, cela n'est guère vraisemblable. On nous avise que deux régiments de turcos veulent arrêter notre marche sur Launois(1). Après un assez long combat, l'adversaire se retire à la tombée de la nuit. Bivouac d'alerte à Dommery(2).

*29 août.* — A 3 heures du matin, départ. En nous voyant ainsi partir bravement(3), je pensais malgré moi à nos hussards tombés en embuscade. Il faisait encore presque nuit quand, peu après Dommery, nous nous trouvâmes, devant un bois, pris sous un tir rapide enragé. Toute la lisière du bois n'était qu'une ligne de feu. Ce qu'il y eut d'intéressant, ce fut la panique qui en résulta ! Tout le monde commandait, personne n'eut l'idée de faire coucher les hommes. En plein jour, cet incroyable mêli-mêlo nous aurait fait anéantir. Les coups de feu partaient

(1) Textuellement *Lonoy*. Voir plus bas, page 35, note 1.
(2) Dommery est à 4 kilomètres au sud-est de Signy-l'Abbaye.
(3) Textuellement : *Als ich uns so drauf los rücken sah.*

de tous côtés. Voilà une chose que je ne voudrais pas revivre ! Enfin notre capitaine ramasse une poignée d'hommes sur une position de repli. Tiraillerie formidable ; amis et ennemis se canardent pêle-mêle.

C'était une lourde faute de commandement de faire, après les marches fatigantes des trois derniers jours, repartir le régiment de nuit vers l'avant. Après le combat d'hier, on pouvait admettre d'emblée que l'ennemi allait reprendre position et nous surprendre. L'affaire n'eut pas trop de suites fâcheuses, par suite de l'obscurité et du peu de mordant des Français. S'il avait fait plus jour, nous pouvions être anéantis. Désormais nous marchons avec de fortes avant-gardes et flanc-gardes. Le gros lui-même marche parallèlement à la grand'route.

Tout à coup cela repart. Devant nous il n'y a que des rideaux de buissons, dont les turcos se servent avec une adresse stupéfiante pour se couvrir. D'ailleurs, en général, l'ennemi est formé d'une manière surprenante à l'utilisation du terrain. Le régiment se déploie de nouveau, prend après un vif combat un petit village et s'arrête devant Launois (1). Le combat continue de pied ferme. L'aile gauche ne fait pas de progrès ; la droite, dont le flanc est couvert par la 8e compagnie, avance rapidement. C'est un combat épouvantable. Nous avons le soleil en face de nous et il nous faut descendre par un terrain boisé, semé de

(1) Launois est à 5 kilomètres au sud-est de Dommery.

buissons qui arrêtent partout la vue, flanqué en outre de hauteurs boisées, et régulièrement coupé par de fortes barricades de fils de fer. Une fois arrivés sur les hauteurs, à 1.000 mètres environ de Launois, notre artillerie bombarde ce trou avec des shrapnells, qui frappent en partie trop court. Au-dessus de moi, l'un d'eux éclate à 40 mètres de hauteur, ce qui est singulièrement désagréable ! Malheureusement, la compagnie de mitrailleuses a souffert du feu de notre propre artillerie ; plusieurs officiers sont blessés. Tout à coup l'artillerie ennemie met un terme à notre progression, en arrivant à mettre en batterie deux pièces latéralement à Launois (les autres pièces culbutent au départ sous notre feu). Elle dirige de là un terrible feu de flanc, shrapnells et obus, sur notre ligne et sur la grand'route. Nos gens reculent, jusqu'à ce que tout à coup le feu ennemi se taise, sans doute parce qu'il est pris sous le feu dominant d'une batterie de la division (1) qui approche. Cette batterie couvre d'un feu puissant l'adversaire, ainsi que Launois, qui brûle de toutes parts. Nous reprenons notre marche en avant et contraignons l'ennemi à la retraite, par un feu d'enfer qui surprend et anéantit un bataillon de zouaves en formation serrée.

La journée de Launois a été le baptême de feu pour le 178e, qui a combattu l'ennemi presque seul, avec

(1) Lecture douteuse.

l'artillerie. L'autre brigade (1) poursuit, tandis que nous, après quatre jours de fatigues, goûtons un bon sommeil de quelques heures au soleil. Les pertes sont relativement faibles et proviennent pour la plupart de notre artillerie. Le résultat du soin excessif que l'ennemi donne à l'utilisation du terrain, c'est qu'il tire toujours trop haut. En tout cas, les balles sifflaient autour de nous leur désagréable chanson plaintive, sans que, même avec mon excellente jumelle Zeiss, je pusse rien découvrir de l'ennemi. Le pays est couvert de petites vagues gazonnées comme il y en a dans les pays de pacage. Là derrière, il y avait des turcos couchés, complètement invisibles. Nous avons fait quelques prisonniers, qui avaient enlevé leur culotte rouge et leur petite veste bleue et qui, avec leur chemise sale et leur large pantalon, étaient complètement couleur de terre (2). On a fait sur un officier un riche butin de cartes, surtout de Belgique et de toute la ligne du Rhin.

Le rôle dont étaient chargés ces turcos, c'était de maintenir une ligne de retraite ouverte vers le sud à l'armée engagée sur la ligne Mézières—Sedan. De là, leur défense extrêmement tenace. Désormais les derrières de l'ennemi semblent découverts et nous pou-

(1) C'est-à-dire la 63e brigade (102e de Zittau et 103e de Bautzen) qui complète la 32e division (XIIe corps).

(2) L'officier semble ignorer que l'uniforme d'été, tant des zouaves que des tirailleurs algériens, comportait le pantalon d'Afrique en treillis. C'est avec ce large pantalon, d'un gris sale, que nos zouaves et turcos sont effectivement entrés en campagne, en 1914.

vons remplir la mission spéciale de notre régiment, laquelle est d'accompagner et de couvrir nos gros obusiers de campagne destinés à bombarder à revers l'artillerie lourde de l'ennemi, difficile à attaquer de front, par suite de son remarquable défilement.

Nous pouvons le faire, nous ne le faisons pas, car le corps d'armée tout entier se porte maintenant en avant. Quand le 178e vient à passer devant le divisionnaire, S. Exc. (1) von der Planitz, celui-ci nous exprime sa vive gratitude pour la conduite du régiment au feu. La phase la plus désagréable du combat fut certainement le feu en rafale tout à coup déchaîné par l'ennemi sur nos lignes qui se portaient en avant. L'effet moral produit par l'éclatement de ces rangées de shrapnells, même lorsqu'ils ne portaient pas, était une reculade momentanée.

Marche vers le sud jusqu'à Villers-le-Tourneur (2) où la division bivouaque. Le long du chemin brûlent des villages, que nous avons incendiés en les bombardant (3), pour protéger notre marche contre toute surprise. En route, nous arrive, de l'état-major divisionnaire, la nouvelle que Sedan serait tombée et que l'armée française battrait en retraite. Un tonnerre de

(1) Le titre d'*Excellenz* ne se donne qu'aux officiers généraux ayant un rang égal ou supérieur à *Generalleutnant*, c'est-à-dire général de division.

(2) Petit village situé à 5 kilomètres au sud de Launois.

(3) Textuellement : *die zum Schutz gegen Ueberfall von uns in Brand geschossen waren*. Cette dévastation préalable, à toute éventualité, est l'une des innovations de la tactique allemande.

hurras court le long de l'interminable colonne. — *N. B.* La distance au lieu de bivouac était d'environ 5 kilomètres. Il a fallu pour la franchir marcher de 7 heures à 1 heure! piétinage sans fin! On se met à dormir à 2 heures. Dès 4 heures, alerte sans tambour ni trompette (1). Du reste, on ne dort maintenant plus guère que deux heures par jour.

*30 août.* — Contremarche pour rejoindre l'autre division. C'est dimanche; je l'aurais volontiers fêté par la solennité d'une petite lessive. Mais l'Histoire universelle, dont je suis un collaborateur, ne le permet pas. Dans le sud, il y a déjà une forte canonnade. Le lieutenant de réserve Kipping a pris comme butin un ravissant cheval blanc, dont le propriétaire français avait été tué; c'est un vrai cheval de bédouin, avec longue crinière et queue traînante. Marche par Neuvizy (2) (charmante église romane) et Faissault (3) vers le sud, où tonne le canon. Nous entrons dans le combat et aurions, paraît-il, contre nous deux corps d'armée, qui auraient pour objectif d'arrêter notre mouvement tournant et sans doute de couvrir la voie ferrée Rethel-Mézières.

Le 2e bataillon du 178e est soutien d'artillerie sur le flanc gauche, qui s'appuie, nous dit-on, sur la

(1) En allemand : *stiller Alarm.*

(2) Neuvizy est à 4 kilomètres au nord-ouest de Villers-le-Tourneur.

(3) Faissault est à environ 4 kilomètres au sud-ouest de Neuvizy.

23e division. A la vérité, nous ne nous en apercevons pas, car il nous faut ouvrir l'œil, et sérieusement, sur la cavalerie ennemie, qui cherche à attaquer notre artillerie, sur le flanc gauche. Les divisions paraissent se battre tout à fait indépendamment l'une de l'autre. Nous avons encore un terrain odieux, coupé et boisé, fort beau comme paysage, mais inutilisable au point de vue militaire. Il apparaît bientôt que l'ennemi nous est très supérieur en artillerie. Le 102e aurait notamment, en réserve, subi de fortes pertes. Les shrapnells et obus ennemis arrosaient avec beaucoup de sûreté les plis de terrain situés en arrière des positions d'artillerie, dans lesquels l'infanterie a coutume de se couvrir. Nous aussi, nous avons eu quelques pertes. Tout près de moi est venu tomber un projectile qui n'éclata pas et, Dieu merci, c'est ce qui arrive pour beaucoup de ces objets-là !

Après un dur combat de hauteurs en hauteurs, l'ennemi se retire, et nous occupons Auboncourt(1), un joli village, en attendant l'attaque nocturne d'un ennemi supérieur en nombre. Notre situation est simplement effroyable. Nous avons évidemment avancé trop vite et sommes là en l'air, dans une position peu enviable. Le 1er bataillon du 178e est dans le village, le 2e bataillon par derrière dans un terrain boisé (en partie des taillis impénétrables) qu'on ne peut défendre d'aucun côté. Nous passons la nuit

(1) Auboncourt est à 7 kilomètres au sud-est de Faissault.

dans une cornière de bois puante et marécageuse. Nous n'avions même pas de champ de tir (sans compter l'obscurité). Il y aurait donc eu un combat à la baïonnette, dans lequel une troupe plus forte nous attaquant nous aurait probablement passé sur le corps. Vers 3 heures, dès que parut la première petite lueur de jour, rendant les bois doublement impressionnants, les compagnies se préparèrent à aller prendre les positions qui leur étaient assignées. La défense est beaucoup plus désagréable que l'attaque, ne fût-ce que parce que le défenseur est obligé de se tenir continuellement sur ses gardes, ce qui est extrêmement fatigant. On respire quand il fait jour sans qu'il se soit rien passé.

*31 août.* — A 8 heures du matin, nos obusiers lourds ouvrent, tout près derrière nous, un feu d'enfer, bien qu'il y ait encore du brouillard. Sans doute ce sont les localités situées devant nous, et notamment Rethel (1), que l'on bombarde. C'est une terrible canonnade d'obusiers légers et lourds, armes éminemment sympathiques ! A $7^h 15$, retentit le signal de la marche en avant. Dieu soit béni que nous sortions enfin de ce trou boisé ; je préférerais le troisième étage de l'enfer ! Je peux au moins me laver. Par contre, il n'y a pas de café !... Mais si ! j'en trouve encore un peu !

(1) Rethel ne se trouve en effet qu'à une dizaine de kilomètres au sud-ouest d'Auboncourt.

Par une assez grosse chaleur, nous nous avançons par Faux (1) sur Sorcy (2). Nous passons près des positions d'artillerie française ; c'est un effroyable spectacle ! Les emplacements des pièces étaient marqués par d'énormes tas de cartouches. Çà et là, dans la terre arable, nos obus avaient creusé d'immenses entonnoirs. Çà et là, un pantalon rouge fait une tache lumineuse dans les betteraves ; mais par place ils étaient en tas. Des blessés gisaient ou clopinaient partout dans les champs. Un chasseur d'Amiens, fait prisonnier, raconte que de son bataillon il ne restait pas grand'chose(3). Les Français doivent avoir éprouvé des pertes colossales du fait de notre artillerie, leur retraite avait aussi bien l'air d'une fuite. De grandes quantités d'équipements et de cartouches avaient été abandonnées.

A Faux, nous réquisitionnons des vivres. Nous trouvons des milliers d'œufs, d'énormes quartiers de lard, des jambons, du vin en tonneaux. Ce merveilleux paysage de Corot est incroyablement productif ; l'on n'y cultive que du froment, de l'avoine, des betteraves, d'admirables pommes de terre, des fruits en abondance. C'est une terre de promission. D'autant plus épouvantables apparaissent les dévastations

(1) Faux est à 2 kilomètres environ d'Auboncourt.

(2) Sorcy se trouve à 3 kilomètres à l'est de Faux.

(3) Le 8e bataillon de chasseurs à pied en garnison à Amiens couvrait en effet la retraite du 12e corps d'armée et fut assez éprouvé sous Rethel ; mais il faut faire ici la part aux exagérations explicables chez un prisonnier nécessairement déprimé.

que nos obus ont produites à Faux. L'un d'eux, tombant au seuil d'un portail, avait fracassé toute l'entrée, et les éclats avaient creusé de tous côtés dans les murs des sillons rayonnants.

1^er^ *septembre.* — Marche sur Rethel, petite ville française, avec une admirable vieille église gothique au clocher Renaissance. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai pu bien me laver et dormir dans un lit (Hôtel Moderne, près de la gare). Le bataillon reste ici pour la garde du commandement en chef.

1^er^ *septembre.* — Vie divine (1) à Rethel qui, le 2 septembre, est à moitié détruite par le feu. On admet que ce sont les Français qui ont mis le feu pour couper nos communications avec l'arrière (2). C'est ce qui se produit pour un court moment. C'est grave, car notre artillerie de campagne manque de munitions. Malgré cela, la division pousse sans cesse de l'avant. L'incendie de Rethel était épouvantable, mais beau. Par la claire nuit de lune, on voyait une

(1) Textuellement : *Götterleben.* Cette satisfaction contraste étrangement avec l'horreur de ce qui suit.

(2) Le texte porte : *Annehmbar haben die Franzosen angezündet...* L'invraisemblance de cette accusation n'arrête pas l'officier, qui, toutefois, ne semble pas l'admettre sans réserves. Il est plus probable que l'incendie de Rethel aura été la conséquence d'un combat d'arrière-garde : des soldats allemands énervés, et peut-être avinés, auront cru châtier d'hypothétiques *francs-tireurs* en mettant le feu aux maisons d'une rue que balayait encore la fusillade des derniers échelons français en retraite. Voir DAMPIERRE, *op. cit.*, pages 244-246.

lueur ardente rouler dans la direction de l'ouest. Les petites maisons françaises, avec leur abondante charpente et les meubles de bois qui s'y entassent, flambaient l'une après l'autre au souffle vif du vent d'est. L'Aisne marqua un court temps d'arrêt ; mais bientôt des étincelles la franchirent et incendièrent l'autre rive. Au matin, la moitié de la ville n'était plus qu'un tas de décombres sur lequel dansait une vague de chaleur (1).

*2 septembre.* — Pendant les travaux de déblaiement, auxquels prirent une forte part des prisonniers français sous ma garde (quelques-uns très gentils), nous avons, dans un café, sur la place du Marché, fêté l'anniversaire de Sedan. Il y avait encore de bonne bière, qui mit aux anges nos compatriotes, et un gramophone à immense pavillon, d'une pureté de son que je n'avais jamais entendue. Caruso nous chanta du *Rigoletto ;* des chanteuses françaises se firent entendre ; ce fut une solennité pleine de bonne humeur.

*3 septembre.* — Nous sommes toujours là et gardons des prisonniers. Nous devons partir avec les pionniers, qui réparent un pont près de Barby (2).

(1) Sur ce tableau : *ein Trümmerhaufen über dem eine Hitzwelle siedete,* voir la photographie reproduite page 40. Là, l'éditeur allemand impute l'incendie au bombardement, chose invraisemblable, l'église étant ici épargnée, alors qu'elle eût été spécialement visée dans un combat.

(2) Sur l'Aisne, à environ 4 kilomètres à l'ouest de Rethel.

Entre temps, j'ai visité quelques maisons de meilleure apparence et aussi de vieux petits châteaux et n'en suis pas revenu de ma surprise : le confort français a un fort cachet de surabondance. Sans doute, par suite des habitudes sédentaires des Français, il y a ici, même dans la petite bourgeoisie, encore de merveilleux vieux meubles. Pas de salon sans sièges rococo-empire, etc. (1), recouverts en vieilles soieries. Mais que était l'aspect de ces intérieurs ! Tout le mobilier renversé (2), les glaces défoncées ; les Vandales ne pouvaient pas mieux. C'est une tache pour notre armée. Sans doute, les habitants qui se sont enfuis auraient dû penser qu'avec de si forts passages de troupes tout ne reste pas intact. Toujours est-il que le plus fort est sur la conscience de ceux qui accompagnent les colonnes. Car ils ont le temps nécessaire pour piller et détruire. Des millions ont été anéantis là. On n'a même pas fait halte devant des coffres-forts.

Je suis venu dans la maison un peu à l'écart d'un avoué, laquelle était installée délicieusement et avec un goût exceptionnel ; évidemment c'est un collectionneur de vieilles faïences et d'objets d'art orientaux. Là on n'avait pas encore fouillé. La veuve Cliquot s'y trouvait aussi. Je n'ai pas pu m'empêcher çà et là d'emporter une bagatelle comme souvenir.

(1) Sur cette expression, voir ci-dessus, page 12, note 4.

(2) Ce passage étant d'une lecture fort difficile, le lecteur pourra le contrôler sur le fac-similé déjà publié ap. DAMPIERRE, *op. cit.*, page 166.

Finalement il m'a fallu, dans un vieux château, où tout était également bouleversé, réquisitionner une vieille malle de cuir. La plus élégante était une maison toute neuve, à côté de notre Hôtel Moderne. Tout le vestibule, ainsi que les portes, étaient peints en chêne clair ; à la rampe d'escalier, de lourdes sculptures. J'ai trouvé là un manteau imperméable en soie et un appareil photographique pour Félix.

A 11 heures du soir, arrive tout à coup l'ordre de départ. Tout le monde attend les pionniers. Soudain, ceux-ci reçoivent l'ordre de se porter à 75 kilomètres plus loin avec leur équipage divisionnaire de ponts ; ils partirent au trot ; nous ne pouvons donc pas suivre et attendons le matin. Par ailleurs, il a été capturé hier à Châlons-sur-Marne un officier aviateur qui, dans l'idée qu'il y avait encore là des troupes françaises, y avait atterri et nous était ainsi volé dans les mains. Il était extraordinairement abattu (il passa près de nous en auto) : « Vous marchez très vite (1) », nous dit-il.

*4 septembre.* — Départ vers Pontfaverger par Juniville et Neuville (2). Chaleur effroyable. Les trois journées de repos ont été pour nos hommes les dé-

(1) En français dans le texte.

(2) Marne, arrondissement de Reims, à 22 kilomètres au nord-est de Reims. Juniville est un chef-lieu de canton des Ardennes, arrondissement de Rethel, à 12 kilomètres au nord-est de Pontfaverger. Neuville, canton de Juniville, Ardennes, arrondissement de Rethel, à 8 kilomètres au nord-est de Pontfaverger.

lices de Capoue. Au bout de 26 kilomètres de marche, je me trouve, pour avoir mangé la moitié d'une poire pas mûre, aux prises avec une terrible diarrhée. Le soir, fièvre, vomissements; mon estomac n'accepte même pas une gorgée de vin rouge. Heureusement je peux coucher au château de Pontfaverger.

*5 septembre.* — Je me sens remis et bon pour la marche. Avec un verre de vin rouge dans le corps, nous continuons notre route par Nauroy, Wez, Beaumont, les Petites-Loges, Ambonnay, jusqu'à Tours-sur-Marne (environ 35 kilomètres) (1). Là, nous retrouvons le régiment. Voilà des marches forcées que je n'aimerais pas refaire. Le soir, cela n'allait plus. Comme toute la journée je n'avais rien mangé, il m'a fallu, pour les quatre derniers kilomètres, me laisser secouer sur le caisson de munitions, avec vomissements à la clé. Le soir, pain blanc, un œut et vin rouge. Enroulé dans une couverture de laine et un couvre-pieds ouaté, j'ai bien dormi.

*6 septembre.* — Nous sommes revenus sur les hauteurs. Le paysage d'hier matin était vraiment désolé. C'était, jusqu'à l'horizon, une lande de genêts brûlés,

(1) Nauroy, arrondissement de Reims, canton de Beine, à 17 kilomètres à l'est de Reims. — Wez, arrondissement de Reims, canton de Verzy, à 14 kilomètres au sud-ouest de Reims. — Beaumont, à 4 kilomètres au sud-ouest de Wez. — Les Petites-Loges, Aube, commune de Chaource, à environ 5 kilomètres au sud-est de Beaumont. — Ambonnay, Marne, arrondissement de Reims, canton de Ay.

avec de petits bouquets de pins, alternée de parties marécageuses et couvertes de roseaux, le tout véritablement déprimant. Devant Ambonnay, apparurent les premiers vignobles. Mais on était si éreinté, que l'on n'éprouvait guère la poésie de ces étendues de fraîches verdures. A Tours, nous passons le canal latéral à la Marne, puis la Marne elle-même. On dirait l'Elster à Markkleeberg (1). Le 6 septembre, nous avons le plaisir de reprendre tout de suite l'avant-garde avec le 3e bataillon pour marcher par Athis vers Jâlons (2). A notre gauche, le XIXe corps marche directement sur Châlons. A notre droite, le corps de la Garde par Champigneul vers Germinon (3), but primitif de notre marche (environ 28 kilomètres).

Là, nous apprenons que le XIXe corps et la Garde sont engagés devant nous. La division doit faire un mouvement tournant. Par suite, il nous faut effectuer avec le régiment une marche d'enveloppement insensée. Derrière Villeseneux (4), nous apprenons que le corps de la Garde a repoussé l'ennemi ; nous avons maintenant à le poursuivre. C'est notre quatrième

(1) Petite ville au sud de Leipzig, sur la Pleisse, et non sur l'Elster.

(2) Marne, sur la route de Châlons à Épernay, à 13 kilomètres à l'est de cette ville. — Jâlons est située sur la même route, à 4 kilomètres à l'est d'Athis.

(3) Champigneul-Champagne, sur la Sommesous, à 4 kilomètres au sud de Jâlons. — Germinon est situé sur la même rivière à 17 kilomètres, au sud-ouest de Châlons-sur-Marne.

(4) Villeseneux sur la route de Châlons à Fère-Champenoise, à 4 kilomètres au sud de Germinon.

INFANTERIE ALLEMANDE EN RÉSERVE

dimanche de poussière (Leffe-Dinant, Launois, Auboncourt, Germinon). Le 2e bataillon est réduit à la force d'une compagnie sur le pied de paix (par suite des traînards)! Ce qu'il y a de surprenant, c'est que nos hussards ne prennent aucune part à la poursuite et l'on ne voit jamais que notre 18e(1). Ils passent sur une hauteur pour assurer notre flanc gauche, et c'est un superbe tableau que cette immense ligne, sous laquelle se découpe le piétinement des fines jambes de chevaux(2). A l'horizon, crèvent sans interruption nos shrapnells. Espérons qu'ils atteignent l'ennemi en fuite!

L'intermède sensationnel de cet après-midi du dimanche est un tir sur avion de nos obusiers (toujours beaucoup trop court). Merveilleux ciel de nuages, au soir tombant. Je me sens tout à fait remis, bien que je n'aie jamais été aussi sale qu'aujourd'hui. La poussière de cette journée était quelque chose de fabuleux. Le soir, bu une bouteille de champagne. Nous restons près de l'artillerie en soutien et passons la nuit sous des pins, par un splendide clair de lune.

7 *septembre*. — A 6 heures du matin, reprise du combat, que nous croyions déjà terminé. Feu de shrapnells meurtrier des Français, qui seraient forts

(1) Le texte porte : *U. immer sieht man nur unsere 18en*. Il s'agit évidemment des hussards de Grossenhain demeurés en flanc-garde et par conséquent ne prenant pas « part à la poursuite ».

(2) Textuellement : *diese ungeheure, auf schlanken Pferdefüssen rapdlnde Linie.*

de deux corps d'armée. Tout le combat se déroule dans des bois de pins, coupés de clairières et de touffes de genévriers et couvrant une large cuvette plate d'environ 3 kilomètres d'étendue. L'ennemi balaie méthodiquement les bois avec des shrapnells ; nous ne faisons que nous déplacer tout autour. Le commandant est légèrement blessé. C'est miracle que les shrapnells ne nous fassent pas plus de mal. A ma droite et à ma gauche, grêle la pluie des balles. Celle qui m'est destinée n'y était évidemment pas encore. Des balles d'infanterie sifflent aussi à travers le bois, quand nous nous portons en avant. Il y a là une vive mousqueterie, accompagnée du tic-tac rapide de nos mitrailleuses. Là-dessus vient par intervalle s'ajouter un feu d'enfer de l'artillerie. Par-dessus nos têtes, bourdonnent au passage nos shrapnells et ceux de l'ennemi. Au début, notre artillerie a encore tiré trop court. Nous n'avançons pas, l'ennemi est trop fort. Alors à notre gauche le XIX^e^ corps attaque, pour nous donner de l'air. C'est la reprise d'une canonnade endiablée. Une soif terrible nous tourmente. On fume une cigarette. Un verre de pilsen serait avec cela le bienvenu !

Vers midi, nous sommes couchés dans un doux sommeil au milieu d'un bois, tandis qu'à droite et à gauche de nous les shrapnells crépitent au passage. Tout à coup il y en a un qui vient balayer notre coin de bois, avec un point d'éclatement très bas. Sept hommes de ma section sont atteints, un mort, un

grièvement blessé. Un nouveau groupe de shrapnells arrive ; impossible de rester là ! Nous nous replions. A plusieurs reprises, nous tentons de nous porter par sections sur la ligne de tirailleurs qui combat contre le village et qui a un urgent besoin de renfort. Mais l'artillerie française arrose de courtes rafales le bois tout entier, de sorte qu'une marche en avant mènerait à un anéantissement certain. Il fait moins mauvais sur la ligne de tirailleurs que dans les bois situés en arrière, où c'est une grêle ininterrompue. L'artillerie française est complètement invisible. Le mystère de ce tir d'une incroyable précision s'explique bientôt : nous nous trouvons sur un immense champ de tir d'artillerie [entre Lenharrée et Normée (1)], et au centre duquel le village de Lenharrée, point d'appui principal de la droite ennemie, est l'objet du plus acharné des combats.

La situation était la suivante : le corps de la Garde était parti bravement de l'avant et s'était laissé attirer sur cet emplacement, que l'ennemi connaissait naturellement comme la poche de sa veste [d'ailleurs il n'en a pas (2)]. Là, l'ennemi l'avait empoigné sur son flanc gauche, et la situation était, au 5 septembre, des

(1) Lenharrée et Normée sont deux villages situés sur la Somme à 4 kilomètres l'un de l'autre et environ 8 kilomètres au sud-ouest de Villeseneux ; c'est à 6 kilomètres à l'ouest de Normée que commencent les marécages qui, sur une longueur de 18 kilomètres, de l'est à l'ouest, portent le nom désormais célèbre de « Marais de Saint-Gond ».

(2) On sait que, contrairement à la tunique française, le nouvel uniforme allemand comporte des poches de côté.

plus critiques. De là notre marche de flanc. C'est exactement comme à Saint-Privat, avec cette différence que nous étions tous piqués dans un terrain boisé de la plus vilaine espèce : des pins et des genévriers coupés de fondrières, des fourrés épais ou de jeunes taillis. Tout cela est bombardé par l'ennemi, qui s'est naturellement couvert à la perfection et tire d'après la carte. Notre artillerie n'a presque pas d'effet, parce qu'elle ne voit rien. De là ce feu de shrapnells destructeur que nous sert l'ennemi. Malgré cela, nous croyions vers midi, après le travail de nos obusiers, que l'ennemi était battu, quand, l'après-midi, sa grêle de shrapnells reprit de plus belle.

Un message d'avion, qu'un aviateur français jette par erreur devant nous à destination d'une batterie située beaucoup plus en avant, contient un ordre du généralissime Joffre aux commandants des deux corps d'armée français d'avoir à tenir cette position à tout prix, car ce serait la dernière que la France posséderait (1). Peut-être est-ce bien aussi la meilleure ! Au milieu du champ de tir, court, au sud de Lenharrée, une voie ferrée, sans doute pour le transport des munitions (2). Celle-ci aurait, dit-on, été coupée par notre cavalerie, qui aurait fait sauter des ponts et la voie. Comme nous le sûmes plus tard, l'ar-

(1) Il s'agit sans doute du célèbre ordre du jour adressé le 6 septembre par le général Joffre à l'armée française et disant que de la bataille dès lors engagée « dépendrait le sort de la patrie ».

(2) C'est la ligne de Sommesous à La Fère-Champenoise.

tillerie d'en face avait d'immenses quantités de munitions.

Complètement fourbus par ce feu de shrapnells et mourants de soif, nous attendons le soir. L'étoile du soir et la lune orangée éclairent un détachement de grenouilles effarées qui cherchent à rejoindre leur compagnie et surtout la cuisine de campagne. Celle-ci se trouve enfin; on se restaure et l'on prend quelques heures de sommeil réparateur, tandis que le clair de lune s'unit à la lueur sanglante du village qui brûle et que, de temps à autre, un obusier lourd envoie son pain de sucre par-dessus nos têtes vers quelque objectif lointain. Devant nous tout se tait.

*8 septembre.* — Nous marchons à l'attaque de l'ennemi remarquablement retranché, et cela bien que son artillerie ne soit nullement ébranlée. Me voilà encore parti à travers ces mêmes boqueteaux. Il est $3^h$ 30 du matin. A l'horizon éclatent de toutes parts les shrapnells. Comme nous arrivons sur les premières lignes, les balles nous sifflent autour des oreilles, si bien que tout en chante et bourdonne. Ce meurtrier feu d'infanterie se double derrière nous par des shrapnells (sans doute l'ennemi suppose-t-il que nous nous replions). C'est à faire frissonner, ces perpétuels éclairs à longs rayons de feu! Nous voilà encore à travers un bois. Comme nous en sortons, s'offre à nous un spectacle imposant : le soleil commence à rayer le ciel de grandes bandes sanglantes

et éclaire, avec la lueur de Lenharrée en flammes, la retraite de l'ennemi cette fois définitivement battu (1). Devant nous, une cuvette peu profonde mène à une hauteur couronnée de tranchées. Derrière celles-ci est le village, d'où les Français s'enfuient vers l'arrière dans le bois. Maintenant commence un combat de poursuite. L'ennemi se replie de rideau d'arbres en rideau d'arbres et fait un feu enragé de shrapnells et de mitrailleuses. Mais la journée est à nous.

Le combat pour l'enlèvement du village aurait été effroyable. Déjà nos gens y étaient entrés une première fois, mais en avaient été rejetés ensuite avec de grandes pertes. Le 3e bataillon du 178e a fait au sortir du bois une attaque de flanc à la baïonnette qui a décidé l'affaire. On a pris, là aussi, deux batteries qui nous avaient si terriblement bombardés. Dans la marche en avant, on a pu voir que, des deux côtés, les pertes sont tout à fait énormes. Le long de la voie ferrée, il y avait des tas de morts français. Cette décision a exigé des sacrifices terribles. Et nous sommes encore en vie ! D'après les médecins, le 178e a environ 1.700 grands blessés, sans compter les morts. Mais aussi, c'était un vrai enfer ! D'officiers, il n'y en a presque plus.

Encore un mot sur ce champ de tir d'artillerie. Partout, il y avait des fils téléphoniques. L'ennemi

(1) On sait qu'au contraire à cette heure même c'est l'offensive allemande qui était « définitivement » enrayée sur tout le front.

devait être tenu au courant (peut-être par quelque observateur caché) de tout ce qui se passait chez nous, dans le petit bois. Même, quand des isolés se déplaçaient, il s'ouvrait aussitôt sur eux un vif tir de shrapnells. On affirme même que des officiers d'artillerie français auraient téléphoné, grimpés dans les arbres, derrière nous. En tous les cas, toute cette histoire est bien singulière. Combat de retraite (1) à travers le champ de tir, où il faut enlever les positions une à une. Bivouac près de Connantray (2).

*9 septembre.* — Nous continuons la marche vers Œuvy (3). On découvre que à 1 kilomètre derrière nous, dans la vallée, des forces ennemies ont bivouaqué ! Où est donc notre exploration ? Notre artillerie est arrivée malheureusement trop tard, juste à temps cependant pour tirer sur le rassemblement ennemi. Le combat reprend de plus belle. Le bataillon est en soutien d'artillerie, derrière les batteries. Bientôt, l'ennemi a pris sous son tir notre première batterie et il grêle des shrapnells et des obus, sans grand dommage. Comme les Français sont infatigables à établir des tranchées, nous trouvons de

(1) Lecture difficile ; il semble y avoir *Rückzugsgefecht*. D'après le contexte, ce serait plutôt encore un combat de poursuite.

(2) Connantray se trouve sur la route de Sommesous à La Fère-Champenoise et à environ 5 kilomètres à l'est de cette ville.

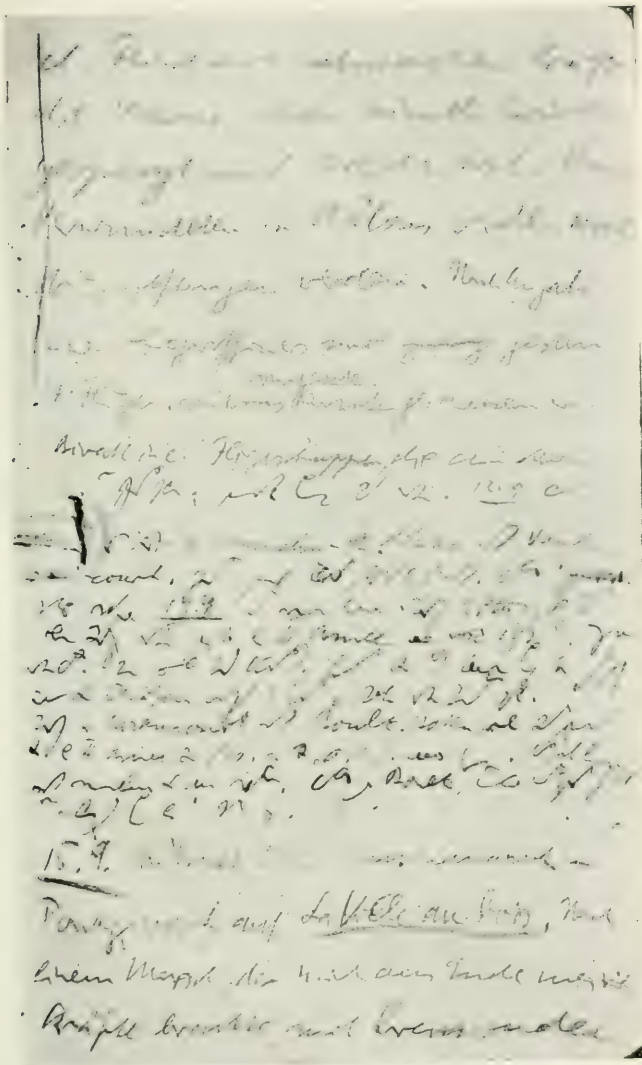
(3) Œuvy est à environ 5 kilomètres au sud-est de La Fère-Champenoise et à 3km 500 au sud-ouest de Connantray.

bons défilements (1). Avec un fracas tonitruant, les obus tombent, et parfois singulièrement près. L'un d'eux me blesse malheureusement trois hommes. Le gémissement des blessés se mêle terriblement au hurlement des projectiles qui arrivent.

Notre artillerie tire très convenablement, par groupes alternés, et paraît avoir quelque effet, car, vers midi, la marche en avant reprend. Mais, vers Œuvy, l'ennemi forme un angle aigu sur notre gauche, en pays boisé. Nous attaquons de nouveau. En traversant une cuvette boisée, un feu de shrapnells nous reprend. Une patrouille de cavalerie ennemie nous a signalés. Nous nous dépêchons de gagner ces hauteurs devant nous. Une patrouille établit que la batterie ennemie n'est pas à plus de 900 mètres. Mais nous ne pouvons plus avancer, car nous n'avons personne derrière nous. Dans ce maudit bois, toute liaison se perd. Nous voyons la compagnie se replier et recevons l'ordre d'en faire autant. La 6e compagnie perd trois groupes d'un seul coup par un shrapnell (2). Derrière la lisière du bois, le 2e bataillon se retrouve rassemblé en réserve, tandis que les deux autres sont pris sous un feu violent de mousqueterie. Nous pouvons observer avec quelle méthode les shrapnells français parsèment la cuvette décou-

(1) Sans doute dans les tranchées abandonnées par les Français.

(2) Le terme *Gruppe* dans l'infanterie désigne généralement une escouade de 8 hommes commandés par un sous-officier.



PASSAGE STÉNOGRAPHIÉ DU CARNET DE L'OFFICIER SAXON

verte qui s'étend derrière le bois, dans la direction d'Œuvy. Malgré cette colossale dépense de munitions, il n'y a pas grand mal de fait; seul, un obus fusant (1) tombe dans notre compagnie et fait un mort et deux blessés.

Le soir, ordre de la brigade : *Après les résultats obtenus à ce jour, la 32e division d'infanterie est relevée de la formation d'armée et sera dirigée vers le nord pour être utilisée à d'autres emplois tactiques* (2). On s'étonne et se casse la tête! J'avais tout à fait le tableau d'une retraite quand, à 6 heures du soir, la division, à la lueur sanglante du soleil couchant, se détacha de l'ennemi, sous un nuage de poussière, couverte par le 3e bataillon et une batterie. Nous repassons sur cet effroyable champ de tir d'artillerie, par Lenharrée, où amis et ennemis gisent encore en tas épais le long de la route, à travers le paysage boisé, où nous avions tant souffert sous les shrapnells, par Villeseneux jusqu'à Germinon (3), où nous bivouaquons.

*10 septembre.* — Officiellement, la division est au repos. Dans la réalité, nous repartons par Villeseneux

(1) Textuellement : *Vorbrenner ;* peut-être un obus éclatant prématurément.

(2) Textuellement : *Nach den bisherigen Erfolgen wird d. 32. I. D. aus dem Armee verbande aus geschieden u. zu anderweitz taktischen Verwendung nach Norden dirigiert.*

(3) C'est donc une retraite d'une vingtaine de kilomètres.

et nous retranchons. C'est un terrible travail avec la petite bêche d'infanterie de creuser ce sol de dur calcaire. Une fois la première position terminée, on recule d'environ un kilomètre et il faut en retrancher une autre. C'est la même histoire. La nuit vient. Sans trêve on travaille jusqu'à 11 heures du soir. Puis on s'assoit dans les tranchées et l'on reste là, le regard perdu dans la pénombre lunaire. C'est une nuit de clair de lune et partout un silence de mort. Tout le monde est fourbu et cherche à dormir un peu ; je prends pour ma section la première garde ; le commandant de compagnie (il y a longtemps que notre capitaine est blessé) doit prendre l'autre. Notre position a pour but de soutenir nos troupes de couverture et d'arrêter l'ennemi. Il a en effet tout de même fini par transpirer que nous avions été obligés de nous retirer pour ne pas être enveloppés. La IIe armée, notre voisine, aurait été repoussée. Nous devions suivre. On murmure aussi que la Ire armée n'aurait pas été heureuse. On cause de ci et de là et l'on ne trouve pas la solution de l'énigme (1).

Vers 1 heure du matin, j'entends, dans le silence de

(1) La IIe armée allemande (IXe et Xe corps actifs, Xe de réserve, Garde), sous le commandement de von Bülow, engagée du 6 au 8 septembre entre Montmirail et Morains-le-Petit, avait dû battre franchement en retraite le 9 sous les attaques de l'armée Foch (Marocains, 9e et 11e corps) appuyée à gauche par le 10e corps de l'armée Franchet d'Esperey. La Ire armée allemande, sous les ordres de von Kluck, n'avait dû qu'à l'habileté de son chef d'éviter l'enveloppement menaçant des armées French et Maunoury ; du 6 au 10, elle avait dû repasser la Marne et l'Ourcq et se repliait au delà de Villers-Cotterêts.

la nuit, sur l'aile gauche de notre brigade, une vive fusillade et de singuliers appels de cor et cris de hurra. Par-dessus notre tête, notre artillerie envoie quelques groupes de shrapnells vers la lointaine lisière du bois d'où viennent les coups de feu. Fusillade enragée, coups de sifflet, cris énergiques : « L'artillerie tire trop court! » jusqu'à ce que celle-ci enfin cesse et qu'un profond silence se rétablisse. Les Français avaient tenté l'une de ces surprises nocturnes qu'ils aiment, et une de nos positions avancées avait été par eux enlevée à grands cris — très péniblement. Là, ils avaient été reçus par nos mitrailleuses, et l'on dit qu'ils auraient été fauchés par rangs entiers.

Vers $3^h30$, tout le monde repart encore en retraite, vers la grand'route qui mène à Châlons. Marche épouvantable. Je suis si fatigué que je vois tout vaciller autour de moi dans la colonne. A l'aube, nous atteignons la route, belle et large, une véritable route stratégique. Vers midi, nous arrivons à Châlons. Cathédrale gothique, avec une façade de style baroque, d'un goût épouvantable (1)! Par ailleurs, rues étroites avec de petites maisons minces (type anglais). La Marne est d'un beau vert. Les pionniers se préparent à faire sauter le pont. Devant l'Hôtel de Ville, buste

(1) L'expression *Barock* désigne en allemand ce que nous appelons plutôt le style jésuite. On sait qu'un certain nombre de nos grandes églises gothiques ont eu aux dix-septième et dix-huitième siècles leurs façades reconstruites dans ce style (qui tire son nom de l'église du *Gesù* à Rome). Depuis que les érudits pangermanistes ont entrepris de dé-

en marbre de Carnot, théâtralement encadré d'un drapeau de bronze et autres allégories. Nous traversons Châlons, dont les casernes sont transformées en hôpitaux, et gagnons Saint-Étienne (1), où nous avons deux heures de repos. L'après-midi, nous nous retranchons sur les hauteurs au nord de Saint-Étienne.

Grand changement de temps; il pleut à torrents pendant des heures. Mon manteau de soie réquisitionné (2) se comporte brillamment, surtout sous un manteau d'ordonnance. Nous voilà donc assis sur une gerbe d'avoine, appuyés à l'une des roues de la cuisine de campagne. Le gros bonhomme de médecin-major, d'ordinaire si jovial, est lui-même déprimé. Tout le monde se perd en réflexions sur le sérieux de la situation. Le plus épouvantable est ici l'incertitude, et pourtant elle est de règle à la guerre. Il peut ne s'être rien passé du tout de défavorable. Je me dis que nous avons là-bas poussé trop vite de l'avant (quelles impressionnantes marches à travers la Belgique et les Ardennes!) et qu'il nous faut, ayant été fort éprouvés, attendre l'arrivée des autres armées.

---

montrer (?) que le gothique était un style national allemand, les formes françaises des dix-septième et dix-huitième siècles ont été systématiquement proscrites en Allemagne comme d'un « goût épouvantable » et remplacées souvent par des pastiches gothiques de « pur style » que l'on est même allé, comme à Strasbourg, jusqu'à orner de statues de prophètes aux traits de l'empereur Guillaume II!

(1) Saint-Étienne-au-Temple est sur la route de Châlons à Suippes, à 8 kilomètres au nord-est de Châlons.

(2) Voir ci-dessus, page 46.

Ce qui contribue à relever le moral, c'est une bonne bouteille de Malaga, ainsi que l'arrivée du payeur et du train régimentaire, si passionnément attendu depuis si longtemps et qui nous apparaît comme un rêve. Il est plus facile de se renseigner sur les positions de l'ennemi que sur le chemin qu'ont pris ces bagages. Du linge propre, des bottes neuves, c'est merveilleux !

Vers 6 heures, départ pour le camp de Châlons (Mourmelon). Nous voilà repartis par le beau clair de lune sur une interminable route presque rectiligne. On passe des villages, des voies de chemins de fer. C'est une marche affreusement fatigante. Une impression grotesque réveille les esprits abattus : de la maison d'un garde-barrière sort tout à coup dans le silence de la nuit le son nasillard d'un accordéon. Encore une embuscade, mais musicale celle-là ! Vers 2 heures, arrivée à Mourmelon (1) ; nous occupons les baraquements (ceux-ci sont immenses). Je ne crois pas que nous possédions un champ de manœuvre aussi étendu. Les rues du camp sont aimablement

(1) Il s'agit probablement ici de Mourmelon-le-Grand. Il semble bien d'ailleurs que la fatigue ait amené quelque imprécision dans les notes d'ordinaire si claires de l'officier et peut-être même quelque confusion dans la marche nocturne de sa troupe. Des hauteurs situées au nord de Saint-Étienne-au-Temple jusqu'à Mourmelon il n'y a guère plus, en effet, d'une douzaine de kilomètres, mais la route n'est pas « rectiligne », elle passe d'ailleurs deux voies de chemins de fer et plusieurs villages. Il est possible que le régiment se soit égaré, ce qui expliquerait sa marche errante de huit heures à travers le camp de Châlons.

plantées d'arbres. Depuis Villeseneux, avec l'arrêt à Saint-Étienne, nous avons bien abattu 50 kilomètres.

*11 septembre.* — Dormi de 2 à 8 heures sur un tas de chiffons dans ce qui paraît être un local disciplinaire. On repart. Au moulin de Mourmelon-le-Petit (1), on fait de très sérieux retranchements. Il semble qu'on attende ici quelque chose. On incendie le hangar à dirigeables et sans doute aussi tous les abris d'avions. L'après-midi, canonnade auprès de nous. On annonce que l'ennemi avec de faibles forces a atteint la Marne, dont tous les ponts sont coupés. Nos blessés à Châlons vont sans doute être faits prisonniers de guerre. D'après un officier aviateur, l'ennemi nous aurait abattu hier quatre avions devant nous (2).

*12 septembre.* — Continuation de la retraite par Mourmelon et Saint-Hilaire jusqu'à Vaudesincourt. On se retranche et l'on attend l'ennemi, mais celui-ci ne poursuit pas. Il faisait affreusement froid au bivouac.

*13 septembre.* — Au bruit de la canonnade, la division repart et se retire avec l'autre en réserve derrière

(1) Mourmelon-le-Petit est à 3 kilomètres environ à l'ouest de Mourmelon-le-Grand.

(2) Ce qui suit est écrit en sténographie. Voir page 56, le fac-similé de ce passage.

l'aile droite de la II^e armée. Pluie terrible, mon manteau de soie tient bon. Les hommes se sont procuré de l'étoffe de ballon au hangar aérostatique de Châlons et ils se pavanent en imperméables jaunes. Pour gagner les derrières de la II^e armée (VII^e et X^e corps tous Prussiens) nous marchons par Bazincourt vers Boult (30 kilomètres). Jusque tard dans la nuit, la canonnade se fait entendre de tous côtés. Nous bivouaquons devant Boult, bien qu'on nous ait permis de cantonner. Comme il y a beaucoup de paille, cela peut aller.

*15 septembre.* — De Boult par Auménancourt et Pontgivart, nous arrivons à La Ville-au-Bois (1). Après une marche qui m'a mis à la limite de mes forces, avec la plante des pieds en feu, nous marchons au combat. C'est cela qu'on appelle la réserve ! Nous avons atteint l'aile droite de l'armée et ne sommes engagés qu'en flanc. On nous signale une division de cavalerie anglo-française, mais rien ne se montre. Nous attaquons donc le village de La Ville-au-Bois. Après un combat meurtrier, le village est à nous vers le soir et est occupé par nos chasseurs et nos tirail-

(1) Auménancourt-le-Grand et le Petit sont deux villages situés de part et d'autre de Suippes à 6 kilomètres à l'ouest de Boult. Pontgivart est à 11 kilomètres sur la route de Reims à Neufchâtel. La Ville-aux-Bois est à environ 24 kilomètres au nord-ouest de Reims, à gauche et auprès de la grande route de Reims à Laon, entre Berry-au-Bac et Craonne.

leurs (1). Ce village est très important pour l'ennemi, car il forme un point d'appui pour son flanc gauche. Bivouaç sous la pluie.

*16 septembre. — Dies ater.* A 5 heures du matin, l'ennemi reprend avec de grosses forces le village et le cerne. Il attaque aussi de vive force, mais est travaillé par nos mitrailleuses de telle façon que les hommes gisent fauchés par rangées et que le reste, de la force d'environ une compagnie, se rend. Combat meurtrier dans le village. Nous pénétrons jusqu'au milieu. Notre lieutenant Müller avait été hier, à l'assaut du village, grièvement blessé par un coup de feu dans la poitrine; le lieutenant Hircher, notre dernier officier, tombe aujourd'hui, atteint à la tête d'un coup de feu tiré d'une maison à côté.

Dès l'entrée du village, gît un groupe d'Allemands effroyablement déchiquetés, sans doute par l'effet de notre propre artillerie dont le tir est toujours dangereusement court. Mais l'ennemi aussi les a malmenés. Sur la place du village, gisait un officier supérieur de la marine avec le crâne à moitié broyé; il n'y avait plus beaucoup de cervelle dedans. Les rues

(1) En allemand : *Schützen*. Ce terme s'applique dans l'armée allemande au 2e bataillon des chasseurs de la Garde et au 108e d'infanterie saxon. C'est sans doute de ce dernier qu'il s'agit, ce régiment faisant partie de la 23e division (XIIe corps d'armée) laquelle, on l'a vu, s'es repliée avec la 32e division dont fait partie le 178e. Il est toutefois possible qu'il s'agisse des tirailleurs de la Garde, car il est fait allusion, le 17 septembre, aux chasseurs de la Garde.

CUISINE DE CAMPAGNE ALLEMANDE DANS UN VILLAGE FRANÇAIS

du village sont parsemées de cadavres français. A l'entrée, gisent aussi beaucoup d'Allemands, mais bien plus encore dans les maudits taillis qui entourent presque complètement le village et lui donnent avec raison son nom. Ce ne sont que des touffes de perches resserrées (1), parfois mêlées de longues épines. Ce maudit trou a coûté à la compagnie deux officiers et une quantité d'hommes.

Les Français sont passés maîtres dans le combat de rues, comme du reste dans tous les genres de combat où il est possible de tirer à couvert. Ils font dans les toits de petites meurtrières par où ne passe que le canon du fusil. J'en ai fait ensuite autant moi-même et, avec un sous-officier, nous avons abattu quelques Français qui tiraient d'une fenêtre. Au milieu de tout cela, il y a de singuliers tableaux. Dans le feu le plus insensé, les coqs chantent et les lapins trottinent paisiblement dans les cours. Une vache qui s'était risquée sur la route se roulait en meuglant atteinte de plusieurs balles. Le soir, tout le monde se replie sur la grand'route, où les pionniers ont fait des retranchements. Je dors sur un peu de paille en plein air.

*17 septembre.* — Le combat se poursuit. A gauche du village, les chasseurs de la Garde (2) progressent à travers les taillis. Enfin notre artillerie se met à bom-

(1) Textuellement : *Lauter Gruppen von engdichtem Stangenholz.*
(2) Voir ci-dessus, page 64, note 1.

barder le village lui-même. Vers 9 heures, je reçois du colonel l'ordre d'enlever avec ma section une ferme à l'entrée du village; je dois me porter en avant énergiquement. Je me porte en avant. A 600 mètres du village, je suis pris sous un feu violent. Mes hommes tombent et sont blessés. Autour de moi les balles sifflent. Me voilà donc couché sur le guéret absolument sans secours. De l'ennemi l'on ne peut rien découvrir. Je suis tout à fait dans l'état d'esprit de l'agneau du sacrifice. Devant moi les premières maisons du village, puis à côté, une lisière de bois; plus loin à gauche, des meules de paille. De partout éclatent les coups de feu. Les balles sifflent aussi latéralement par-dessus ma tête. Il commence à pleuvoir. Mes lunettes sont mouillées, ma jumelle salie. Notre artillerie envoie tout près devant nous des schrapnells sur l'entrée du village. Alors l'ennemi se met à semer des obus. Tout le monde se replie. Dans ma section, il me reste quatre hommes, avec lesquels, en longeant une tranchée française, sous un feu continu de l'ennemi, j'arrive par bonds jusqu'à l'entrée du village. Là je me joins aux chasseurs de la Garde qui nettoient le village. Enfin nous en reprenons possession ! Je regarde ma montre : il est 7 heures du soir.

Comment s'est passée cette journée ? je n'en sais rien. Je n'ai rien mangé et pas d'appétit. Les chasseurs ont pris des ruches d'abeilles. Il s'y trouve du miel merveilleux que l'on dévore avec délices, tandis que l'ennemi, sous une pluie torrentielle, inonde le

village d'obus. L'un d'eux tombe dans la cour, alors que je me trouve justement à une fenêtre avec quelques officiers. Toutes les vitres volent en éclats, l'encadrement est arraché, je reçois une terrible gifle et suis pour un moment complètement sourd. Mais il n'est rien arrivé. Dans la pièce à côté, deux chasseurs ont été blessés.

Le soir, le temps s'éclaircit. Je retrouve ma compagnie, qui est encore abritée derrière la route et là aussi il a plu des obus. Le médecin-major Dr Tempelhof, notre second rayon de soleil, — le premier c'est la cuisine de campagne — me fait un pansement (ma main a tout de même eu un petit trou) et m'emmène pour deux jours vers l'arrière à Juvincourt (1) où se trouve la compagnie du service de santé. Je devais dormir dans la salle des blessés ; mais cela sentait tellement mauvais là-dedans que je suis allé me coucher dans l'église, où il y a sans doute aussi des blessés, mais du moins plus d'air.

Quand, le 18 septembre de bon matin, je m'éveille, je me trouve dans une atmosphère empestée, parmi une masse de blessés français, arrivés pendant la nuit. Le matin, le village est arrosé d'obus, de sorte que mon médecin-major se replie vers les cuisines. Je reste avec les officiers de la compagnie de santé et suis bien traité. Il y a du rôti, du hachis, un

(1) Juvincourt est à 3 kilomètres au nord-est de La Ville-aux-Bois et à 8 kilomètres à l'est de Craonne.

vin blanc de pays d'une agréable saveur aigrelette, et puis du potage Julienne. Comme il y a longtemps que je n'avais mangé de légumes! Entre temps, arrivent de La Ville-au-Bois des chasseurs de la Garde blessés. Là aussi l'on bombarde à obus. L'un d'eux a tué huit hommes et en a blessé plusieurs. A Juvincourt, les obus éclatent sans interruption. Le soir, l'ennemi tente une percée, mais elle est repoussée. Il y aurait des tas de cadavres français derrière le village.

*19 septembre.* — Je continue à me nourrir près de la compagnie de santé. Devant nous, violent feu d'artillerie. Nos batteries sont postées sur la grand'route Reims—Laon. La nuit dernière, il serait d'ailleurs arrivé des mortiers. Enfin un obus ennemi est tombé dans la ferme de la Musette, située au bord de la route et où se trouve notre ambulance, et il a mis en bouillie un sous-officier du service de santé. A part cela, la journée se passe tranquillement, le village reçoit sa ration quotidienne d'obus. La nuit, ils tombent terriblement près, mais on dort tout de même.

*20 septembre.* — Dimanche. Comme toujours, combat dominical. Derrière nous vive mousqueterie. Ordre aurait été donné d'attaquer. Le village recommence à être couvert d'obus. Je vais retourner aujourd'hui au front dès que le duel d'artillerie le permettra. D'ici là, je goûte encore une vie divine derrière le

front. Un homme de la compagnie du service de santé, qui me connaît de longue date, me procure du bouillon exquis, de la viande de porc, du pain, des noix fraîches. J'ai en outre du vin rouge. Dépêchons-nous d'expédier cela avant qu'un obus ne le prenne ! A midi je rencontre à nouveau mon médecin-major et vais avec lui jusqu'à Amifontaine (1), à 4 kilomètres en arrière où se trouve l'hôpital. J'ai un peu d'entérite, mais malgré cela j'absorbe le soir un bifteck allemand. Bon lit de paille. Rien de nouveau sur le front.

*21 septembre.* — *Dolce farniente* à Amifontaine. A l'avant, il y aurait eu encore de lourdes pertes dans une attaque sur l'ennemi, bien retranché dans le bois. L'artillerie non plus ne ferait pas grand'chose, parce que les Français couvrent leurs tranchées avec de gros rondins.

*22 septembre.* — Toute la journée passent des troupes du XIX^e^ corps, qui doit aller prendre la droite du XV^e^. L'infanterie est exactement aussi décimée que la nôtre. Ce que l'on espère obtenir avec de pareils « renforts », le diable le dira ! On croirait presque que sur ces positions nous devons perdre jusqu'à la

(1) Amifontaine est à 4 kilomètres au nord de Juvincourt, station de la ligne de Reims à Laon.

dernière goutte de notre sang (1). Le 105e régiment d'infanterie (2) aurait eu un combat avec les Anglais. La Saxe lève un nouveau corps d'armée sous le ministre de la Guerre von Carlowitz à destination de la Russie. Et nous qui avons tellement besoin de nous compléter ! Notre 3e bataillon se compose de 6 sections. Juvincourt aurait été encore violemment bombardé. Six hommes du 178e auraient été déchirés d'un seul coup par un obus. Un autre est tombé dans la maison de la Musette et a tué dix hommes. A leur enterrement un second obus est venu tuer deux brancardiers. Un hussard fait prisonnier et qui s'est échappé raconte que des pièces de marine anglaise seraient cachées sous des tentes portant la croix de Genève (3).

*23 septembre.* — Un autre *Dies sine linea.* Derrière le front, on vit très confortablement.

*24 septembre.* — Nous prenons le repas du condamné et prenons congé de nos aimables hôtes du

(1) Textuellement : *Es sieht fast so aus, als wen wir an dieser Stellung verbluten sollten.*

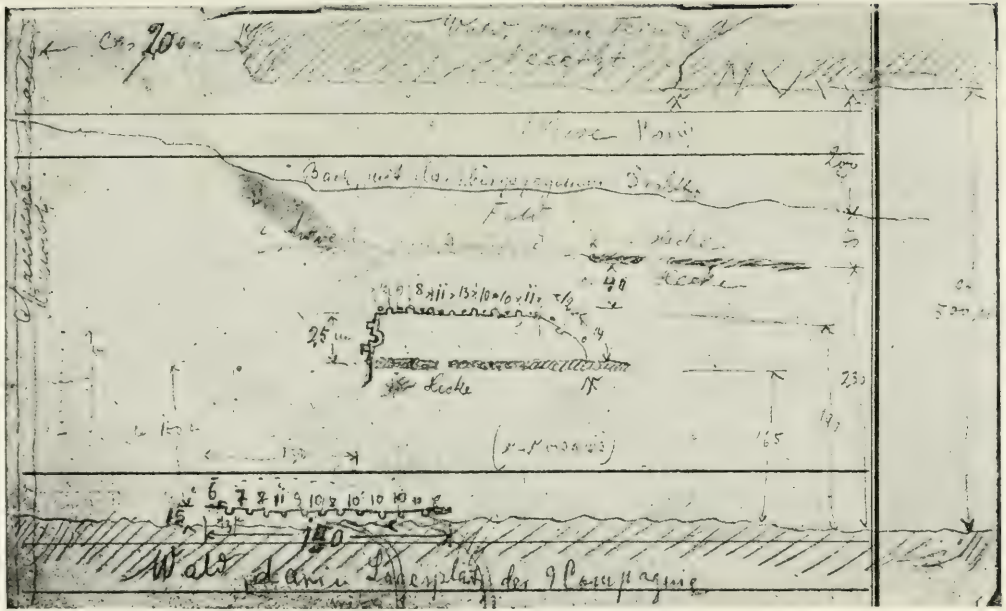
(2) Ou 6e régiment saxon. Il tenait garnison à Strasbourg et comptait à la 83e brigade, 30e division, XVe corps.

(3) Le témoignage fort suspect de ce traînard se réfute de lui-même par ce fait que la marine anglaise n'avait, à cette époque, débarqué aucune de ses pièces d'artillerie pour renforcer celles de l'armée de terre. C'est seulement plusieurs mois après, et sur les côtes de Flandre, que quelques pièces lourdes ont été mises à terre en Belgique.

service de santé. Soirée à la cuisine de campagne dans les tranchées près de La Ville-au-Bois. Superbe nuit étoilée très froide. Malgré ma couverture en poil de chameau, j'ai mortellement grelotté des jambes. A l'aube, j'installe mon trou, qui ressemble diablement à une courte tombe, et l'améliore par l'adjonction d'un abri pour ma tête. Comme cela je peux au moins m'allonger.

*25 septembre.* — Journée merveilleusement claire. L'artillerie se canonne réciproquement, parfois très vivement. De temps à autre, une rafale de trois à quatre groupes. Diarrhée colossale que je guéris par la diète au biscuit (1).

(1) C'est ainsi que se termine le carnet de l'officier saxon, tombé ce jour-là au cours d'une attaque française.



CROQUIS DE TERRAIN DU SOUS-OFFICIER DE LA LANDWEHR

# Journal de campagne

## d'un

# Sous-Officier de la Landwehr

---

*Le journal de ce sous-officier de landwehr, du régiment de réserve n° 46, 9e compagnie* (1), *comporte deux carnets.*

*Le premier, mesurant 89 × 145mm, est relié en toile grise bordée de grenat avec gardes fantaisie, poche intérieure déchirée et tranches rouges. Le papier est à quadrillage bleu de 4mm. Il compte 50 feuillets non paginés pour le récit, plus 7 feuillets de notes diverses; il y a trace de feuillets déchirés après les feuillets 44, 50, 51, 53 et 56. L'écriture est en caractères gothiques au crayon noir ou fuschine* (2).

*Le récit va du 5 août au 13 octobre 1914.*

*Le second carnet, mesurant 102 × 165mm, est en cartonnage brun avec un dos de toile noire, gardes blanches, et il comporte à l'intérieur un feuillet de titre avec les mots imprimés « CONTO BUCH ». Le papier est à rayure bleue, 7mm, de 20 lignes par page, plus un réglage de comptabilité comportant en rouge : une double rayure horizontale en tête et cinq traits verticaux. Il compte 19 feuillets non paginés pour le récit, 7 feuillets blancs, 2 feuillets et les gardes chargés de notes diverses dont un croquis de terrain* (3). *Il y a trace d'un feuillet déchiré avant l'avant-dernier ; soit au total : 28 feuillets + 2 gardes = 30 feuillets. L'écriture est la même qu'au premier carnet.*

*Le récit va du 14 octobre au 22 novembre 1914.*

---

(1) Le 46e régiment de réserve, qui fit partie du Ve corps d'armée de réserve, avait recruté son premier bataillon à Posen, le second à Samter, le troisième à Neutomischel, tous trois par conséquent dans la province de Posen.

(2) Pour l'aspect extérieur de ces carnets, voir le hors-texte page XIV; pour l'écriture, voir le fac-similé page 80.

(3) Voir le fac-similé ci-contre.

# JOURNAL DE CAMPAGNE

D'UN

# SOUS-OFFICIER DE LA LANDWEHR

---

*5 août.* — Aujourd'hui, quatrième jour de la mobilisation, je me suis présenté (1). Le premier homme qui m'ait reconnu et m'ait parlé fut le commerçant Sally Brandt, avec lequel, en 1899, j'avais passé l'examen de volontaires d'un an (2). Puis j'ai reconnu l'agriculteur Ratkouski, dont j'avais fait la connaissance à Lods (3). Jusqu'au soir, habillage ; passé la nuit chez Sally Brandt. Partout, conduite très libre des hommes, presque tous Polonais.

---

(1) Sans doute à Neutomischel, province de Posen, où a eu lieu le rassemblement du 3e bataillon.

(2) *Einjährigenprüfung.* Ces volontaires s'équipent et se nourrissent à leurs frais, en retour de certains privilèges. Après nouvel examen au bout de neuf mois de service, ils passent, suivant les cas, officiers ou sous-officiers de réserve.

(3) Il s'agit de la grande ville industrielle de la Pologne russe (Gouvernement de Pétrokov). On sait les relations étroites qui n'ont cessé de subsister entre les trois parties (allemande, autrichienne et russe) de la Pologne et aussi le nombre considérable de colons allemands établis dans l'Empire russe, surtout comme ingénieurs, entrepreneurs, etc.

*8 août.* — La réception de tout ce qui est nécessaire pour compléter l'équipement n'en finit pas. Hier, le capitaine a demandé qui connaissait la langue russe; je me suis présenté et j'ai été marqué comme tel. Nous ne savons pas encore quand, ni contre qui nous partons en campagne. Notre régiment, composé de Polonais, se battrait mieux contre les Russes que contre les Français. On chante souvent des chants polonais hostiles aux Russes (1).

*10 août.* — Ce soir, enfin, départ pour le théâtre de la guerre. Partout, dans toutes les rues, une grande foule nous acclame. L'état d'esprit des soldats est contraint et parfois, sans doute par suite de l'alcool, ils manquent de tenue. Quelques-uns sont abominablement ivres. Dans les wagons, où nous nous trouvons étroitement entassés, on chante; mais l'état d'esprit ne s'améliore guère que le lendemain. A Peitz (gare de l'Est) (2), nous recevons d'abord à déjeuner, etc., puis nous nous lavons.

*11 août.* — Je suis reconnu et interpellé par Bernaciak, un maçon avec lequel j'ai travaillé, il y a quatorze ans, à Gnesen (3). C'est étrange, car, il y a

(1) Ce détail témoigne des résultats obtenus au début de la guerre par la violente propagande anti-russe répandue par les agents allemands dans les milieux populaires des campagnes polonaises.

(2) Peitz est un nœud de chemins de fer important entre Guben et Kottbus (Lusace).

(3) Province de Posen.

deux heures peut-être, je pensais justement à lui. Nous traversons la Saxe ; partout accueil enthousiaste de la population. Par suite des nombreux cadeaux sous forme de limonade, saucisses, cigares, etc., l'état d'esprit des hommes se relève à vue d'œil ; ils hurlent continuellement *hurra* et chantent la *Wacht am Rhein*. Le voyage ne serait pas si mauvais, si le terrible entassement dans nos wagons ne nous causait pas de désagrément. On est installé à cinquante hommes dans des wagons à bestiaux, où sont établis des bancs grossiers. Nous sommes très serrés et ne pouvons dormir qu'assis. Il fait aussi dans ces wagons une chaleur insupportable. De temps à autre, nous sommes autorisés à descendre et recevons à manger ainsi qu'à boire.

*12 août.* — Nous sommes maintenant en Bavière ; le paysage devient de plus en plus pittoresque. Çà et là, nous passons des tunnels de deux à trois cents mètres de long. Près de Neuhaus (1), nous voyons un vieux *burg* avec tout autour de ravissantes villas ; plus loin, de temps à autre, des maisons anciennes, puis nous passons encore entre des roches calcaires et des champs de houblon. La contrée devient montagneuse et toujours plus pittoresque. Entre temps nous apprenons nos premières victoires sur les Français, mais il

(1) Il s'agit probablement de Neuhaus, sur la Pegnitz (Haut-Palatinat).

me semble que les gens se montrent sceptiques à ces nouvelles (1).

Tsar Nicolas, chien de cochon !
Tu nous salis trop le torchon !
Mais nous irons te voir bientôt
Et te salerons le gâteau !

France, France,
Fais attention !
Ou nous te mettrons
En saucisson (2) !

Ces deux strophes étaient écrites à la craie par quelque poétique guerrier sur la surface extérieure d'un wagon. Elles attestaient la confiance dans la victoire qui régnait dans une partie de l'armée. Nous arrivâmes à Wurzburg (3). Là, je vis entre autres un train d'Italiens et d'Autrichiens qui avaient été expulsés de France au début de la guerre et rentraient chez eux, où ils devaient se présenter. Par suite d'un

(1) Ce scepticisme, extrêmement remarquable à cette date, sera signalé plusieurs fois dans ce carnet.

(2) Bien que cette traduction soit aussi serrée que possible, il convient de la rapprocher du texte :

« Zar Nicolaus, du Schweinehund,
Du machst die Sache uns zu bunt,
Wir kommen dich jetzt zu besuchen,
Um zu versalzen dir den Kuchen. »

« Frankreich, Frankreich,
Nimm dich in Acht,
Sonst wird aus dir
Ne Wurst gemacht ! »

(3) Capitale de la Basse-Franconie (royaume de Bavière).

ordre spécial du régiment, nous disposons nos pattes d'épaules de telle manière que l'on ne puisse voir le numéro du régiment (1). Puis nous roulons non plus dans la même direction que précédemment, mais vers le sud-ouest. Çà et là, vignes.

*13 août.* — Nous sommes arrivés à 5 heures du matin à Mannheim (2). Vers 9 heures du matin, nous sommes à Neustadt près du Hardt (3), petite ville admirablement placée dans un site pittoresque au pied de la montagne. Je remarque qu'ici, en Bavière, beaucoup de maisons sont construites en pierres naturelles; chez nous, dans l'est, on n'emploie guère que des briques, par suite du manque de bons matériaux naturels. Le soir, nous sommes débarqués à Primsweiler (4), cercle de Sarrelouis, et marchons en faisant un grand détour jusqu'à Duppenweiler (5), où nous prenons enfin nos cantonnements vers minuit. D'après l'avis du lieutenant Keil, nous serons privés par l'Angleterre des fruits de notre victoire prévue sur la France; je constate donc que ni chez les

(1) Les pattes d'épaules de l'infanterie sont amovibles et portent d'un côté le numéro du régiment ou parfois le monogramme d'un prince ou souverain, chef ou colonel honoraire du corps.

(2) Au confluent du Neckar et du Rhin.

(3) Dans le Palatinat bavarois, nœud des voies ferrées qui se dirigent vers Mannheim au nord-est, Strasbourg au sud et Kaiserslautern à l'ouest.

(4) Sur la petite rivière Prims et sur la ligne de Buschfeld à Körprich.

(5) A 6 kilomètres environ à vol d'oiseau à l'ouest du précédent.

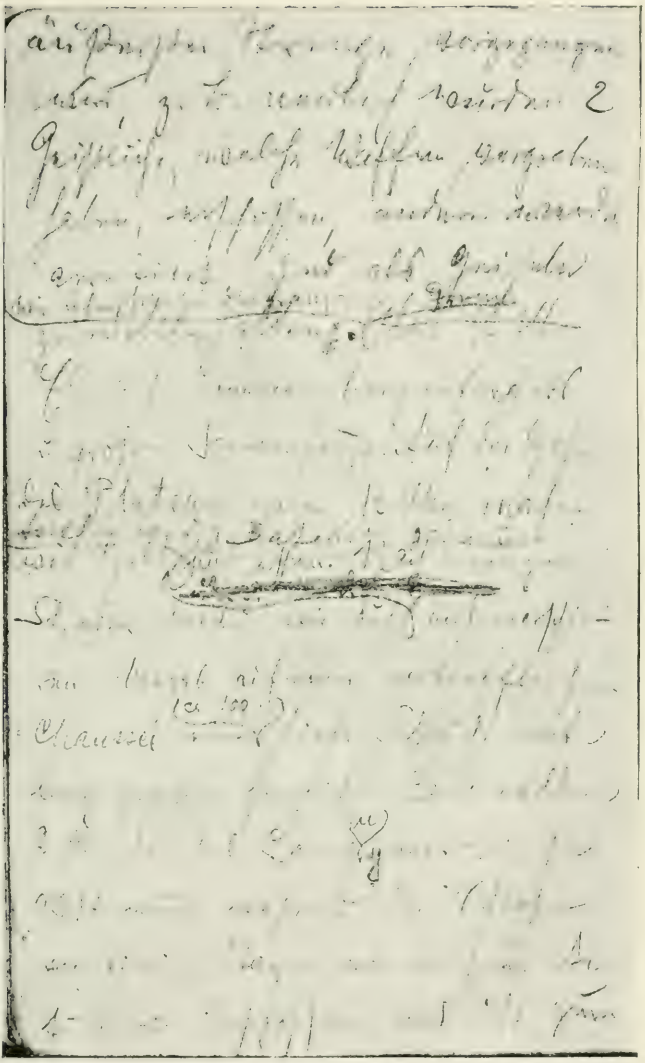
hommes, ni « plus haut » ne se trouve une réelle confiance dans la victoire.

*14 août.* — A 6h 30 du matin, alarme; à 7h 30, départ pour une marche d'exercice; retour à midi, puis service intérieur. Chaleur tout à fait inaccoutumée, beaucoup de pieds blessés et des éclopés.

*15 août.* — Ce matin, de 5 à 10 heures, exercice de service en campagne. Au départ, on nous dit que cet après-midi nous marcherons à l'ennemi, qu'il faut tenir nos affaires prêtes et attendre le signal d'alarme. Je me félicite parce que mon calme ne m'a pas encore abandonné. J'espère que je garderai autant de sang-froid dans le combat. Nous sommes maintenant, c'est-à-dire l'après-midi, assis dans le cantonnement et attendons les événements qui doivent venir. « Qui vivra verra (1)! » Peut-être est-il bon que personne ne puisse prévoir l'avenir; peut-être aussi n'est-ce pas bon. J'attends cet avenir, assis tout habillé sur mon lit, en fumant des cigares; et je lis une édition de poche des *Contes des Mille et Une Nuits,* qui m'a été donnée au passage à je ne sais quelle station. « Ce n'est qu'avec du calme qu'on arrive (2)! » Telle est ma devise.

A 1h 30 de l'après-midi, alerte. Nous partons et

(1) En français dans le texte.
(2) « *Nur die Ruhe macht es!* »



PAGE DU CARNET DU SOUS-OFFICIER DE LA LANDWEHR

gagnons, après une marche très dure par monts et par vaux et la dernière heure sous une pluie battante, Neunkirchen (1), où nous arrivons trempés jusqu'aux os vers 9 heures du soir. Nous prenons là des cantonnements de fortune ; j'échoue avec d'autres dans une petite grange où nous avons si peu de place qu'il n'y a pas même à penser à changer de vêtements et à vraiment dormir. Dans la pièce à côté, il y a une cuisine où nous séchons nos affaires tant bien que mal. Je m'entretiens en français avec les deux filles du propriétaire et suis, pour mes connaissances linguistiques, fort admiré par les braves landwéhriens.

*16 août.* — C'est aujourd'hui dimanche. En considération de l'épuisement général, le service sera relativement peu chargé. L'après-midi, office divin dans l'église du village. Le sermon d'adieu du pasteur, c'est-à-dire de l'aumônier, fut fait en allemand et, pour partie, en polonais. Ce sermon était très bien et vraiment chrétien, mais il me fallait toujours penser à cette parole : « Tu ne tueras point », et justement c'est cela que l'on oublie complètement. Et pourtant nous ne sommes tous maintenant rien d'autre que des concessionnaires du meurtre (2) ; tous les offices divins et toutes les bénédictions ne changeront rien à cela !

(1) A environ 7 kilomètres au nord de Bouzonville (*Busendorf*), en Lorraine annexée.

(2) Textuellement : *Konzessionierte Totschläger*.

Notre capitaine s'appelle Langer; le plus ancien lieutenant, Keil. Le premier est un bon orateur (1). L'intelligence du lieutenant Keil ressort de l'opinion exprimée par lui que, dans cette guerre, « le vaincu s'en retournera avec rien, le vainqueur avec des décombres ».

Quoique diverses batailles aient déjà, dit-on, été gagnées, nous n'avons rien de vainqueurs; les Autrichiens non plus ne paraissent avoir rien fait de bon. Je ne vois nulle part même la moindre trace d'enthousiasme (2).

*17 août.* — Aujourd'hui, jour de repos; nous passons toute la journée dans nos greniers à foin et nous reposons.

*18 août.* — A 7 heures du matin, départ. Nous passons différents villages, qui tous, de même que les précédents, présentent cette disposition caractéristique, que les tas de fumier ne sont pas établis, comme chez nous, dans la cour, mais par devant, sur la rue, ce qui offre un aspect rien moins qu'esthétique; à ce point de vue j'estime plus haut notre culture posnanienne. Les maisons d'habitation sont toutes contiguës aux étables et aux granges, ce que je ne trouve pas non plus bien compris. Au cours de cette marche,

(1) Cette phrase est rayée dans le texte.
(2) Cet alinéa est également rayé.

nous avons eu un très grand nombre d'éclopés et de pieds blessés. Nous autres, nous arrivâmes tout à fait épuisés vers 3 heures de l'après-midi au village de Gauwies (1). Là, il n'y a plus absolument rien à se procurer par achat, personne n'a plus rien de reste, les troupes qui ont passé par ici avant nous ayant tout acheté.

*19 août.* — Départ à 9 heures du matin. Au bout de quelques heures, nous passons la frontière luxembourgeoise; auparavant nous avions traversé la très pittoresque petite ville lorraine de Rodemachern (2), qu'entourent de vieux remparts. La beauté de cet endroit m'a véritablement enthousiasmé; je n'ai jamais vu un ensemble aussi pittoresque; les remparts et les maisons, tout était très vieux et extrêmement intéressant comme architecture.

Le Luxembourg paraît avoir ici des dénivellations moins importantes que la Lorraine, où il nous fallait sans cesse gravir et descendre de longues côtes. Vers 4 heures de l'après-midi, nous reçûmes en plein champ notre repas à la cuisine de campagne, puis on nous installa dans la ville de Bettenbourg (3), dans la salle de gymnastique d'une école. Les habitants parlent ici allemand et français; je suis frappé du

(1) Sur la rive gauche de la Moselle, à 13 kilomètres au nord-est de Thionville.

(2) A 10 kilomètres au nord-ouest de Gauwies.

(3) A environ 11 kilomètres au sud de la ville de Luxembourg.

très grand nombre de cafés qu'il y a ici. Nous pouvons du moins acheter enfin pour notre argent ce dont nous avons besoin. Bettenbourg a environ 3.000 habitants.

*20 août.* — Départ à 9h 45 du matin. Nous passons Leudelange, Bertrange, Mamer et arrivons l'après-midi à Koërich (1). Là, cantonnement chez M. Genglerpeter, un très brave paysan. Les marches comportaient chaque jour 32 kilomètres en moyenne, moins par conséquent qu'aux manœuvres; le paquetage toutefois est sensiblement plus lourd : 150 cartouches, sans compter tout le reste. Les journées sont toujours très chaudes.

*21 août.* — Vers 6 heures, nous entendons du côté de la frontière une canonnade ininterrompue, à environ 30 kilomètres de distance, je crois. Nous n'avons aujourd'hui que du service intérieur et restons sur place. J'utilise mon temps à examiner la très vieille ruine en pierres de taille du château fort situé au milieu du village. Extrêmement pittoresque ! Les formes gothiques témoignent d'une époque reculée.

A l'instruction, nous apprenons que la canonnade de ce matin provient de ce que la forteresse frontière

(1) La route suivie par l'auteur contourne donc la ville de Luxembourg par l'ouest.

française de Longwy a été bombardée par notre artillerie. On admet ici que la place est tombée, parce que depuis quelques heures on n'entend plus la canonnade (1).

A toutes les instructions, on nous raconte des choses à faire frémir sur la méchanceté des Français, ainsi : que les blessés restés sur le terrain ont les yeux crevés, les oreilles et le nez coupés, etc. ; on nous donne aussi à entendre que nous devons agir sans ménagements. J'ai l'impression que tout cela nous est raconté à seule fin que personne ne reste en arrière ou même ne passe du côté français ; nos hommes ont aussi la même opinion (2).

*22 août.* — Première journée intéressante pour moi depuis ma mobilisation. A 1h 30 du matin, tous les hommes cantonnés à Koërich ont été réveillés par

(1) Cette phrase est rayée dans le texte. On sait que la petite place de Longwy ne capitula que le 27 août, après la destruction de toutes ses défenses par un bombardement de vingt-quatre jours. Longwy est à 20 kilomètres à vol d'oiseau de Koërich.

(2) Ce passage met singulièrement en relief les méthodes employées par le commandement allemand pour amener ses troupes au degré de surexcitation nécessaire à ses sinistres procédés. Malgré le scepticisme qui accueille ces calomnies évidemment trop grossières, on verra plus loin qu'une partie de ces imputations finit cependant par impressionner même les esprits pondérés comme celui de l'auteur de ce carnet. Du moins rapportera-t-il plusieurs fois sans observation des légendes du même genre circulant parmi des camarades sans doute plus crédules. On sait par ailleurs que nombre de soldats posnaniens ont préféré passer dans nos lignes, au risque de se faire tuer, plutôt que de combattre la France, en laquelle ils voient encore le champion des libertés polonaises.

une alarme sans batterie ni sonnerie (1) et emmenés dans une direction inconnue. Nous — en tout huit hommes — ne fûmes pas réveillés du tout et dormîmes jusqu'à 7 heures, heure à laquelle nous nous réveillâmes tout seuls et nous aperçûmes de la belle histoire. Je rassemblai tous les camarades logeant dans le haut du village et qui n'avaient pas été réveillés; cela faisait avec moi dix-neuf hommes en tout. J'admis que tout le monde avait continué à marcher dans la même direction que précédemment et partis donc avec mon détachement vers Steinfort (2), où je laissai en passant un de nos hommes, l'exempt Jerske, qui avait des rhumatismes articulaires dans les jambes, au poste de la Croix-Rouge. Nous autres, nous passâmes la frontière belge et rencontrâmes bientôt un camion automobile, qui nous chargea et nous mena en une demi-heure à Arlon (3), ville d'environ 12.000 habitants.

Là, j'essayai, par le quartier général, de savoir où se trouvait notre bataillon, mais personne n'en (4) avait la moindre idée. L'après-midi fut employée à occuper la gare d'Arlon. Le soir, il se répandit le bruit qu'une division de cavalerie française nous aurait

(1) *Stiller Alarm.*

(2) A 3 kilomètres au sud-ouest de Koërich.

(3) Arlon est en effet à 7 kilomètres de Steinfort, et à 3 kilomètres seulement de la frontière luxembourgeoise.

(4) A la place du mot en (*davon*) il y avait ce membre de phrase effacé : « où se trouve le V^e^ corps d'armée de réserve ».

coupés du quartier général du V^e^ corps d'armée, qui se trouvait à quelques kilomètres dans l'ouest, et qu'elle marcherait sur Arlon. Le peu de troupes qui se trouvaient dans la ville, y compris nous, fut envoyé en avant; mais, quand on sut que l'attaque était déjà repoussée, on nous fit revenir et nous passâmes la nuit à la gare, où nous reçûmes à manger. La soi-disant division était en effet une compagnie française égarée, qu'on avait faite prisonnière avant même que nous fussions arrivés sur les lieux (1). Le même soir, nous vîmes environ 200 prisonniers français que l'on transportait en chemin de fer vers l'est.

*23 août.* — Ce matin, vers 8 heures, j'ai cherché encore à avoir des nouvelles de mon bataillon, mais en vain. J'appris, dans la ville, qu'à environ 35 kilomètres vers l'ouest d'Arlon il y avait eu une grande bataille (2), dans laquelle les Français auraient bien été repoussés d'environ 10 kilomètres et où nous aurions eu des pertes tout à fait énormes; celles-ci auraient été causées en partie par un espion français qui, à l'aide de signaux et de boules lumineuses, aurait indiqué à l'artillerie française les endroits où se tenaient ou passaient les formations en rangs serrés, dans lesquelles les projectiles de l'artillerie faisaient

(1) Cette phrase a été rayée dans le texte.

(2) La région indiquée serait celle de Bouillon, où effectivement l'armée allemande rencontra une vive résistance de la part des corps d'armée français couvrant Sedan.

ainsi des vides effroyables. Des régiments entiers de notre côté auraient été complètement anéantis. J'ai vu l'espion en question et quelques autres, assis prisonniers au palais de justice ; ils doivent être fusillés ce soir. Une partie d'entre eux ont été exécutés ce soir même.

Je visite la ville. L'église, construite en pierres naturelles dans le style gothique français, est admirablement belle ; le palais de justice est aussi une belle construction en pierres. La ville elle-même est jolie et propre. Les habitants se plaignent de brutalités de la part de nos soldats. En traversant la ville, j'ai vu comment la vieille église de Saint-Martin avait été transformée en écurie (1). J'ai vu beaucoup de blessés. Presque tous m'expliquèrent n'avoir, dans les premiers moments après leur blessure, éprouvé aucune douleur, hormis la sensation d'un coup ; c'est seulement plus tard que vient une impression de brûlure, etc. Les projectiles français ont une surface extérieure cuivrée, ce qui amène souvent dans les blessures de la suppuration ; nos cartouches d'infanterie sont à ce point de vue plus aimables.

A notre gare, il y a quelques blessés français, soldats et officiers, qui sont soignés par nos méde-

(1) Ce détail remet au point fort utilement les protestations des brochures de propagande allemande contre les journaux illustrés anglais, coupables à leurs yeux de « fantaisie » calomnieuse, pour avoir représenté un intérieur d'église utilisé comme écurie par des cavaliers allemands. Voir *Album de la Grande Guerre* publié en six langues par le *Deutscher Uberseedienst* à Berlin (Georg Stilke), n° 1, page 19.

cins; je fus frappé de la beauté corporelle des officiers, qui fait impression à tout le monde. J'apprends de différents côtés que les Français maltraitent nos prisonniers; une femme aurait crevé les yeux à un uhlan (1); il y aurait eu aussi des fourberies faites du côté français en hissant le drapeau blanc. L'après-midi, arrivent de nouveaux transports de prisonniers et de blessés; j'apprends de ceux-ci qu'à environ 30 kilomètres au sud-ouest d'Arlon, depuis un jour et demi, une furieuse bataille fait rage et que les deux partis y auraient éprouvé des pertes inouïes. J'entends de courtes salves derrière la gare; ce sont les francs-tireurs qui auraient tiré sur nous dans cette bataille et que l'on fusille.

*24 août.* — Aujourd'hui non plus je n'ai rien pu apprendre sur notre troupe. La bataille au sud-ouest d'Arlon semble se poursuivre, car on entend toujours la canonnade. Il arrive toujours de nouveaux trains de blessés. J'apprends de ceux-ci que les Français, quand ils sont attaqués de près, font les morts et que, lorsque nos gens ont passé près d'eux en courant, ils se relèvent d'un bond et font feu sur eux par derrière. Les plus grandes pertes nous

(1) Cette légende des yeux crevés aux soldats allemands par la population belge et française est l'une de celles qui ont été le plus singulièrement répandues en Allemagne au début de la guerre. Elle a été réduite à néant, comme l'on sait, par l'enquête scrupuleuse menée à ce sujet par le journal socialiste *Vorwaerts* ainsi que par le comité catholique *Pax* de Cologne. Cf. ci-dessus, page 29, note 2.

sont causées par l'artillerie française, qui tirerait remarquablement bien. Les Français placent leurs mitrailleuses sur des points élevés, tels que tours, pignons, arbres, etc., et de là font feu sur nous; par contre, les fantassins ne paraissent pas braves, on dit qu'ils se rendent en masse. Je constate chez nos troupes une grande surexcitation contre les Français (1), ce qui se manifeste par leur attitude à l'égard des prisonniers; par contre, nos officiers et médecins se montrent justes à leur égard. Partout on parle de pertes énormes dans la bataille.

Nous devons partir demain matin, à 6 heures, avec un officier et trente hommes de mon régiment. Je quitte la gare avec mes dix-huit hommes (y compris un homme de la 4e compagnie qui se joint à nous) et m'installe au n° 60 de la rue des Voyageurs, où

(1) Il est inutile de discuter ici une à une toutes les allégations mensongères contenues dans ces pages. Il suffira de renvoyer, à ce sujet, à ce que l'auteur du carnet écrivait lui-même le 21 août. Notons toutefois que la plupart des « fourberies » reprochées aux Français sont précisément celles qu'établissent avec détails circonstanciés, à la charge des Allemands, les rapports officiels belges ou français : ainsi pour l'emploi abusif du drapeau blanc, les redditions feintes, les sévices sur les blessés, etc. Il semble que le commandement allemand ait eu soin dès le début de lancer ces allégations contre l'ennemi, afin de se couvrir lui-même. Notons, d'autre part, que le reproche fait aux Français de placer des mitrailleuses sur les lieux élevés devait être le prétexte invoqué pour justifier le bombardement systématique de tous les monuments. Enfin signalons l'amusante contradiction entre les « pertes énormes » avouées par les Allemands et l'accusation de lâcheté à l'égard des troupes françaises; ce qui ressort avant tout de ce système, c'est la « grande surexcitation » recherchée, et obtenue en effet, dans la troupe allemande, à l'égard des Français.

nous passons la nuit. J'envoie à notre compagnie par la poste militaire une carte, pour l'aviser de ce que nous faisons et où nous nous trouvons.

*25 août.* — Par ordre du commandant de place, nous marchons seuls, dix-neuf hommes, vers Virton (1), dans les environs de laquelle se trouverait maintenant notre régiment de réserve. Tout le long du chemin nous entendons de plus en plus fort la canonnade dans la direction de Longwy. Après 11 kilomètres de marche, nous faisons halte à Châtillon (2) et faisons cuire nos conserves. Quelques kilomètres plus loin, dans le village de Saint-Léger (3), qui compte environ 2.000 âmes, nous fûmes retenus par le capitaine de la 9e compagnie de notre régiment, lequel y était de garde et nous employa au service de nuit avec lui. Là aussi, j'apprends de beaucoup de camarades que les civils tirent sur nos troupes et auraient, dans un village peu éloigné d'ici, massacré beaucoup de blessés (4).

A Saint-Léger, a été établie une assez grande ambulance pour les blessés, lesquels sont installés en partie dans l'église. Pour la sécurité de cette église et de ses

(1) A 25 kilomètres environ au sud-ouest d'Arlon et à 6 kilomètres seulement de la frontière française.

(2) Petit village sur la route d'Arlon à Virton.

(3) Sur la route de Virton. Le village est sur une hauteur entourée de trois côtés par de grands bois, dits Bois de Saint-Léger.

(4) Cf. ci-dessus page 85, note 2, etc.

dépendances, nous construisons, sur les rues qui aboutissent à la place de l'église, des barricades. Les bois des alentours seraient remplis de détachements français dispersés, de sorte qu'il ne parait pas impossible que ceux-ci, poussés par la faim, puissent venir la nuit attaquer le village. Aussi le service de garde est-il sévère, bien que personne ne prenne au sérieux la construction des barricades.

*26 août.* — Nous continuons d'appartenir à la 9e compagnie et faisons du service de garde. Il y a ici un certain désordre; le capitaine organise en conséquence des exercices, etc., ce qui cause chez les hommes un grand mécontentement.

*27 août.* — Aujourd'hui nous enterrons avec tous les honneurs, dans le cimetière d'ici, un lieutenant et un soldat tués. Le capitaine fait une courte oraison funèbre et dit le *Pater* après que le prêtre catholique a aspergé d'eau bénite les cercueils; puis nous tirons trois salves d'honneur.

*28 août.* — Le matin, exercice; aussitôt après, tir réel sur des mannequins que l'on a installés à 500 mètres. Un paysan français s'aventura dans la zone de feu et s'en tira par une fuite éperdue. Chaque homme tira 15 cartouches. Ma section, composée de 9 hommes, a marqué 4 buts, dont 3 têtes. L'après-midi, je fus transporté avec notre sergent-major à

Meix-le-Tige (1), où nous devions acheter de l'avoine. Il était très difficile d'en obtenir dans le voisinage, car on manquait de bras partout pour la rentrer et la battre. Toutefois, quand j'eus expliqué (comme interprète) au maire de Meix-le-Tige que, si nous ne trouvions pas en deux heures 10 quintaux d'avoine, le village aurait à payer 2.000 marks de contribution, on nous livra en moins d'une heure les 10 quintaux et nous donnâmes ce qu'on appelle un bon de réquisition, par lequel notre Gouvernement s'engage à payer après la guerre.

*29 août.* — Je reçois la mission d'accompagner avec deux hommes un convoi de blessés allemands et français chargés sur quatorze chariots à ridelles, jusqu'à la gare de Messancy (2), à environ 10 kilomètres au sud d'Arlon, et de les livrer là. Départ de Saint-Léger pour Châtillon et Meix-le-Tige. Tout est exécuté. Retour le soir.

*30 août.* — A 9 heures du matin, notre compagnie quitte Saint-Léger. La route passe par le champ de bataille aux environs d'Ethe (3). Nous voyons des voitures dispersées, etc. ; restes de villages à moitié brûlés. Une mauvaise odeur se fait sentir, sans doute

(1) A environ 4 kilomètres de Saint-Léger.

(2) Sur la route de Longwy.

(3) A 4 kilomètres au nord-est de Virton. Les combats auxquels il est fait allusion avaient été livrés la semaine précédente.

par suite du grand nombre de cadavres d'hommes et de chevaux qui gisent encore quelque part sans sépulture. En chemin, j'apprends que l'on agit avec la dernière rigueur contre tous les civils qui prêtent assistance à l'ennemi ; récemment, par exemple, on a fusillé deux prêtres qui avaient enterré des armes, d'autres sont arrêtés et retenus comme otages (1).

Nous passons la frontière française. La marche va toujours en montant, par une grosse chaleur d'été. Sur le sommet du plateau nous faisons halte vers midi ; nous y retrouvons le bataillon au complet et prenons notre repas. Après quelques heures, nous repartons et marchons en descendant, sur une route excellente, le long d'un ravin profond d'une centaine de mètres, entre de magnifiques bois à feuilles caduques, deux heures durant, jusqu'à Longuyon (2). Cette ville a été, pendant la bataille d'il y a quelques jours, bombardée par notre artillerie et pour la plus grande partie détruite. Notre route nous mène à travers des ruines et des murs calcinés, triste illustration de la guerre ! Peu de maisons seulement sont restées entières (3). Nous marchons maintenant en formation de bataillon et traversons de belles forêts

(1) Sur l'abominable abus de pouvoir que révèle ce témoignage, voir DAMPIERRE, *L'Allemagne et le Droit des gens*, page 239. On retrouvera le texte même de ce passage dans le hors-texte ci-dessus, page 80.

(2) Chef-lieu de canton de Meurthe-et-Moselle, à 14 kilomètres au sud-ouest de Longwy.

(3) Sur les dévastations de Longuyon, voir les illustrations allemandes reproduites. DAMPIERRE, *op. cit.*, page 219,

d'arbres à feuilles caduques, comme d'ailleurs elles sont partout ici, car il n'y a pas du tout de forêts de conifères. Nuit au bivouac.

*31 août.* — De mes dix-huit hommes, la moitié sont restés à Longuyon près des bagages; avec le reste j'arrive, après une marche de quatre heures à travers des champs piétinés et des localités dévastées, à Romagne (1) près de Verdun, où je retrouve la 1re compagnie. Je montre au capitaine mes attestations, que je me suis fait donner tant à Arlon que par la 9e compagnie, et la chose est arrangée. On n'avait même pas su du tout, le matin de l'alarme en question, que nous n'étions pas au rassemblement; tout s'était passé en grande hâte et les chefs d'escouade avaient annoncé « tout le monde présent ». J'ai appris que la direction de marche de notre bataillon avait été tout autre que je ne l'avais alors présumée; on avait marché vers le sud et, après une étape très dure, notre bataillon avait pris part à la bataille qui eut lieu tout autour de Longwy.

Dans cette affaire, notre compagnie eut un sous-officier tué et en outre un soldat blessé; c'étaient donc de petites pertes. Mais d'autres de nos unités eurent des pertes énormes, en partie de ce fait que, par un malentendu, elles furent canonnées par leur

(1) Sans doute Romagne-sous-les-Côtes, arrondissement de Montmédy (Meuse).

propre artillerie; plusieurs centaines d'hommes seraient tombés par suite de cet accident. Mon arrivée suscita donc l'étonnement général, car l'on me croyait tombé dans le combat, ma carte d'Arlon n'étant pas arrivée; il y avait même des gens qui affirmaient m'avoir vu après le combat gisant mort dans le bois, le buste relevé et la tête traversée d'un coup de feu. En général les gens avaient l'air content de me revoir vivant. Les tentes de la compagnie sont dans le village de Romagne, tandis que les hommes mêmes se trouvent en avant, à une demi-heure de là environ, dans des tranchées, lesquelles ont été creusées pendant la nuit, parce que nous serions certainement observés par des avions français pendant le jour. Moi aussi je me rends là-bas et prends ma place dans la tranchée, où nous passons toute la nuit.

1^er^ *septembre.* — On entend la canonnade du côté de la place de Verdun. Un avion français survole très haut nos positions et disparaît dans la direction de Verdun; peu après, nous recevons des obus et nous replions à environ 300 mètres de côté dans le bois. Cette manœuvre n'a pas été aperçue par l'artillerie française, et celle-ci croyant que nous sommes encore dans les tranchées, nous avons été dans le bois absolument préservés des projectiles. Plus tard nous sommes retournés dans les tranchées, renforcés par quelques compagnies; nous étions destinés à servir de soutien à notre artillerie, laquelle était en batterie

ÉPAULEMENTS ET ABRIS D'INFANTERIE ALLEMANDE

derrière nous et bombardait énergiquement avec des shrapnells la forteresse, ainsi que l'ennemi qui faisait une sortie. Le combat d'artillerie s'étendait sur un large front, car, même sur les hauteurs, tant à droite qu'à gauche de notre position, il y avait de l'artillerie, et les obus et shrapnells volaient de part et d'autre avec un sifflement singulier et un hurlement plaintif. Beaucoup explosaient en l'air à une certaine hauteur et ceux-là sont les plus dangereux, car ils tuent de haut en bas et, dans les tranchées ordinaires, on est presque sans protection contre eux. Les obus qui n'explosent qu'au choc sont peu dangereux ; on les entend naturellement arriver et on se jette à plat par terre ; quand ce projectile ne tombe pas immédiatement à côté de vous, on est ainsi à peu près sûr de ne pas être touché. L'attaque des Français ayant été repoussée par l'artillerie, nous sommes relevés vers 3 heures ; nous rentrons dans le village de Romagne où sont nos tentes et nous y passons la nuit. Entre temps, le reste de mes 18 hommes a rejoint ici.

*2 septembre.* — A midi, retour dans notre ancienne position. Pas de canonnade.

*3 septembre.* — A 1 heure de l'après-midi, relève et retour aux tentes. Vers le soir, l'Empereur est arrivé à Romagne en automobile et s'est entretenu quelque temps dans la rue du village avec le commandant de la division. J'eus l'occasion d'approcher

assez près de l'Empereur et de l'observer. Il se carrait dans l'auto et gesticulait vivement de la main droite en parlant. Mais son visage paraissait fatigué, les traits tirés, et les yeux étaient sans expression. L'Empereur a serré la main à plusieurs officiers et adressé quelques paroles de remerciement aux hommes qui se pressaient autour de lui. Ensuite il a quitté le village en auto. Le soir, notre lieutenant Keil nous a dit que l'Empereur aurait apporté de très bonnes nouvelles du théâtre de la guerre. Ainsi plus de 80.000 Russes auraient été faits prisonniers et l'un de nos corps d'armée se trouverait déjà sous Paris ; le gros des forces françaises serait maintenant dans le sud de la France (1). Bien que partout l'Allemagne ait jusqu'à présent l'avantage, je ne puis me défaire d'une singulière impression, un pressentiment que, malgré cela, tout finira mal.

*4 septembre.* — Ce matin, toute espèce de petit service près des tentes. A midi, départ pour les tranchées, où nous restons sans être dérangés jusqu'au lendemain. D'une façon générale, d'ailleurs, on ne

(1) On saisit là le mélange d'erreur et de vérité qui caractérise les nouvelles répandues dans les masses populaires allemandes. A la date du 3 septembre, les avant-gardes de von Kluck étaient effectivement arrivées près de Paris, mais le repli stratégique du gros des forces françaises n'avait guère dépassé la ligne de la Marne. Quant aux Russes, ils inondaient la Galicie et menaçaient la Prusse Orientale, au point que les Allemands croyaient devoir rappeler de Belgique des forces importantes pour les leur opposer.

dort plus maintenant qu'en plein air, sur les positions, dans les tranchées ou auprès et, quand nous rentrons à Romagne, dans les tentes, ce qui revient à peu près au même. On se couche comme l'on est, et l'on se couvre avec le manteau. Bien que les journées soient ici très chaudes, les nuits, chose étrange, sont extraordinairement fraîches, et je suis souvent réveillé par le froid, pour me rendormir malgré tout à force de fatigue. Je crois que beaucoup d'entre nous rapporteront de cette manière de camper à l'air libre des rhumatismes et autres maladies qui se feront sentir, sinon tout de suite, du moins plus tard.

*5 septembre.* — A midi, relève, retour aux tentes. Il y a du mécontentement dans la compagnie ; les troupes ont un rude travail aux retranchements et, malgré cela, on ne leur donne aucun repos, mais, au contraire, du service tout à fait superflu, comme, par exemple, pour leur apprendre à rendre les honneurs. En outre, la compagnie souffre du manque des choses les plus indispensables. On ne nous donne avec le pain aucune viande, saucisses ou lard, et il faut que les hommes mangent leur pain sec. On ne peut rien acheter nulle part, il n'y a même pas de cantinier. Dans d'autres bataillons, il paraît que c'est mieux. En outre, les gens sont maltraités ; les grossières injures de la part du capitaine et du sergent-major sont à l'ordre du jour ; pour la moindre infraction le soldat doit rester debout attaché à un arbre pendant des

heures ; à chaque jour d'arrêts en temps de paix correspondent en temps de guerre deux heures dans cette position. L'usage de la langue polonaise est interdit aux hommes ; je ne puis imaginer de mesure plus maladroite. Où tout cela mènera-t-il ? Le plus sympathique de tous nos supérieurs est encore le lieutenant Keil ; les autres ne sont pas aimés.

*6 septembre.* — Aujourd'hui dimanche, service divin avec sermon en allemand. C'est bien en temps de guerre que l'on reconnaît toute la valeur de la religion ; là seulement on voit bien ce qu'est la créature abandonnée, l'homme, sans le secours de Dieu.

A midi, nous retournons dans les tranchées, mais vers minuit la situation change. Le régiment tout entier abandonne la position près de Romagne et marche toute la nuit, presque sans arrêt, avec armes et bagages, en décrivant une courbe de l'est à l'ouest autour de Verdun ; on passe la Meuse et l'on ne prend position que vers 11 heures du matin au nord-ouest de Verdun.

*7 septembre.* — Cette mesure a été prise parce que les Français enfermés dans la place ont tenté de sortir vers le sud, pour rejoindre le gros de leurs forces, et l'on voulait nous avoir sous la main, car il se livre en ce moment au sud de Verdun une grande bataille, où plusieurs corps d'armée sont

engagés (1). On entend, pas trop loin, une violente et persistante canonnade. Le jour, notre bataillon reste à couvert sous bois ; la nuit, nous creusons des tranchées face au fort, qui se trouve à environ 6 kilomètres de nous. Nous sommes ici encore en soutien d'artillerie et alternativement en réserve.

*8 septembre.* — Une petite troupe reste dans les tranchées, le reste prend position à couvert dans le petit bois voisin. On entend encore la canonnade. Nous recevons toujours notre repas de la cuisine de campagne, qui vient jusqu'ici du village voisin. Quant à l'eau, on va la chercher au village. De temps à autre, nous entendons, tantôt loin, tantôt près, éclater des obus français ; il arrive aussi ce que nous appelons des « aveugles » (2), c'est-à-dire des obus qui n'éclatent pas du tout et qui constituent par suite un danger quand ils explosent plus tard pour une raison quelconque. Un sous-officier d'artillerie m'explique pourquoi les Français ne tirent pas avec les shrapnells, c'est que ces projectiles, chez les Français, sont loin d'avoir la même portée qu'avec nos canons, et nous sommes pour le moment à environ 6 kilomètres des forts situés en face de nous.

*9 septembre.* — Au matin, retour dans le petit

(1) C'est la première journée du retour offensif des Français, appelé bataille de la Marne.

(2) L'expression allemande est : *Blindgänger*.

bois. Nous passons la nuit comme toujours dans les dernières semaines, c'est-à-dire sur la terre nue et couverts par notre manteau, ou éventuellement par la tente. Malgré cela, je suis resté en bonne santé jusqu'à présent, ce qui m'étonne, parce qu'en général j'ai une tendance à m'enrhumer facilement des bronches ou du cerveau. L'après-midi, dans le bois, il y eut un nettoyage général des fusils; ce après quoi, à la lisière du petit bois, un appel devait se faire..., mais il n'eut pas lieu pour la raison suivante : un ballon captif français, qui se tenait très haut au-dessus de Verdun, devait nous avoir remarqués dans le bois, car tout à coup il se mit à pleuvoir sur nous des obus à droite, à gauche, devant, derrière; l'un d'entre eux tomba à 25 pas derrière moi et je reçus un peu de terre dans la figure. Tout le bataillon, qui se trouvait à différentes parties du bois, s'enfuit précipitamment, abandonnant sacs et paquetage; les obus français tombaient derrière lui, mais heureusement sans causer de mal. Je restai cependant tranquillement couché à ma place, parce que je calculai, et justement, que les prochains coups étant tirés à la poursuite des fuyards passeraient au-dessus de moi. C'est bien ce qui arriva. Le bombardement du petit bois cessa bientôt, et c'est seulement sur notre artillerie que l'on tira quelque temps encore.

Ce qui est intéressant, c'est qu'à la place même où tomba l'obus qui me mit en danger, se tenait, peu de

temps auparavant, notre commandant de compagnie, lequel faisait à la compagnie une conférence ; mais, quand les premiers obus commencèrent à tomber, il abandonna le petit bois en grande hâte avec tout l'état-major du bataillon, en même temps que les autres. C'est seulement tard dans la soirée, quand il fit noir, et que le ballon, si même il n'était pas redescendu, ne pouvait plus nous voir, que tous revinrent chercher leurs affaires ; après quoi, nous allâmes dans la tranchée, à environ un kilomètre et demi de là. Mais le beau temps, qui nous avait jusqu'ici toujours accompagnés, se transforma cette nuit en une pluie odieuse, qui nous gêna dans notre travail. Chacun se protégea comme il put avec son manteau et sa toile de tente ; la plupart dormirent bien emmitouflés, et je suis persuadé que, si l'infanterie française avait cette nuit-là tenté sur nous une sortie, nous aurions été probablement culbutés. Mais il n'y eut rien de tout cela ; les Français se contentèrent de fouiller avec leurs projecteurs le pays contre quelque attaque d'infanterie et le ciel contre les zeppelins redoutés, en nous laissant parfaitement tranquilles.

*10 septembre.* — Complètement trempés, nous retournons au matin dans notre petit bois, ne laissant, comme toujours, qu'un groupe de huit hommes à la garde des tranchées. Pour ne pas être exposés encore aux vues des équipages de ballons et ensuite bombardés, tout le monde dut se tenir dans le bois

même, que l'on débroussailla là où il était nécessaire, pour faire de la place, et l'on s'installa, tant bien que mal, en se défendant contre l'humidité. Ce n'est que dans l'après-midi que la pluie cessa de temps en temps; dans l'ensemble, c'était un séjour fort peu confortable, mais nous ne pouvions nous retirer dans aucun village, car, nous devions, comme soutien d'artillerie, nous tenir toujours prêts à gagner le plus vite possible les tranchées pour recevoir les attaques éventuelles de l'ennemi.

Le soir, il y eut une nouvelle surprise. Juste au moment où nous nous rassemblions pour gagner nos positions, les obus vinrent tomber à côté de nous, ce qui fit reculer en courant toute la compagnie d'environ 400 mètres. Le feu de l'ennemi dura encore un bon moment, mais, seule, la lisière du bois fut bombardée, tandis qu'on laissa tranquille la compagnie qui se repliait. Évidemment, on ne nous avait pas vus du tout et l'on n'avait ouvert le feu dans notre direction que parce que deux de nos voitures, chargées d'outils de pionniers et pouvant de loin ressembler à des voitures de munitions, s'étaient approchées de notre position à travers champs et avaient été bombardées par les Français, qui les avaient prises pour de l'artillerie. Même dans cette occasion, nous n'avons pas eu de pertes, mais nous sommes arrivés dans nos tranchées avec un sensible retard.

Pendant les trois derniers jours, a fait rage, au sud de Verdun, une grande bataille, dans laquelle les

Français ont été rejetés. Comme la tentative des Français pour sortir de Verdun par le sud avait échoué, l'on admit la possibilité qu'ils pourraient recommencer cette tentative vers le nord, où nous n'avions établi que de faibles forces pour l'investissement de la place (1). Notre commandement en chef envoya donc en avant des troupes du génie, pour préparer pendant la nuit, entre l'ennemi et nous, des défenses accessoires, destinées à rendre éventuellement son irruption plus difficile. Ces détachements furent violemment bombardés la nuit par l'ennemi, ce qui causa la destruction d'un village.

*11 septembre.* — La journée d'aujourd'hui est pour moi assez remarquable; c'est en effet celle où je fus officiellement nommé sous-officier. La genèse de cet avancement est la suivante : le capitaine de la 9e compagnie, près duquel j'avais pendant quelques jours fait du service à Saint-Léger avec mes 18 hommes, m'avait, en reconnaissance, proposé à son bataillon comme sous-officier et, quelques jours après mon retour, je fus désigné comme tel par le régiment à la 1re compagnie. Cette nomination ne plut ni au capitaine ni au sergent-major de la compagnie, parce qu'elle fut faite en dehors d'eux, et tous deux cher-

(1) Intéressante interprétation du résultat des combats par lesquels les armées françaises victorieuses contraignirent les Allemands à se replier plus au nord sur toute l'étendue de leur front.

chèrent d'abord à s'y opposer ; mais le capitaine de la 9e compagnie ayant personnellement donné sur moi les meilleures recommandations au capitaine de la 1re, celui-ci revint sur sa mauvaise impression et me nomma sous-officier à l'appel de solde(1) ; toutefois, je devais passer à la 9e compagnie. Au moment où le capitaine me notifiait cela, les obus français se mirent à retomber dans notre petit bois, nous contraignant à une rapide retraite. La 1re compagnie retourna le soir dans le petit bois ; je pris congé des officiers et, après un adieu cordial aux camarades, je me mis en route pour rejoindre la 9e compagnie, qui se trouvait à quelques kilomètres au nord-est de nous. Ce fut difficile de retrouver celle-ci dans sa position dissimulée et, avant que j'y fusse parvenu, les canons français s'étaient déjà remis à tonner. Ceux-ci prirent sous leur feu la position de la 11e compagnie et le terrain aux alentours ; je préférai donc passer la nuit dans une cahute abandonnée, pour rejoindre le lendemain matin au petit jour la 9e compagnie.

*12 septembre.* — Quand ce matin, trempé et transi, je me réveillai dans mon refuge, il faisait déjà trop jour pour me rendre, par-dessus la croupe qui me séparait de la 9e compagnie, jusqu'à la position de cette dernière, car j'aurais été certainement vu par l'ennemi, ce qui aurait en même temps trahi la

(1) En allemand : *Löhnungsappel.*

position de la 9e compagnie, vraisemblablement encore inconnue de lui. Il ne me restait donc plus d'autre parti à prendre que de me cacher tant bien que mal, et d'attendre la nuit pour aller là-bas. Situation peu confortable, d'autant que je gèle dans mes souliers et vêtements trempés; je garde néanmoins mon sang-froid, bien que toute la journée les obus tombent non loin de moi. Je me rappelle maintenant avoir entendu dire hier que les paysans français, chassés il y a quelques jours de leurs villages par nos troupes et refoulés sur Verdun, ont certainement dénoncé à l'ennemi toutes nos positions devant les forts; de là l'intensité et la sûreté de la canonnade française. Comme il commençait à faire noir, je me glissai tout courbé par-dessus le coteau et j'arrivai bientôt à la 9e compagnie, où le capitaine me reçut aimablement.

L'ennemi ne paraît pas connaître encore la position de la 9e compagnie, car, à l'exception d'un seul obus tombé hier ici, cette position n'a pas encore été bombardée. Afin de construire dans le bois des baraques pour les hommes, la première section de notre compagnie, dont je fais partie moi aussi maintenant, est descendue à la nuit tombante dans un des villages désormais vides d'habitants et a, sous une pluie battante, réquisitionné beaucoup de portes de grange et de planches. En même temps, il a été pris çà et là divers objets par quelques hommes, bien que cela fût défendu. La nuit qui vint ensuite fut certai-

nement pour nous la plus mauvaise que nous ayons vécue jusqu'ici. Qu'on se représente nos précédentes fatigues et insomnies, après lesquelles nous avions absolument besoin d'un peu de repos. Au lieu de cela, nous sommes restés toute la nuit debout dans la tranchée en partie pleine d'eau, sous une pluie torrentielle, exposés à un terrible vent du nord-ouest, contre lequel ni tentes ni manteaux n'offraient un abri, et la construction de baraques primitives ne devait avoir lieu que le lendemain.

*13 septembre.* — Le matin nous trouva dans un triste état ! Heureusement, la pluie se mit à diminuer un peu, et nous nous occupâmes à nettoyer nos affaires. Vers midi, je reçus avec le camarade Walke la mission de porter à la prochaine station de la poste militaire environ 1.000 marks d'argent que les hommes de notre compagnie voulaient envoyer au pays. La poste se trouvait à Gercourt, village situé à environ 4 kilomètres (1). Quand nous y arrivâmes tous deux, il parut que nous devions passer la nuit là, parce qu'aujourd'hui dimanche la poste cessait de fonctionner à 1 heure après midi. Nous nous installâmes tant bien que mal, jouissant du bien-être d'être à l'abri sous un toit, ainsi que de pouvoir sécher nos affaires. La nourriture nous fut aimablement servie par les camarades du 6e de uhlans de réserve qui se

(1) Meuse, arrondissement de Montmédy, canton de Montfaucon.

trouvait là (1). Nous n'entendons ici le canon qu'à grande distance.

*14 septembre.* — Ce matin, nous apprîmes que la poste de la 10e division était déjà partie, mais l'après-midi arriva ici la poste de la 11e division (2) à laquelle nous pûmes remettre l'argent. Là-dessus, nous prîmes le chemin du retour, mais nous nous perdîmes et arrivâmes à Consenvoye (3), où nous dînâmes et passâmes la nuit chez un très estimable Français, M. Roger, dans un lit, pour la première fois depuis environ cinq semaines.

*15 septembre.* — Aujourd'hui, M. Roger m'a montré toutes sortes de maisons dévalisées, qui avaient été abandonnées par leurs possesseurs et où les nôtres avaient commis de graves pillages. Ailleurs aussi, j'avais souvent remarqué que, malgré toutes les défenses, nos gens pillent beaucoup. Nous prîmes congé et nous en retournâmes vers notre bois; mais entre temps notre régiment y avait été remplacé par le 10e régiment de grenadiers de réserve (4). Un officier me dit que le régiment de réserve n° 46 était parti

(1) Régiment formé à Züllichau (Brandebourg) et comptant au Ve corps de réserve.

(2) Ce sont les 10e et 11e divisions de réserve (Ve et VIe corps).

(3) Au bord de la Meuse, à 4 kilomètres à l'est de Gercourt.

(4) Ce régiment est sans doute le 10e d'infanterie de réserve (et non de grenadiers) du VIe corps de réserve (silésien).

pour Romagne et m'esquissa le chemin pour m'y rendre, que nous prîmes aussitôt. Nous repassâmes par Consenvoye, où naturellement nous allâmes rendre visite à notre hôte de cette nuit, et par la même occasion j'y retrouvai ma courroie de musette que j'avais laissée ce matin. Nous poursuivîmes notre route en partie sous le feu des obus, mendiant en chemin à des camarades d'autres corps de troupe toutes sortes de choses, telles qu'allumettes, cigares et nourriture tout à la fois. A Damvillers (1), j'eus enfin l'occasion d'acheter une certaine quantité de cigares, ce qui, comme grand fumeur, me fit bien plaisir. Le soir, tard, nous arrivâmes à Romagne, où notre régiment se trouve maintenant. Je me présentai au capitaine et tout fut arrangé. La 9e compagnie avait pris les avant-postes près d'une grande grange. Ici le service est beaucoup moins dur qu'auparavant, nous sommes au moins sous un toit.

*16 septembre.* — J'ai passé la nuit dans l'écurie, parce qu'il n'y avait plus de place dans la grange ; la conséquence en a été que j'ai failli recevoir un coup de pied de cheval et ai eu juste le temps de me jeter de côté. L'après-midi, l'ennemi a fait une attaque d'artillerie et bombardé violemment le village de Romagne, où nous avons eu de notre côté 40 blessés et 5 morts. Il y aurait, égarée entre nous et les forts,

(1) Chef-lieu de canton, à 21 kilomètres de Verdun.

une assez grosse force ennemie, environ deux divisions, que le gouverneur de Verdun, qui veut tenir le plus longtemps possible, ne veut pas laisser entrer dans la place, pour ménager ses vivres. Ces troupes vont bientôt se rendre, poussées par la faim et la pluie. D'autre part, la situation de la population civile, qui a dû quitter ses habitations, doit être très pénible ; les champs ont un triste aspect, les blés, les pommes de terre, l'avoine et autres cultures ne peuvent être récoltés et pourrissent sur place. Je pense qu'il y aura bientôt une famine générale, car chez nous aussi la nourriture devient assez maigre.

*17 septembre.* — Cet après-midi, il est arrivé à notre compagnie et surtout à moi personnellement une tragi-comique aventure. Nous prenions notre repas du soir tous ensemble, sous un hangar ouvert, près de la grange, quand un obus français vint éclater à environ 40 mètres à côté de nous, en lançant dans les airs de grosses mottes de terre. En retombant, l'une de celles-ci creva le toit juste au-dessus de moi, et les tuiles me tombèrent sur le casque. Mais je ne me laissai pas pour cela déranger de mon dîner.

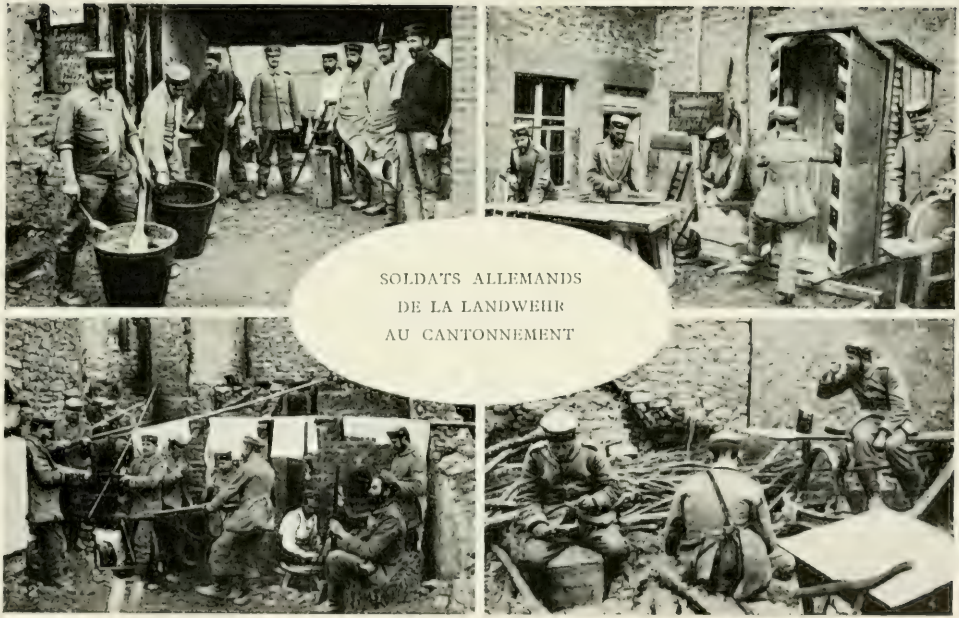
*18 septembre.* — Il pleut toujours. Malgré cela, je suis allé avec six hommes dans un champ de pommes de terre, à environ un kilomètre de là, afin de déterrer des pommes de terre pour la cuisine de notre compagnie. Le soir, notre bataillon s'est

replié dans un petit bois éloigné d'un kilomètre et le 1er bataillon nous a remplacés dans notre position. Nous avons passé la nuit dans le bois sous une pluie persistante.

*19 septembre.* — Notre compagnie « réquisitionne » dans le village de Romagne beaucoup de planches et de portes, avec lesquelles on fait des baraques pour toute la compagnie. A cette occasion, on a beaucoup pillé dans le village. Il n'y a que très peu d'habitants dans le village même, pour la plupart des femmes et des enfants, qui souffrent de la faim. Les maisons sont en partie démolies.

*20 septembre.* — Bien que l'artillerie française nous laisse maintenant assez tranquilles, il nous faut continuer à combattre contre l'humidité. Nous barbotons toujours jusqu'à la cheville dans la boue; je ne comprends pas comment je ne suis pas encore tombé malade. Je suis aujourd'hui de garde au drapeau. Nous sommes dans une tente trop petite; j'en fais donc au matin construire une plus grande. Le soir, comme je devais être relevé, je me suis proposé volontairement pour une nouvelle garde de vingt-quatre heures, ce qui entraîna pour moi de grosses conséquences.

*21 septembre.* — Cette nuit, en effet, notre troupe reçut tout à coup l'ordre de partir et de prendre part à une attaque contre les Français; presque tous doi-



SOLDATS ALLEMANDS
DE LA LANDWEHR
AU CANTONNEMENT

vent y participer, à l'exception de la garde, c'est-à-dire de moi avec environ seize hommes, des sentinelles, ordonnances, etc., qui demeurâmes à la garde du camp. Nous profitâmes de l'occasion pour nous préparer, avec les provisions laissées en arrière, un déjeuner sérieux; je mangeai quatre portions et n'en pris pas moins bravement part au repas du soir. Pendant ce temps, les positions près de nous étaient canonnées par les Français, et nous apprenons bientôt qu'à la 1re compagnie, précisément, un sous-officier et un homme ont été blessés et deux hommes tués par un obus. Enfin, la pluie cesse, et il paraît au ciel un superbe arc-en-ciel que je veux prendre comme un heureux présage que bientôt viendront des jours meilleurs. Le soir, notre bataillon revient; l'attaque s'est réduite à rien, parce que l'ennemi s'était très bien retranché dans la forêt près de Verdun.

*22 septembre.* — Très beau temps enfin! L'arc-en-ciel d'hier paraît tout de même avoir été de bon augure, car aujourd'hui, à midi, notre bataillon a quitté la maudite position pour aller à quelques kilomètres en arrière s'octroyer quelques jours de repos. Nous partons à midi et marchons notamment par Romagne et Mangiennes vers le village de Billy, en partie détruit(1); toutefois, nous ne pouvons pas

(1) Mangiennes est à 6 kilomètres nord-est de Romagne-sous-les-Côtes; Billy-sous-Mangiennes à 4 kilomètres sud-est de Mangiennes. Tous deux sont des communes du canton de Spincourt.

utiliser la belle grand'route, parce que celle-ci risquait d'être bombardée par les Français. Nous faisons au contraire un détour par des champs et des prairies effroyablement détrempés. Je ne souhaite pas même à mes ennemis d'être obligés de faire une pareille marche en barbotant bien au-dessus des chevilles dans la boue gluante. Au bout de deux heures et demie, nous étions à Billy, type d'un village français d'environ 1.000 habitants.

Ici, je veux remarquer qu'au point de vue de la disposition des villages les usages français sont les mêmes qu'en Belgique et en Lorraine, ainsi que dans une partie du Luxembourg. Les bâtiments sont donc contigus ; locaux d'habitation, grange et étable sont sous le même toit et communiquent directement ensemble ; ici aussi les tas de fumier sont le long de la route. Les maisons sont en général solidement construites en pierres naturelles ; presque toujours le portail d'entrée est d'une architecture soignée et décoré de l'année de la construction ; j'ai vu beaucoup de dates anciennes, même des maisons de l'époque de Napoléon I^er^ ; par contre presque pas de maisons neuves. Les toits sont couverts en tuiles rouges à la manière (que nous appelons) « moines et nonnes (1) ». On voit souvent le long des murs des espaliers. Les intérieurs sont très intéressants ; les cuisines n'ont pas comme chez nous des fourneaux

(1) En allemand : *Mönch und Nonne.*

modernes en brique, mais bien d'antiques cheminées avec des installations assez primitives de chauffage et de cuisine; on chauffe au bois et on utilise à cet effet des copeaux de sapin. La couverture est à solives apparentes. Les meubles sont pour la plupart très beaux et en chêne; on se les transmet de père en fils et on les conserve pieusement. (Comme il y a de nombreuses forêts de chêne, ce bois est ici à bon marché.)

D'une façon générale, la civilisation française a en elle-même quelque chose de vénérable ; tout est ici plus vieux et plus intéressant que notre camelote de l'est, qui dénote au premier coup d'œil la spéculation, le neuf, le mauvais et le bon marché (1). A noter encore le puits public et le lavoir, qui se trouvent ici dans chaque village. C'est un bâtiment d'environ 4 mètres de haut, 10 de long et 7 de large qui, à l'intérieur, à l'un de ses pignons, capte la source dans un réservoir de pierre. En outre, il y a au milieu de l'édifice le bassin à laver, long de 5 mètres, large, de 3, profond de 50 centimètres, au-dessus duquel le toit est ouvert, sans doute pour y recueillir l'eau de pluie, fort bonne pour les lavages. Le sol est empierré. Les rues du village sont pour la plupart bien pavées.

Nous devons donc passer trois jours ici, à Billy,

(1) Le texte porte : *Alles ist hier älter und interessanter als unsere östliche Talmikultur, der man das spekulative und billigschlechte von weitem aussieht.*

pour nous reposer et mettre en état nos affaires endommagées. Nous recevons tous de bons cantonnements, j'ai une chambre pour moi tout seul et je me retrouve enfin comme un homme civilisé et non comme un habitant des cavernes.

*23 septembre.* — La journée est occupée tout entière à mettre les affaires en ordre ; çà et là on fait aussi des achats, quelquefois sans paiement, comme cela se fait à la guerre ! Du reste, ce que j'ai dit hier à la louange des Français, je ne puis le répéter en ce qui concerne l'agriculture et la sylviculture, car les champs ne sont pas bien utilisés, les prairies ont de petites rigoles d'écoulement, les bois sont très mal aménagés ; on voit beaucoup de taillis et de bois à végétation surabondante, mais pas de futaies vraiment bien aménagées ; tout est négligé et pousse à l'aventure

*24 septembre.* — Continuation du nettoyage, puis appel. Un ordre singulier a été passé ici par le bataillon : c'est que tous les habitants civils doivent ici, à partir d'aujourd'hui, passer les nuits dans l'église, laquelle est gardée militairement ; aucun d'entre eux n'est autorisé à coucher dans sa maison. Cette mesure de précaution va décidément trop loin et n'aura pour résultat que de nous rendre ridicules, d'autant que la population se compose de vieilles gens débiles, presque rien que des femmes.

*25 septembre.* — Ce matin exercice ; le soir départ par la route directe vers notre ancienne position devant Romagne. La compagnie s'est installée dans la grange déjà connue ; moi je suis garde au drapeau.

*26 septembre.* — De garde toute la journée. On n'entend presque pas de feu d'artillerie. Les Français tirent seulement sans succès sur un avion allemand. Par contre, hier, notre artillerie a coupé par son feu l'amarre d'un ballon captif français, et celui-ci est allé à la dérive.

*27 septembre.* — Aujourd'hui dimanche. Temps de ces derniers jours chaud et clair enfin !

J'ai appris aujourd'hui une histoire qui peut avoir des suites désagréables pour le principal intéressé, c'est-à-dire notre capitaine. Celui-ci est par nature un homme ambitieux et violent, qui pense toujours à se mettre en avant, bien qu'il ait déjà reçu la Croix de Fer. Dans la nuit du 25 au 26 septembre, il a fait une marche en avant complètement inutile, avec une section de sa compagnie, pour inquiéter les Français. Il dut ainsi passer plusieurs de nos lignes de sentinelles. Chemin faisant, il rencontra une cuisine de campagne allemande, dont les hommes n'entendirent certainement pas le « Halte ! Qui vive ? » et n'y répondirent pas. Le capitaine fit ouvrir le feu, ce qui fit qu'un sergent cuisinier fut tué. On voit là une

fois de plus que « trop de zèle nuit »(1) ! S'il y a une enquête de faite à ce sujet, elle révélera sans doute d'autres « actions d'éclat » du capitaine, telles que mauvais traitements des soldats, etc. En tout cas, je constate partout une grande animosité contre lui.

*28 septembre.* — Ce matin, à la première heure, notre bataillon s'est porté à 12 kilomètres vers l'est et a pris une position de réserve dans le petit village le Haut-Fourneau(2). Devant nous, il y a maintenant le 2e bataillon aux avant-postes dans des tranchées qui auraient, dit-on, des abris à poutrelles de fer (3).

Je suis sincèrement content que nous ayons quitté la grange de Romagne, car nous courions là un danger plus grand que les obus et tous les projectiles. Nous étions, en effet, là 200 hommes dans un local plein de foin sec, étroitement serrés et couchés, la plupart du temps dans l'obscurité. Si donc, par l'imprudence d'un seul homme, une seule allumette enflammée ou un bout de cigarette avait mis le feu au foin, tout aurait été en flammes en moins d'une minute. Tous auraient été perdus, à l'exception peut-être de quelques hommes couchés à proximité de la

(1) Proverbe connu : *Blinder Eifer schadet nur !*

(2) Entre Billy et Azannes, entre les forêts de Mangiennes et Spincourt.

(3) Cette phrase a été rayée dans le texte. On sait avec quel soin sont en effet disposés parfois les abris souterrains (*Unterstände*) des lignes allemandes. Voir photo, page 128.

porte. Nous sommes, il est vrai, cantonnés encore de la même façon, c'est-à-dire dans un grenier à foin ; mais, d'abord, il y a peu de foin ; de plus, nous sommes répartis en plusieurs pièces et avons relativement beaucoup de sorties.

*29 septembre.* — Hier, il y a eu fausse alerte ; ce matin, exercice. Il commence à pleuvoir, mais bientôt le temps redevient clair et il se forme encore un arc-en-ciel que, cette fois aussi, je veux prendre pour un bon signe, juste comme il y a quelques jours. Je commence, en effet, à en avoir par-dessus la tête de toute cette histoire ; espérons que notre bon Dieu permettra que nous sortions bientôt de ce malheur d'une manière ou d'une autre. Ma santé non plus n'est pas des meilleures ; par suite des averses de ces derniers temps et de la nourriture irrégulière, mon estomac est fortement endommagé.

*30 septembre.* — L'après-midi, nous allons prendre une position dite en position d'attente, c'est-à-dire que nous nous portons en avant d'environ 4 kilomètres ; notre position a été prise par le 1er bataillon, et devant nous le 2e bataillon est aux avant-postes. Cet après-midi encore, il y a eu fausse alerte.

*1er octobre.* — Je suis avec huit hommes en petit poste à environ 1 kilomètre en avant de notre poste dans le bois. Il ne se produit rien d'important.

*2 octobre.* — Vers 6 heures de l'après-midi, départ pour les avant-postes à environ 5 kilomètres en avant. Le 1er bataillon prend notre place, tandis que le 2e bataillon se replie dans la position de réserve vers le Haut-Fourneau. Nous passons toute la nuit dans les tranchées, où il fait si froid cette nuit-là que les fusils au matin sont couverts de glace. Je ne dors que très peu.

*3 octobre.* — Ce matin, notre capitaine a donné l'ordre au lieutenant Lötband, nouvellement donné à notre compagnie, d'aller avec une section vers le village de Maucourt (1), situé à environ 4 kilomètres de notre position, pour y « réquisitionner ». Le détachement ramena comme butin quelques bestiaux et quelques porcs et en outre leur propre lieutenant blessé, lequel avait reçu dans le village un coup de feu à la jambe. L'ennemi aussi a installé, près du village, des avant-postes selon toutes les règles de l'art ; nous pouvons à la lorgnette assez bien observer ses mouvements. De temps en temps, nous entendons les escarmouches des patrouilles qui se fusillent. La nuit, nous creusons de nouvelles tranchées en avant des anciennes, ces dernières ayant montré des inconvénients. Cette nuit, notre capitaine s'est permis encore une fois de battre un soldat. Celui-ci veut porter plainte et probablement exécutera-t-il son

(1) Canton d'Étain, à la lisière sud de la forêt de Spincourt.

projet; le capitaine doit alors s'attendre à de grands désagréments(1).

*4 octobre.* — On ne fait que compléter les tranchées.

*5 octobre.* — Le soir, nous sommes bombardés pendant quelque temps par l'artillerie française, avec intensité, mais sans succès; puis notre bataillon est relevé par le 1er, et nous marchons vers le Haut-Fourneau dans la position de réserve, où la nuit se passe dans le grenier à foin.

*6 octobre.* — Toute la journée, remise en état des effets et appel.

*7 octobre.* — Le soir, alerte encore à faux; auparavant, office divin avec très belle allocution du pasteur. Ce qu'il a dit de la bonté de Dieu, je le vois en ce qui me concerne à chaque jour et à chaque heure, car tout me réussit encore comme il me le faut. Je n'oublierai jamais dans des jours meilleurs ce que j'ai remercié Dieu pendant ce triste temps.

---

(1) On sait que les règlements militaires allemands interdisent aux officiers et sous-officiers tout espèce de mauvais traitements à l'égard de leurs inférieurs, mais que les traditions, plus fortes que toutes les lois, ont maintenu ces avilissants usages, malgré les vigoureuses protestations des sozial-democrates.

*8 octobre.* — Le soir, départ dans la position d'attente. Chemin faisant, le commandant de notre bataillon, M. le capitaine Puttkammer, proclame que lui et aussi un de nos capitaines avaient reçu la Croix de Fer de 1re classe. En outre, a reçu notamment la Croix de Fer de 2e classe mon camarade le sergent Wiedemeyer. Comme conclusion à cette proclamation, M. le capitaine Puttkammer a conseillé aux hommes portant des noms polonais de les changer pour des noms allemands et il a appuyé ce conseil en rapportant que son ancêtre, il y a 400 ans, se serait appelé Podkomorski. A ces mots, « Wolf », le chien de notre capitaine, fit entendre un aboiement reconnaissant, ce qui troubla quelque peu M. Podkomorski-Puttkammer.

*9 octobre.* — La position d'attente est maintenant non seulement bien installée, mais encore joliment décorée par des feuillages, des bancs et des constructions improvisées et elle rappelle vivement les « jardins de bière » allemands (1). Il n'y manque que l'inévitable orchestre de dames, et l'on oublie tout à fait que nous sommes en guerre et devant une place ennemie en qualité d'assiégeants. Ce qui m'agace le plus, personnellement, c'est le manque de nouvelles positivement

(1) Ces *Biergarten* se retrouvent dans toutes les villes allemandes, grandes et petites ; mais, à la différence de nos guinguettes, ils réunissent là-bas presque toutes les classes de la société, qui y vont souvent en famille passer des heures entières.

sûres ; nous ne savons sur la situation générale que ce que nous... devons savoir (1). Par contre, les hommes reçoivent assez abondamment et exactement les envois de leurs proches avec des lettres, du tabac, du chocolat, etc., par l'intermédiaire de la poste aux armées, que je tiens pour une très bonne institution. En outre, on peut quelquefois s'acheter quelque chose assez cher aux cantines roulantes ; en dehors de cela, nous en sommes réduits à l'ordinaire assez insuffisant de la compagnie.

Je reçois, comme sous-officier, tous les dix jours, une solde de 13,30 marks ; les hommes, 5,30 marks ; les exempts, 9,30 marks, plus les vivres et l'équipement.

*10 octobre.* — Ce soir encore, alerte, parce qu'un bataillon français a attaqué la ligne d'avant-postes. Quand nous quittâmes notre position pour nous porter en renfort, les Français s'étaient déjà repliés ; çà et là seulement, nous entendions siffler des balles, mais notre compagnie n'eut pas à tirer un coup de fusil. Il n'y eut que de faibles pertes des deux côtés.

*11 octobre.* — Le soir, départ pour la position d'avant-postes ; presque toute la nuit est occupée à travailler (aux retranchements, aux abris souterrains,

(1) On ne saurait que rapprocher de cette constatation les singulières nouvelles communiquées précédemment à la troupe.

aux réseaux de fils de fer, etc.); le jour, on dort dans le bois. Les nuits sont terriblement froides ; le matin, il y a toujours une forte gelée blanche.

*12 octobre.* — Vers 11 heures, cette nuit, je suis parti en patrouille avec deux hommes pour reconnaître le terrain à environ 2 kilomètres de nous. J'ai eu de la chance de ne pas être inquiété, mais, non loin de nous, d'autres de nos patrouilles essuyèrent des coups de feu et l'exempt König en a reçu un dans le bras. Le projecteur du fort ayant envoyé sa lumière sur nous, je dus me replier, sans quoi cela se serait bientôt mal passé.

*13 octobre.* — Je remarque, depuis quelques semaines, que nos journaux apportent de moins en moins des nouvelles de victoires et, par contre, parlent de plus en plus des grands renforts que les Français et les Anglais font venir. La grande bataille décisive de la Marne se prolonge déjà depuis plus de trois semaines ; l'autre ligne de combat entre l'Alsace et les Vosges est aussi depuis longtemps immobilisée. J'apprends çà et là que les Russes poussent toujours énergiquement de l'avant. Tout compte fait, je crois que la guerre peut durer encore quelques mois et apporter qui sait quelles surprises? Sans doute aussi par la même occasion sera résolue la question polonaise, comme je le présume à bien des signes. Et je suis curieux de savoir comment nous, aux avant-postes,

nous pourrons supporter l'hiver. Sans doute, nous n'avons, comme soutien d'artillerie, que de rares occasions de combattre, mais nous souffrons, surtout en première ligne, des intempéries et nous ne pouvons pas faire de feu à cause de l'artillerie française. Aux avant-postes, nous recevons presque chaque jour des obus, mais nous n'avons pas de pertes.

Vers 3 heures de l'après-midi, le village de Maucourt, situé devant nous, a commencé à brûler, et, le soir, cette jolie et proprette localité n'était plus qu'un tas de décombres. Elle a été incendiée volontairement par des soldats allemands, probablement pour que les Français n'aillent plus s'y aventurer sans cesse, afin d'y dormir ou d'y réquisitionner. Suivant une version, l'incendie a été une vengeance de ce fait que des civils y ont, prétend-on, tué à l'arme blanche un exempt blessé. Le soir, en allant en patrouille, j'ai visité au retour le village et, dans une maison restée par hasard intacte, j'ai pris pour moi une chemise, un gilet, un couteau, des mouchoirs et des fruits. Dans cette maison, dont les habitants s'étaient évidemment enfuis en toute hâte, la pendule au mur marchait encore et sonnait les heures, ce qui produisit sur moi une impression singulière (1).

*14 octobre.* — En dehors des petits combats de pa-

(1) Ici se termine le premier carnet du sous-officier. Le deuxième carnet commence sans transition à la journée du 14 octobre.

trouilles et du feu d'artillerie habituel, ainsi que d'un peu de pluie, rien de nouveau. Le soir, retour vers le Haut-Fourneau où nous cantonnons.

*15 octobre.* — Nettoyage à fond des cantonnements, et cela pour la raison suivante, très prosaïque, mais très importante. Au 2e bataillon, on a trouvé chez plusieurs hommes des poux, et on craint que dans les cantonnements la contagion ne puisse gagner les autres bataillons. Notre lieutenant nous a enseigné que le grand pou français aurait, dans la campagne de 1870-1871, mis en quelque sorte hors de combat des bataillons entiers; les hommes auraient lutté pendant des semaines et n'auraient plus été bons à rien, les poux les auraient mordus littéralement jusqu'au sang. En tout cas, on ne veut pas recommencer ici cette expérience (1).

On disait d'abord que nous devions aller cantonner à Billy, où toute la population civile a déjà été expulsée et le mobilier en partie enlevé, en partie rendu inutilisable. Cette manière de faire la guerre est véritablement barbare : je m'étonne que nous puissions déblatérer sur la conduite des Russes, car nous faisons bien pis en France et, à toute occasion, sous un prétexte quelconque, on brûle et on pille.

(1) Il est assez piquant de constater que nos troupes attribuent à une importation allemande les bestioles dont sont également infestées nos tranchées.

Mais Dieu est juste et voit tout : ses moulins moulent lentement, mais terriblement menu (1).

*16 octobre.* — Je vais avec une section de notre compagnie aux environs de Billy pour mendier là-bas des pommes de terre. A Billy nous faisons une courte halte pour faire quelques achats à la cantine qui s'y trouve. La population civile a été chassée d'ici, tout ce qui pouvait être enlevé a été pris par le militaire ; en outre, par vandalisme, on a mis en pièces bien des meubles appartenant aux habitants. Les rues désertes, sur lesquelles on ne voit plus que çà et là quelques soldats, ont un aspect désolé, et cette impression est encore accrue par la vue des nombreuses maisons incendiées.

De Billy nous avons marché jusqu'à Mangiennes pour voir là-bas les tranchées modèles qui y ont été installées par le génie. Contrairement à Billy, Mangiennes est restée intacte et je peux me complaire en la beauté vraiment très pittoresque de cette localité. A cette occasion, je fais le projet, une fois la paix conclue, de faire avec un habile photographe un voyage dans ces régions, pour en photographier toutes les beautés, ce qui servira ensuite à l'illustra-

(1) « *Seine Mühlen mahlen langsam, aber schrecklich klein* ». — Citation proverbiale du vieux poète Fr. von Logau, inspiré par la sentence antique : Ὀψὲ θεῶν ἀλέουσι μύλαι ἀλέουσι δὲ λεπτά. Cf. Leutsch et Schneidewin, *Corpus Paræmiographorum Græcorum*, t. I, page 444.

tion de ces mémoires. Le Haut-Fourneau, qui est situé sur un étang magnifique, devra aussi être alors photographié. Le soir, retour.

*17 octobre.* — L'après-midi, départ dans la position d'attente.

*18 octobre.* — Même position ; continuation dans les abris.

*19 octobre.* — Je vais, l'après-midi, avec seize hommes en grand'garde n° 1 à la ferme peu éloignée de la Gélinerie où, en dehors du poste d'infanterie, se trouve encore une section de mitrailleuses. Ici l'on n'est pas trop mal installés ; l'un des sous-officiers de la section de mitrailleuses y tient même une petite cantine, où l'on peut acheter du tabac, des harengs, des bougies, des allumettes, du chocolat, du lard, de la graisse, etc. Cet homme fait venir toutes ces choses de Billy. J'ai fait ici aussi la connaissance d'un sous-officier qui, dans le civil, habite à Dubenskogrube, près de Rybnik(1), où j'avais il y a trois ans mon affaire de constructions, et j'ai eu par lui quelques nouvelles de mes connaissances de là-bas. La guerre amène parfois de bien singulières rencontres.

*20 octobre.* — Il faisait très bon à cette garde, il y

(1) Ville de Haute-Silésie, centre minier important.

ENTRÉE D'UN ABRI D'OFFICIERS ALLEMANDS

avait surtout à manger en abondance, car, en dehors de ce que nous touchions à notre compagnie, nous recevions encore tout ce que nous voulions à la cuisine de la section de mitrailleuses. Le soir, tard, je suis parti et j'ai gagné directement les avant-postes, où je suis arrivé vers 9 heures du soir.

Au cours de cette nuit, j'ai été envoyé en patrouille avec deux hommes vers le ruisseau qui se trouve entre le petit bois de Maucourt et notre position. Nous arrivâmes jusque-là, mais nous nous couchâmes alors par terre sous un buisson d'environ 3 mètres de haut. Peu après, vint à passer la patrouille du sous-officier Jungholdt, avec lequel j'échangeai quelques paroles à voix assez haute, notamment l'obligatoire *Halt ! Wer da?* L'ennemi devait se trouver dans le voisinage et nous avoir entendus, car, peu de minutes après, nous fûmes inondés par un violent feu d'infanterie. J'entendais les maudites balles siffler et tomber dans tous les coins. Nous revînmes en courant dans l'obscurité, Jungholdt se retira heureusement avec sa section. Tout compte fait, l'on consomme tout de même inutilement une énorme quantité de cartouches. Dans mes deux patrouilles vers le matin il n'y eut pas d'autre incident notable.

*21 octobre.* — Comme à tout moment il y avait des escarmouches de patrouilles ou d'avant-postes, nous avons passé toute la journée dans la position, partie dans les tranchées, partie dans les abris. Il

nous vient des avis que les Français recommenceraient à se démener devant nous dans le bois de Maucourt et qu'en outre ils auraient occupé la hauteur 246. Notre capitaine résolut de les en chasser et envoya le soir en avant la première section avec le lieutenant Höfner. Nous avançâmes tout doucement d'environ 1 km 500, puis nous revînmes sans rencontrer personne. Ce résultat, naturellement, ne suffit pas à notre capitaine, qui veut absolument gagner la Croix de Fer de 1re classe, que cela coûte ce que cela voudra; il a donc repris l'affaire de la façon suivante :

*22 octobre.* — La 3e section est restée à la garde des tranchées; les deux autres formèrent deux détachements, dont le premier, sous la conduite du lieutenant Höfner, devait, en partant de la route qui mène à Maucourt, entrer dans le petit bois en question et en chasser les Français; l'autre détachement, dans lequel je me trouvais moi-même, partit avec le capitaine, par la nuit et le brouillard, pour prendre le bois par l'autre côté et barrer la retraite des Français qui pourraient s'enfuir. Nous marchions en grand silence depuis environ une demi-heure, quand nous entendîmes quelque part des cris de hourra! et une fusillade; c'était le détachement Höfner qui évidemment avait rencontré l'ennemi. Sans doute nous ne voyions pas d'adversaires devant nous; cependant quelques hommes de notre détachement,

croyant qu'il s'agissait d'un assaut, se mirent également à crier hourra! Ce sur quoi, du brouillard il se mit à tomber sur nous, de deux côtés différents, un vigoureux feu d'infanterie. Le capitaine était tout déconcerté et s'enfuit avec son détachement.

Dans ce « mouvement de repli » (1), un peu bien précipité, de notre détachement, je perdis de vue les autres dans le brouillard et, pour ne pas errer inutilement et n'être pas atteint par les nombreux projectiles qui sifflaient de toutes parts, je me jetai par terre et j'attendis environ une heure jusqu'à ce que le brouillard fût suffisamment éclairci pour que je pusse reconnaître où, en somme, je me trouvais. Je me vis en plein champ, non loin de Maucourt, avec la pointe sud du petit bois devant moi, un peu à gauche. Comme j'avais appris par hasard, les jours précédents, que cette localité précédemment incendiée était inoccupée des Français, je résolus de m'y rendre à travers champs, mais de passer à une distance suffisante du petit bois, pour que, dans le brouillard, l'on ne puisse m'apercevoir de là-bas. Ceci me réussit pleinement: en un quart d'heure je me trouvai tout près de Maucourt et pris la route conduisant à nos positions, d'où je gagnai facilement nos cantonnements.

J'appris là que le capitaine avec son détachement était rentré sans encombre, personne n'était blessé;

(1) En allemand : *Rückzug*.

cependant, si, dans le brouillard, nous avions buté de plus près sur les Français, nous aurions dû avoir des pertes énormes; mais, ainsi, les Français avaient tiré au petit bonheur dans le brouillard et n'avaient atteint personne. Quant à la section du lieutenant Höfner, elle était tombée, tout d'abord, devant le bois, sur une petite troupe qu'elle attaqua par des hourras ! et poursuivit jusque dans le bois. Mais là il y avait au moins un demi-bataillon d'infanterie française qui, en ouvrant immédiatement le feu, obligea le Höfner à se replier en toute hâte. Son détachement n'eut d'ailleurs pas de pertes non plus, trois hommes seulement s'égarèrent dans le brouillard, mais rentrèrent au bout de quelques heures, tous en bon état. Tout compte fait, nous avions tous eu une chance inouïe, car si le brouillard n'avait pas été si épais, l'ennemi aurait pu prendre notre détachement à son approche tranquillement sous son feu. L'après-midi, notre artillerie canonna le petit bois avec des shrapnells, mais l'ennemi semble l'avoir évacué auparavant, parce qu'il ne connaissait pas notre force.

Pour tenir définitivement ce petit bois à l'abri de l'ennemi, nos pionniers ont mis tout autour, pendant la nuit, différentes mines; naturellement l'on enjoignit sévèrement à nos hommes de n'avoir plus à y retourner. Effectivement, il semble que les Français aient tenté pendant la nuit suivante de rentrer dans le petit bois, car l'on put entendre distinctement deux explosions qui venaient de cette direction.

*23 octobre.* — Toute la journée, nous avons eu un repos relatif; le soir, départ pour la position de réserve au Haut-Fourneau.

*24 octobre.* — Aujourd'hui, pour changer, une section dans laquelle je me trouvais aussi a reçu pour mission d'aller à Billy déterrer, non pas des pommes de terre, mais des betteraves. Notre administration militaire veut évidemment utiliser autant que possible tous les approvisionnements qui peuvent se trouver en pays ennemi. Mes hommes ont été aujourd'hui par exception si actifs, que l'officier adjoint au chef du bataillon, à la réception des betteraves ainsi récoltées, s'est cru obligé de donner à chacun deux cigarettes... J'eus cette fois l'occasion d'acheter à Billy tout ce dont j'avais besoin; on pouvait même s'y procurer tout ce qui nous manquait depuis si longtemps : de la bière !

Après notre retour au Haut-Fourneau, à la distribution du courrier, je reçus d'abord 20 marks de M. l'architecte Boreck, envoi que j'attendais depuis si longtemps; 2° un paquet avec des cigares et du chocolat de la part de mon ami Wesotawski, ce que je n'attendais pas du tout, et 3° une lettre de ma mère, m'annonçant que des paquets contenant des sous-vêtements chauds, etc., m'avaient été expédiés; je pourrais donc marquer cette journée-là comme bonne pour moi, si la lettre de ma mère ne m'avait fait part que mon cousin, l'ingénieur Léon Kantak, avait été

tué d'un coup de feu par les Russes en allant en patrouille, et que sa femme était dans le désespoir. Cette nouvelle m'a profondément ému, parce que j'étais très lié avec mon cousin et connaissais aussi très bien sa femme. Mais cette malheureuse guerre ne s'occupe pas de cela.

*25 octobre.* — Le génie vient de construire jusqu'au Haut-Fourneau une voie ferrée pour transporter les gros « bourdons » (1), c'est-à-dire les pièces de 42$^{cm}$ de chez Krupp, avec lesquelles on doit dans quelques jours bombarder Verdun. Notre commandement et tout le monde en général se promet les plus beaux résultats de ces canons, avec lesquels on a pris Anvers, etc., et dont un seul coup heureux doit suffire pour détruire tout un fort. En attendant l'arrivée de ces pièces, le reste de notre artillerie lourde continue provisoirement à tonner, mais vraisemblablement sans grand effet. L'après-midi, je suis envoyé avec six hommes à Billy pour chercher des pommes de terre. Non loin du champ de pommes de terre se trouve une chapelle, de construction ancienne, avec l'inscription : 1746; elle est donc vieille de 1914 — 1746 = 168 ans. L'intérieur en est assez simple, et cepen-

(1) Le sobriquet populaire qui désigne en Allemagne ces grosses pièces de 420 est en effet le mot *Brummer;* il a prêté à une quantité de caricatures, où ces colosses légendaires sont figurés comme d'énormes bourdons ou frelons.

dant le calme solennel qui y règne produit sur un cœur qui n'est pas complètement dépravé une impression profonde. Dans ce silence, on croit entendre la voix de Dieu, de ce Dieu qui m'a jusqu'ici toujours protégé et qui me guidera encore plus loin.

*26 octobre.* — Notre bataillon a aujourd'hui un exercice de service en campagne, qui fut suivi d'une dure marche vers la position d'attente. Par la facilité avec laquelle j'ai supporté les deux, je vois que mes forces sont encore intactes ; mon estomac aussi s'est remis, grâce à la grande quantité de tablettes de chocolat que j'ai mangées dans ces dernières semaines ; j'ai seulement depuis longtemps un rhume de cerveau et je suis enroué.

*27 octobre.* — Je repars en grand'garde à la ferme de la Gélinerie où j'ai déjà été une fois. Ce qui me frappe, c'est que partout chez nous l'on cherche des espions français, qui, déguisés en toutes sortes d'uniformes, circuleraient ici pour découvrir nos positions. Je suis curieux de savoir comment finira le siège, comment se comporteront les pièces de $42^{cm}$ et si notre infanterie aura ou non à donner un assaut.

*28 octobre.* — Toute la journée, je suis à la ferme de la Gélinerie ; le soir, relève et retour à la position d'attente.

*29 octobre.* —Départ pour les avant-postes. La canonnade devient de plus en plus intense, il est arrivé aussi beaucoup de renforts.

*30 octobre.* — La première nuit et le premier jour se passent assez tranquillement. La deuxième nuit, mon tour est revenu d'aller en patrouille, mais je n'ai été nullement inquiété.

*31 octobre.* — Aujourd'hui, jour de malheur pour notre compagnie. Le capitaine, dans son maladif besoin d'actions d'éclat, fait occuper par un détachement le village de Maucourt; un autre détachement doit pénétrer dans le petit bois qui est devant nous. Les gens de ce deuxième détachement furent alors pris pour des Français par le détachement qui s'avançait vers Maucourt et celui-ci ouvrit le feu sur eux. Résultat : un mort, deux blessés. Toute la journée, dure une canonnade colossale, et je vois par ma jumelle comment les Français se retranchent sur la hauteur près de leur fort.

*1^er^ novembre.* — Aujourd'hui s'est répandu le bruit que les lourdes pièces de 42^cm^ qui devaient écraser les forts en face de nous, ne seraient plus là, mais seraient reparties avec la plus grande partie de notre artillerie : pourquoi? Nous ne le savons naturellement pas.

Le soir, départ, non pas vers le Haut-Fourneau,

mais dans la position d'attente. Là, j'apprends que les projectiles français seraient arrivés jusqu'ici; un homme de la 12e compagnie a été ainsi tué, et l'obus est tombé à environ 15 mètres en face des baraques que j'ai habitées ces derniers temps avec d'autres sous-officiers. On voit distinctement quelle dévastation il a produite dans l'abri souterrain où il est tombé.

*2 novembre.* — Aujourd'hui, enterrement du soldat tué ici hier par l'obus, ainsi que du camarade Hofmann qui a été tué avant-hier par erreur par nos gens dans le petit bois de Maucourt. L'après-midi, notre capitaine nous apprend que nos troupes, plus au sud, ont non seulement repoussé la sortie des Français, mais encore enlevé, dans la poursuite de l'ennemi, sa propre position. L'assaut sur Verdun se fera maintenant de là-bas, ce qui explique pourquoi la plupart de nos canons sont partis; ceux-ci seront en effet plus utiles là-bas que derrière notre position, où pour le moment nous devons rester tranquillement sur la défensive. Durant ces derniers jours, nos troupes ont reçu pas mal de petits cadeaux, pour la plupart des objets pour fumeurs; du reste on fume généralement beaucoup. Moi-même je fume, comme dans le civil, environ dix cigares par jour, et je peux dire que, s'il n'y avait pas de ces cigares, mon humeur parmi tous ces dangers et ces fatigues serait très déprimée. Mais fumer soutient encore chez

moi, dans une certaine mesure, le calme et la bonne humeur; j'ai du moins alors toujours quelque chose qui m'occupe et qui me fait du bien, et je pense qu'il en est ainsi de la plupart d'entre nous. Il faut avoir vécu ces choses-là soi-même pour les bien comprendre.

*3 novembre.* — Le matin, départ de notre bataillon pour la position de repos à Mangiennes. J'espérais retrouver ici mon ancien hôte de Billy, M. Hainaux, mais celui-ci aurait, dit-on, été transporté avec d'autres civils à Longuyon. Il y a ici une grande masse de militaires; par contre, la population civile a dû abandonner le village et a été refoulée vers l'est, à l'exception d'un petit nombre de vieilles personnes qui sont en partie obligées ici de nettoyer les rues.

*4 novembre.* — Le matin, exercice; l'après-midi, mise en état des affaires et appel. Ce qui est amusant, c'est que nos gens ont déjà donné aux rues des noms allemands; ce sont pour la plupart les noms des différents chefs de corps, par exemple, rue von Wartenberg, rue de Glahn, etc. Pour ce qui est du temps, il a fait, ces quatre dernières semaines, assez sec et assez doux; il y a seulement assez souvent d'épais brouillards.

*5 novembre.* — Le matin, vers $4^h 30$, départ du

bataillon pour la position d'attente, l'ancienne; on répare les petits dégâts commis par le feu de l'ennemi.

*6 novembre.* — De bon matin, la 10e compagnie de notre bataillon a reçu l'ordre d'aller incendier Ornes(1). La compagnie, en entrant dans le village, fut reçue par un feu de mitrailleuses françaises et eut environ douze blessés et quatre morts, sans avoir atteint son objectif.

Au retour de la compagnie, le commandant du bataillon, Puttkammer, leur dit : « Mes enfants, vous avez eu quelques pertes, ça ne fait pas de mal! » Savoir si c'est bien l'opinion générale? L'après-midi, interminable travail aux retranchements, puis départ en position d'attente sur la hauteur 310 qui est un point important. Là, passé la nuit dans les abris souterrains.

*7 novembre.* — Je suis de garde au drapeau avec quelques petites gardes accessoires; le reste de la compagnie est employé aux travaux de retranchements. Parmi les hommes, sous-officiers et même les officiers, court le bruit que l'Italie et l'Amérique se seraient entremises pour la paix et auraient envoyé à

(1) Canton de Charny, à l'extrémité sud-ouest de la forêt de Spincourt. On remarquera ici l'ordre formel donné à une unité d'infanterie, en dehors de tout combat, d'aller délibérément incendier un village.

toutes les parties belligérantes un ultimatum d'avoir à faire la paix avant le 8 novembre 1914. « Qui vivra verra ! (1) » Espérons le meilleur.

*8 novembre.* — Vers 10 heures du matin, je suis relevé de ma garde et vais rejoindre ma compagnie en première ligne. Ici, les choses avaient changé au cours de la journée d'hier, en ce sens que le village de Maucourt ainsi que le petit bois en face de nous ont été occupés par les Français. On recommence donc à tirailler, et notre capitaine veut encore aller de l'avant, ce qui peut amener beaucoup de mal, parce que les Français sont bien retranchés. Le commandant du bataillon, von Puttkammer, au contraire, ne veut plus rien entreprendre dans ce voisinage. Remarquons en passant qu'il y a aujourd'hui juste quarante-quatre ans que Verdun s'est rendue en 1870 à nos troupes. Je veux prendre cela comme un heureux présage et m'en remettre à Dieu, qui mène toutes choses pour le mieux.

*9 novembre.* — La nuit du 8 au 9 s'est passée tranquillement, car on a de notre côté reculé l'attaque d'un jour. C'est seulement le soir que tout devait se déclencher. D'après ce que j'ai appris, plusieurs autres compagnies de notre régiment, ainsi qu'une compagnie de mitrailleuses et de pionniers, ont été amenées

(1) En français dans le texte.

pour cette entreprise ; il ne s'agissait pas seulement de nettoyer le bois de Maucourt, mais encore de reprendre le village. Tout s'est passé comme suit :

Vers 7 heures du soir, notre artillerie canonna les positions françaises, c'est-à-dire Ornes, le bois et le village de Maucourt, puis les compagnies désignées à cet effet se portèrent dans l'obscurité à droite et à gauche du bois. Quand elles furent à peu près à la hauteur du bois, notre tranchée ouvrit, avec le concours des trois mitrailleuses qui s'y trouvaient, contre le côté nord du bois un feu nourri, auquel les Français ripostèrent énergiquement. Mon voisin dans la tranchée, le landwéhrien Schubert, fut ainsi atteint de ce qu'on appelle un coup d'écharpe (1) au bras, comme il était en train de placer convenablement le périscope. Dès le début du combat, je vis s'élever à la lisière sud du bois une fusée éclairante, qui sans doute voulait dire : « Nous sommes attaqués, envoyez du renfort. » Au bout d'un quart d'heure nous cessâmes le feu, pour ne pas nuire à nos compagnies qui, des deux côtés, entrèrent dans le bois, rejetèrent l'ennemi et firent quelques prisonniers.

Pendant que les pionniers devaient installer pour nous à la lisière sud du bois une nouvelle ligne de retranchements, les compagnies se portèrent sur le village ; la 9e compagnie resta en arrière pour occuper la position à toute éventualité. Bientôt nous enten-

(1) En allemand : *Streifschuss*.

dimes de notre tranchée une violente fusillade, puis des cris de hourra ! mais peu à peu tout changea. Les hourras se turent et, au lieu d'eux, retentirent en français des signaux d'attaque et les cris : « Allez, en avant (1)! » Sans doute nos troupes avaient dû tomber sur des renforts ennemis qui les avaient refoulées. La retraite dégénéra en fuite ; nos gens nous arrivèrent peu à peu tout dispersés et en courant, et les Français qui les poursuivaient réoccupèrent tout le bois.

Ainsi se termina l'entreprise ; nous avions, tout compte fait, environ trois cents hommes tués, blessés ou prisonniers ; c'est la compagnie du génie qui a perdu le plus de monde. Les pertes des Français peuvent avoir été en tout d'environ deux cents hommes. Chez les prisonniers que nous avons faits, nous avons trouvé dans leur sac du vin, de l'eau-de-vie et beaucoup de viande, ce qui démontre que cela va mieux pour les Français que pour nous, car nous ne touchons que l'indispensable. La plupart des prisonniers étaient de tout jeunes gens d'environ dix-huit à vingt ans.

*10 novembre.* — Toute la journée et la nuit suivante, nous avons eu du repos ; on entendait quelques coups de canon.

(1) En français dans le texte.

*11 novembre.* — A 6 heures du matin, relève; nous marchons vers Mangiennes.

*12 novembre.* — Petit service de remise en état des affaires, ainsi que nettoyage des fusils (1).

*13 novembre.* — A 2 heures du matin, réveil, pluie et vent; nous devions partir pour les avant-postes, mais tout à coup les ordres sont changés et nous restons encore un jour à Mangiennes : « Continuer à dormir. »

*14 novembre.* — Jour de repos; je rencontre quelques paysans français qui ont été transportés de Billy ici. Ces gens sont nourris par nos troupes, mais sont obligés de travailler, par exemple, de nettoyer les rues, etc. Ils couchent sur de la paille dans l'église. J'apprends par eux que mon ancien hôte à Billy, M. Hainaux, serait parti pour l'Allemagne (2).

*15 novembre.* — A 3 heures du matin, départ pour la position d'attente; là-bas travail; le soir, alerte. Nous repartons en avant vers 9 heures du soir, par une nuit noire; on entend un roulement énorme de fusil-

(1) Voir la photo reproduite ci-dessus, page 112.

(2) Témoignage intéressant sur l'état de servitude imposé par l'occupation allemande aux populations civiles des pays envahis. L'alternative entre les travaux forcés sur place et la déportation est ici tellement caractéristique de cette servitude qu'il serait difficile d'en trouver de plus tragique exemple.

lade et de canonnade, le temps est pluvieux. Nous croyions qu'il s'agissait d'une grosse attaque des Français. Çà et là, des fusées éclairantes illuminent le champ de bataille. Quand nous arrivons, les Français s'étaient déjà retirés et il paraît qu'il n'y aurait eu que des troupes relativement faibles, qui se seraient approchées des tranchées allemandes à environ 200 mètres et là auraient engagé une fusillade contre les pionniers qui y travaillaient. Évidemment, il y a encore eu ici plus de bruit que de mal, quoique nous ayons eu à déplorer quelques pertes ; mais notre compagnie n'est pas venue jusqu'à la ligne de feu et n'eut pas non plus à tirer un coup de fusil. Nous sommes rentrés fatigués et trempés dans nos abris souterrains, qui sont en partie pleins d'eau. Les toits aussi laissent passer l'eau.

*16 novembre.* — Il pleut toute la journée. Je suis de garde au drapeau et m'installe tant bien que mal, de sorte que c'est encore assez supportable ; mais l'humeur générale est morose, tout le monde ne pense qu'à la paix prochaine, qui ne veut pas venir ! D'enthousiasme guerrier on n'en trouverait plus une trace.

*17 novembre.* — Mise en état des affaires.

*18 novembre.* — Le matin, de bonne heure, départ pour les avant-postes ; ceux-ci sont maintenant un peu

TRANCHÉES ALLEMANDES DE PREMIÈRE LIGNE ET BOYAU DE COMMUNICATION

au nord-ouest, non loin du village de Gremilly (1). Je dois passer avec huit hommes toute la journée de garde dans la tranchée. Toute la compagnie passe la journée dans les abris souterrains, à environ 200 mètres en arrière, dans le bois, et me relève à 7 heures du soir. Toute la nuit suivante je pus de nouveau dormir avec mon groupe dans l'abri de la compagnie.

*19 novembre.* — Le jour, je reviens dans la tranchée, la compagnie se retire en arrière. Je trouve, dans la position des mitrailleuses qui nous ont été attribuées, mon ami, le sous-officier Schmäh, et nous parlons ensemble de Königsbrück (2), tandis qu'au dehors les canons français bombardent nos positions. Un obus, qui est tombé le soir dans l'abri de ma compagnie, a tué huit hommes, dont trois hommes de mon escouade, et en a blessé trois autres. Si nous n'avions pas été de garde, nous aurions été atteints nous aussi, car très probablement nous nous serions trouvés au moment de la catastrophe avec le reste de notre unité. Je considère cette circonstance que, par exception ce jour-là, je me trouvais encore de garde à la tranchée, comme une grâce spéciale de la Providence et je me promets une fois de plus de ne jamais

(1) Petit village du canton de Damvillers, à la lisière ouest de la forêt de Spincourt.

(2) Sans doute s'agit-il ici de la ville de ce nom, située dans le nord de la Saxe, non loin de la Lusace.

oublier cela et de penser toujours à la souveraine bonté qu'Elle m'a témoignée jusqu'ici. Un autre homme de mon escouade, nommé Puszko, n'a été préservé de cet obus que par ce fait que, se trouvant un peu malade étant de garde, il était (sur ma proposition à ce moment) resté à Mangiennes auprès des hommes punis ; sans cela, sans doute, ç'en eût été fait de lui.

*20 novembre.* — Suis encore de garde à la tranchée, sur ma demande expresse au sergent-major ; cependant, nous ne dormons pas la nuit dans les abris du bois, mais bien dans la tranchée ; en outre, cette nuit je suis allé en patrouille avec un homme. Malgré tout, j'ai bon courage, car je sens à chaque pas la main de Dieu qui me protège.

*21 novembre.* — A 6 heures du matin, départ pour Mangiennes, en position de réserve. L'après-midi, appel de solde ; à part cela repos. Nous avons cette fois de bons abris où il fait chaud.

*22 novembre.* — Le matin, office divin ; l'après-midi, mise en état des affaires (1).

(1) Ici se termine le deuxième carnet du sous-officier. Il s'y trouve en outre un croquis dont on a reproduit le fac-similé page 72. C'est sans doute le plan d'une des positions occupées par la compagnie où servait l'auteur, mais il ne s'y trouve aucune indication de lieu, ni de date.

# Journal de campagne

## d'un

# Réserviste Saxon

(179e d'infanterie, 6e compagnie) (1)

---

*Le journal de campagne de ce réserviste est tracé sur un petit carnet cartonné, relié en toile grise et mesurant 148 × 75mm. La couverture, encadrée d'un filet bleu, porte pour titre le mot :* Merkbuch, *également imprimé en bleu, et en bas dans le coin à droite les mots :* Damit ich // nichts vergesse (2). *L'intérieur de la couverture est consacré à la publicité de la maison Messerschmidt & Falk, de Leipzig-Lindenau. De même le premier feuillet du titre. Le carnet comprend : 1 feuillet de titre imprimé, plus 6 feuillets calendrier memento, savoir : les deux premiers blancs, au troisième (mai) un petit poème au crayon fuchsine, les suivants de juin à novembre portent quelques notes ; viennent ensuite 16 feuillets, quadrillé bleu 4mm, et entièrement occupés par le récit.* (N. B. *Les huit derniers feuillets sont perforés et amovibles.*) *Il y a ensuite une page de réclame imprimée et 5 pages pour* Bemerkungen *où le récit se poursuit. Un feuillet de notes diverses* (3) *et 3 feuillets imprimés bleu avec des renseignements divers (statistiques, poste, assurances, premiers soins en cas d'accident et calendrier pour 1915), soit ensemble 30 feuillets n. c. L'écriture est en caractères romains, crayon noir ou fuchsine* (4). *Le nom et l'adresse détaillée de l'auteur et de sa famille se trouvent au verso de la couverture et au premier feuillet. Le récit commence au troisième jour de la mobilisation (4 août 1914) et va jusqu'au 18 septembre inclus.*

---

(1) Le 179e régiment d'infanterie, ou 14e saxon, tenait garnison à Wurzen (Saxe). Il formait, avec le 139e ou 11e saxon (Döbeln), la 47e brigade d'infanterie (24e division, XIXe corps d'armée).

(2) Voir photographie de cette couverture ci-dessus, page VI.

(3) Il y a notamment la liste des choses dont le soldat avait eu le plus envie dans sa captivité. Ce dernier feuillet a été reproduit ci-après page 168.

(4) Voir page 160 le fac-similé d'une page de ce carnet. On y remarquera la perforation caractéristique des feuillets.

# JOURNAL DE CAMPAGNE

D'UN

# RÉSERVISTE SAXON

(179e D'INFANTERIE, 6e COMPAGNIE)

---

*4 août.* — Troisième jour de mobilisation. A $2^h 28$ de l'après-midi, je pars de la gare principale (1). A $5^h 45$, Leisnig (2). J'envoie à mes parents 15 marks par la poste.

*6 août.* — A $8^h 45$ du soir, départ de Leisnig pour Cordel (3) (province de Trèves). Café et dîner (pain, viande noire cuite, beurre et café). Arrêt en pleine voie à Engelsdorf (4) près de Leipzig. Départ de là à minuit.

---

(1) C'est sans doute la grande gare de Leipzig, car la famille de l'auteur habite un faubourg de cette ville.

(2) Leisnig, où a eu lieu le rassemblement du 2e bataillon du 179e, se trouve sur la ligne de Leipzig à Dresde par Döbeln.

(3) Cordel est à une dizaine de kilomètres de Trèves sur la ligne de Cologne.

(4) Simple halte de la ligne de Leipzig à Döbeln, à la sortie de Leipzig.

*7 août.* — Arrivée à 7h 50 à Apolda (1). Arrêt pour café et déjeuner dans la gare des marchandises de Apolda. Café, pain, boudin. Départ à 6h 45 pour Eisenach. A midi nous avons à .?. (2) un repas de riz et conserves de viande. A 3 heures, arrivée à Bebra où l'on s'arrête. Les habitants apportent des chaudrons pleins de café, du lait, du cacao, des tablettes de chocolat, des petits gâteaux fourrés, des cartes postales (tout gratis). Départ à 3h 10. Arrivée à Hersfeld-les-Bains (3) à 3h 45. Accueil magnifique, thé, cacao, café, petits pains fourrés, cartes postales. De jolies jeunes filles très proprement habillées nous servent. Nous partons après un arrêt d'une demi-heure. Nouvel arrêt à Hunfeld; là, on ne nous donne que du lait. Nous poursuivons notre route jusqu'à Elm, et, après un court arrêt, jusqu'à Hanau (4). Là, nous prenons notre repas du soir : riz chaud avec conserves de viande. En route, nous sommes surpris par une pluie violente et prolongée.

*8 août.* — La nuit, à minuit et demi, nous passons Francfort-sur-le-Mein, puis Mayence et le grand pont du Rhin vers Rüdesheim. A Untersalm ? (5), derrière Rüdesheim, nous recevons du café, de la soupe au

(1) Petite ville de Thuringe, sur la ligne de Leipzig à Francfort.
(2) Le texte ne porte qu'un point interrogatif.
(3) Hersfeld est sur la Fulda, entre Cassel et Francfort.
(4) Hunfeld, Elm et Hanau s'échelonnent sur cette même ligne.
(5) Nom certainement altéré par l'auteur.

riz, des conserves de viande, du pain et de la graisse qui nous sont servis par des nonnes. Puis nous achevons notre voyage en chemin de fer jusqu'à Cordel, dans le district de Trèves. Nous avons roulé pendant quarante-huit heures. Là nous préparons notre repas aux cuisines de campagne. A peine la marche a-t-elle commencé que j'ai les pieds blessés. A partir de maintenant il y a des marches très fatigantes à travers l'Eifel. Au bout de quatre heures de marche, je ne puis plus continuer par suite d'étouffements; toutes ces montées me donnent des crampes dans les deux mollets et il me faut sortir de la colonne. Des sous-officiers de santé restent auprès de moi; une femme m'apporte, pour me réconforter, une assiette de soupe au vermicelle, une autre du pain et du cognac. Une fois que je me trouve mieux, la marche reprend pendant environ trois heures. Mes pieds sont écorchés, je peux à peine avancer.

Le soir, cantonnement resserré à Wolsfeld(1), tout près de la frontière du Luxembourg. Les gens se donnent beaucoup de peine. La nourriture est bonne et abondante. Malheureusement six hommes et un sous-officier sont commandés de garde. Hélas! j'en suis. Deux hommes montent ensemble la garde. Toutes les deux heures ils sont relevés. Je n'ai donc pu, malgré la grande marche de la journée, prendre que deux heures de sommeil. Les sentinelles

(1) Wolsfeld se trouve à 15 kilomètres au nord-ouest de Cordel.

étaient placées à trois quarts d'heure de marche de la compagnie, sur le sommet d'une haute montagne. Les gens qui étaient là-haut nous ont donné de la viande salée et des pommes de terre. La chaleur ici est à peine supportable.

*9 août.* — Le lendemain, départ à $4^h 15$. Marche encore très fatigante. C'est tout juste si je peux la faire en me traînant. Nous sommes encore une fois cantonnés. J'ai la chance de me trouver avec vingt-deux hommes chez des gens très bien. L'accueil est bon, la nourriture très abondante. D'abord des fèves blanches, puis des pommes de terre avec du jambon chaud; l'endroit s'appelle Neuerburg (1). La nuit, il y a alerte d'incendie : deux maisons sont en flammes. On ne peut établir si c'est par négligence de nos camarades ou si c'est un espion qui y a mis le feu. Hommes et bêtes sont sauvés. Ce n'est pas là que j'étais couché.

*10 août.* — Le matin, on part de bonne heure et cela dans la direction du Luxembourg. En route, je n'ai pas pu continuer et me suis couché. Après m'être reposé, je suis reparti. Comme j'étais là gisant (c'était juste à la frontière du Luxembourg), il est sorti de la maison voisine une toute jeune femme,

(1) Neuerburg est à 17 kilomètres environ au nord-ouest de Wolsfeld.

qui m'apporta du café et une soupe aux pâtes. Des avions français volent de temps à autre au-dessus de nous. A Medernach (1), en Luxembourg, nous cantonnons. Nous sommes encore bien logés. Il faut, il est vrai, maintenant prendre des précautions contre les empoisonnements. Nous avons le logement sans la nourriture, mais nous nous faisons préparer du café avec du pain et du beurre; c'était copieux et nous payons cela 60 d. (2) par homme (argent allemand).

*11 août.* — A 8 heures du matin, on repart pour le pays ennemi. Je retrouve mon ancien camarade Ruhland qui est couché dans le fossé de la route et ne peut plus continuer. Il y a là, couchés sur la route, beaucoup de camarades fourbus. Le soleil est très ardent, moi aussi l'air me manque; un lieutenant et un feldwebel me prennent mon sac et mon fusil. Le sac est très lourd. Comme cela je puis, sans paquetage, continuer à suivre le train. Jusqu'à présent nous n'avons encore rien vu de l'ennemi, mais pouvons être attaqués à tout moment. Nous prenons des cantonnements resserrés à Aeselborn (3) (Luxembourg). Nous restons ici deux jours; cela n'a pas l'air de plaire aux gens du pays. Ce qu'il y a de plus sur-

(1) Medernach est située à 24 kilomètres environ au sud de Neuerburg et à 5 kilomètres au sud-est de Diekirch.

(2) Lecture douteuse.

(3) Aeselborn se trouve à 22 kilomètres au nord-est de Bastogne.

prenant, c'est qu'ici une grande partie des fontaines est desséchée. D'abord ils nous ont donné de l'eau, et, maintenant, il n'y en a plus une goutte. Il y a ici en majeure partie de vieux puits, dans lesquels on fait descendre un seau avec une perche. Ruhland est à la 8e compagnie, je suis à la 6e et je viens de rencontrer Kutzscher (Max), le fils du boucher, qui est à la 5e compagnie.

*13 août.* — Nous avons ici deux jours de repos; demain, 14 août, nous poursuivrons notre route en pays ennemi. Si une balle ennemie venait à me frapper, alors portez-vous bien et faites mes adieux à tout le monde ! Le deuxième jour de repos j'ai été le soir en sentinelle, et seulement pour une heure, de 9h 30 à 10h 30 du soir.

*14 août.* — Aujourd'hui, c'est le 14-8-14. Nous avons encore un troisième jour de repos. Mais il ne faut pas vous imaginer que nous restons là tranquilles; il y a bien autre chose à faire : l'exercice, le nettoyage des fusils, etc. Depuis dimanche matin, quand nous étions à Neuerburg, je ne retrouve plus mon couteau, que m'avait donné le père Hessler; il me manque beaucoup. Le temps de ces trois jours a été très chaud. Le deuxième jour de repos, je me suis proposé pour aller défaire des pommes de terre, de 8h 30 du matin à midi. J'ai changé mes bottes et

m'en suis fait donner d'autres par le magasin d'habillement. Je me suis débarrassé des miennes. Il va falloir sans doute que je rende les 10,30 marks que j'avais reçus d'indemnité pour avoir apporté mes propres chaussures.

A l'instant (14-8), à $2^h$ 30 de l'après-midi, nous sommes allés plus loin à environ une demi-heure d'Aeselborn, en plein champ. Nous y avons dressé des tentes. Ce matin à 10 heures l'escadrille n° 24 est arrivée à Aeselborn ; il y a six avions et à peu près autant d'autos (1). Nous sommes chargés de les garder. Hier soir, notre capitaine nous a fait cadeau d'un cigare. Notre capitaine est un homme très bien ; c'est vrai : il est facile à satisfaire (2). La dernière nuit a été horrible. Il y avait dans la tente environ 70 à 80 hommes couchés ; l'air était effroyable. J'ai dû me glisser dehors et passer toute la nuit dans l'herbe mouillée. Je n'ai pas fermé l'œil, pensant toujours à mon pays natal. La deuxième nuit dans la tente n'a pas été plus belle que la première. Nous avons eu une pluie battante, qui bientôt se mit à nous arroser à travers la toile de la tente ; ajoutez à cela les pas délicats de camarades, car la tente est beaucoup trop petite. Maintenant je vais aller dormir ma troisième et dernière nuit sous la tente, car demain on marche contre l'ennemi.

---

(1) Cf. ci-dessus page 15, note 1.

(2) Textuellement : *allerdings wie man's treibt, so geht's.*

*17 août.* — Aujourd'hui encore il va sans doute pleuvoir. Justement ! Aujourd'hui, 17 août, il pleut très fort ; toute la nuit il est tombé une pluie abondante qui traversait la toile de tente. Le plan a été changé : nous restons ici encore aujourd'hui et couchons dans le hangar d'avions. Pour le moment je suis couché sous un avion et occupé à écrire mon carnet. J'ai grand faim, peu à manger, rien à fumer et pourtant bon appétit. Je viens de recevoir la première carte de Marthe. La nuit j'ai eu grand mal aux dents ; aujourd'hui encore j'ai complètement abîmé mes bretelles tant j'ai eu chaud et je ne peux pas m'en procurer de neuves ! Toutes les heures je lis la carte de Marthe, tant je suis content de ce signe de vie.

*18 août.* — De grand matin nous plions notre tente ; nous marchons de 4 heures du matin jusqu'à $4^h$ 30 de l'après-midi et bivouaquons. En arrivant ici, je suis tombé de surmenage et suis resté là raide pendant deux heures (1). L'endroit s'appelle Bastogne (Belgique).

*19 août.* — Le réveil a eu lieu de bon matin, à $3^h$ 15. Nous avons marché jusqu'à 5 heures de l'après-

(1) L'auteur est évidemment un citadin peu entraîné à la marche, ami de ses aises et nerveux, comme il y en a plus qu'on ne le croit généralement dans l'Allemagne moderne. Les auteurs militaires de ce pays n'ont pas manqué de se plaindre à diverses reprises de la diminution de résistance que la vie urbaine a infligée aux contingents de l'Allemagne du Nord, jadis en grande majorité ruraux.

midi. Cette marche a été très dure. J'en ai eu les pieds tout blessés. L'endroit s'appelle Ambly (1); j'ai été, avec une quarantaine d'hommes, envoyé en avant-postes et nous avons couché dans une étable. Il a fait joliment chaud toute la nuit.

*20 août.* — Aujourd'hui nous avons eu encore une grande marche, par Forrière et Rochefort jusqu'à Mont-Gauthier (2). Là nous bivouaquons. Demain nous marchons au combat.

*21 août.* — Nous sommes toujours à Mont-Gauthier. L'artillerie se porte en avant en grande masse. Cela va chauffer dur. Mettant ma confiance en Dieu et mes pensées vers mes parents, frères et sœurs et connaissances, je repars.

*22 août.* — La poste vient de m'apporter quatre envois. Une lettre de ma mère, une carte de mon père, une carte de Herbert, une lettre de Marianne. A tous les moments libres je les lis et il faut que j'en pleure. Nous levons notre tente à 1h45 du matin ; nous nous trouvons encore en Belgique.

(1) Ambly se trouve à 32 kilomètres au nord-ouest de Bastogne et à 35 kilomètres à l'est de Givet.

(2) Forrière est à 3 kilomètres au sud-ouest d'Ambly. — Rochefort est une petite ville située à 5 kilomètres au nord-ouest de Forrière. — Mont-Gauthier est une commune située à environ 5 kilomètres au nord-ouest de Rochefort, et à 16 kilomètres à l'est de Dinant.

*23 août.* — Nous venons de faire une marche gigantesque, de 2h 30 du matin jusqu'au lendemain matin 3h 30. Sommes complètement finis. Pouvons à peine avancer, tant nous avons soif. Nous sommes arrivés dans un village français (1). Des francs-tireurs nous tirent dessus. Toutes les maisons sont forcées; on en tire les malfaiteurs qui sont ligotés et fourrés dans l'église, hommes, femmes, jeunes filles. On va maintenant les fusiller; quant à la localité, une petite ville, nous y mettons le feu. Fatigués de cette longue marche, nous dormons deux heures sur le trottoir, enveloppés dans nos manteaux. Nous sommes complètement trempés de sueur et grelottons pendant toute la nuit. Nous avons fait sortir les bestiaux dans les prairies. Nous marchons avec des chasseurs. Drese (Claus) n'en était pas. Les francs-tireurs faits prisonniers sont fusillés. Le 134e (2) a eu tout près de nous un combat; partout l'on apporte des blessés.

*24 août.* — De 6 heures du matin à 11h 30 nous continuons à marcher. Maintenant nous bivouaquons.

(1) Le « village français » dont il est ici question est très probablement un village belge de langue française, du nom de Bourseigne-Neuve, à 12 kilomètres au sud de Givet et à 26 kilomètres à l'est de Couvin. Nous savons en effet par d'autres documents allemands, provenant du même régiment saxon et conservés au ministère de la Guerre français, que ce village fut à cette date incendié par ce régiment et ses habitants massacrés dans les conditions que confirme le présent carnet.

(2) Le 134e d'infanterie, ou 10e saxon, en garnison à Plauen (Saxe) faisait partie de la 89e brigade (40e division et XIXe corps).

Enfin nous avons pu nous sécher. C'est un bien-être pour le corps. L'endroit s'appelle..... (1).

*25 août.* — A 8 heures du matin, nous nous avançons d'environ 500 mètres. Les Français sont repoussés tout près de nous et se replient. Nous voulons leur couper la retraite.

*26 août.* — Dans la nuit du 25 au 26 il y a une alerte. Notre artillerie tire par-dessus nos têtes; nous-mêmes ne sommes pas engagés.

*27-28 août.* — Repos. Je viens de relire les cartes et lettres de chez nous. Beaucoup de mes camarades sont très joyeux; ils volent des fruits, de la graisse, des pommes de terre, etc., dans le village. J'ai déjà demandé à plusieurs d'entre eux de m'en donner un petit bout, mais en vain! Je n'arrive pas à me résoudre à piller de cette manière. Aussi je n'ai aucun supplément. Pourtant, j'ai bien souffert de la faim et de la soif.

*29 août.* — Nous avons aujourd'hui beaucoup couru, nous avons repoussé l'ennemi et pour le moment nous nous reposons. Je me suis proposé pour aller couper des carottes et j'ai commencé par aller en chercher quelques-unes dans le jardin pour apaiser ma faim.

(1) Lecture douteuse.

*30 août.* — Nous avons passé toute la nuit à courir. Enfin nous venons nous reposer sur une prairie, mais, au matin, nous sommes réveillés par des shrapnells qui éclatent au milieu de nous. Il y a tout de suite quelques hommes de tués.

*31 août.* — Le combat commence. Sur 240 hommes nous avons 72 blessés et 21 morts. Je reçois un léger coup de feu superficiel au mollet droit, mais il me faut rester tranquille. Autour de moi sifflent avec des sonorités terribles les projectiles de l'artillerie, de l'infanterie et des mitrailleuses; l'ennemi s'est retranché en bonne position; on ne peut le voir, mais il fait rage, effroyablement. Nous sommes attaqués des deux côtés, à droite et à gauche. Je rampe dans un fossé de la route; il y a là beaucoup de blessés. Je m'occupe un peu d'eux. Il est 6 heures. A 8 heures je vois quelques camarades courir sur le champ de bataille et je me joins à eux. Nous marchons jusqu'à 11 heures du soir, rencontrons le 68e prussien (1) et y passons la nuit. Un sous-officier est très aimable et va demander du pain pour nous. Nous sommes cinq hommes. Un Prussien, à la cuisine de campagne, me donne environ une livre de langue de bœuf bouillie. Je ne la mange pas, je la dévore! Depuis deux jours

(1) Le 68e régiment d'infanterie est le 6e rhénan, en garnison à Coblentz. Il faisait partie de la 30e brigade, de la 16e division et du VIIIe corps.

in Brand. Wir schlafen
von dem gewesen Marsch
ermüdet 2 Std auf den
Trottoirs in Mäntel ge-
hüllt. Früh 3 Uhr sind
wir nass von Schweiß,
Frieren über Nacht sehr
die Tiere haben wir auf
die Weide getrieben. Mit
Jägern sind wir zusam-
men marschiert. Diese
Nacht war nicht Ruhe i.
die Gefangen Franktireurs
wurden erschossen. Die 13te er
leben in nächster Nähe
von uns Gepäck gehalt
überall bringt man Ver-
wundete. Von früh 6e (24.8)
bis Mittag 1/2 12 Uhr wenn
wir marschiert. Jetzt Einmal
endlich einmal wieder
angetrunken. Eine Wohltat
für den Körper. Die 1te
heißt. 25. 8. 14. früh 8° Uhr rücken
wir etwa 500 M. weiter. Die
Franzosen sind in nächster Nähe
vertrieben u. ziehen sich zu-
rück. Wir wollen ihnen den
Rückzug abschneiden. In der
Nacht vom 25./26. 8. wurde
Alarmiert. die Artillerie über uns schießt

PAGE DU CARNET DU RÉSERVISTE SAXON

et deux nuits je n'ai rien dans l'estomac que deux carottes.

*1er septembre.* — Le matin du 1er (le combat avait eu lieu le 31 août à.....)(1), à 11 heures, nous rejoignons notre troupe. Beaucoup de vin nous a été donné à boire par des camarades campés. Pour le moment nous sommes en plein champ et faisons plusieurs prisonniers français. Plus loin, derrière, il y a une centaine de morts français. L'après-midi, à 5 heures, nous repartons. Nous avions dû reculer un peu dans la campagne, parce que les Français menaçaient de bombarder cet endroit.

*2 septembre.* — Nous traversons maintenant cette localité (2) qui brûle de toutes parts. Nous avons une bonne marche à faire et arrivons enfin, après une courte alerte, au village de Machault (3). Là nous avons deux heures d'arrêt; puis l'on repart.

*3 septembre.* — Après une marche fatigante, où le soleil fait de son mieux, nous arrivons à Mourme-

(1) Lecture douteuse. Probablement Lametz, village des Ardennes, arrondissement de Vouziers, à 21 kilomètres à l'est de Rethel. C'est du moins ce qui ressort d'autres documents du même régiment.

(2) Tout ce passage est fort obscur. Il n'a pas été possible d'identifier exactement le village dont il s'agit.

(3) Chef-lieu de canton des Ardennes, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest-sud-ouest de Vouziers.

lon (1). Là nous nous reposons pendant quatre heures et nous nous lavons bien à fond pour la première fois depuis huit jours dans un ruisseau, quand tout à coup on nous dit : « En route! L'ennemi arrive sur nous! » Il est 7 heures du soir; il y avait là des fruits, des pommes, des prunes. Il est défendu d'en manger et cependant il en a été beaucoup consommé. C'est là justement qu'est le grand champ de manœuvres des Français.

*4 septembre.* — Nous passons toute la nuit dans l'herbe mouillée. C'est une nuit terrible. L'ennemi est rejeté. Il vient d'arriver l'avis que l'ennemi se retire par chemin de fer sur Paris. Cette nouvelle est reçue avec des hourras. Nous marchons environ 45 kilomètres pour aller faire la halte de midi en plein champ pendant à peu près une heure et demie derrière le village de..... (2).

*5 septembre.* — C'est le 5 septembre. Comme nous traversons, au plus fort du soleil et trempés de sueur, le village (3), qui fourmille de soldats allemands, voilà qu'à droite une voix m'appelle par mon nom. Je me retourne, c'est Curt! Je l'appelle, notre troupe continue, nous nous souhaitons le bonjour et nous

(1) Il s'agit de Mourmelon-le-Grand, camp de Châlons.
(2) Lecture douteuse.
(3) Textuellement : *das Dorf*, sans autre précision.

nous quittons. Le soir nous atteignons Châlons. La ville a capitulé.

Les 7 *et 8 septembre* il y a de très durs combats.

Le 8 septembre, une balle d'infanterie française me traverse la manche droite, en ressort et frôle ma jambe sans me blesser. Il est 8h 30 du matin.

A 10 heures, nous repoussons par notre feu les Français et nous courons après (1). Tout d'un coup font feu de côté des Français que nous n'avions pas vus. Une balle française m'atteint au bas de la jambe droite, en ressort du côté de l'intérieur et reste enfin piquée. Je suis très grièvement blessé et obligé de rester couché. Je suis complètement seul, tout autour de moi éclatent les obus. Je ne vais certainement pas quitter vivant cette place. Je me bande tant bien que mal et il faut que je coupe ma botte. Les combats se poursuivent ici sans interruption. Par suite, le service de santé ne peut pas venir me chercher. Je n'ai pas une bouchée à manger et n'ai plus que trois gorgées d'eau ; voilà ma position !

A 9 heures du soir, la fusillade s'arrête à cause de l'obscurité. Tout en souffrant beaucoup, je rampe quelques mètres plus loin, pour me mettre un peu à l'abri. Çà et là des camarades blessés crient pour

(1) Ce combat semble avoir eu lieu près de Vitry-la-Ville, petit village de la Marne (canton d'Écury-sur-Coole) situé sur la ligne de Vitry-le-François, à 16 kilomètres environ au sud-est de Châlons. Cf. plus bas page 169, note 2.

demander du secours et appeler des brancardiers. Je rejoins deux autres blessés, qui sont du 139e (1). Nous restons ensemble. Il y a là, couché, en bonne santé, un camarade de ma compagnie, qui a perdu la troupe. Il me demande de l'eau. Je lui donne ma dernière goutte. Il passe la nuit ici, et le matin il repart pour chercher la compagnie. Je remarque que sa gourde est encore assez pleine et je lui demande de me donner un peu d'eau. Il me dit qu'il en a besoin pour lui-même et s'en va. C'est triste, un camarade qui dépouille ainsi des blessés !

*9 septembre.* — Les canons tonnent sans arrêt. C'est maintenant le deuxième jour que nous sommes là couchés. L'un de mes camarades s'appelle Richard Krause, de Gohlis, Halleschstrasse, 142/II (2). Il a un coup de feu dans la cuisse gauche ; l'autre, Félix Kuhm, de Leipzig, Reud. Elsastrasse, 8/II. Il a un coup de feu dans la tête. Je mets un pansement à ce dernier. Il a dans son sac encore ses vivres de réserve. Nous nous partageons des biscuits et la portion de viande, et nous avons ainsi quelques petites choses à manger. Mes biscuits m'ont été volés il y a huit jours

(1) Le 139e régiment d'infanterie ou 11e saxon fait également partie du XIXe corps. Il tenait garnison à Döbeln et comptait à la 47e brigade, 24e division.

(2) Gohlis et Reudnitz sont des faubourgs de Leipzig. Dans les adresses allemandes la disposition des chiffres, telle que nous l'avons respectée, indique, outre le numéro de la rue, l'étage de l'immeuble. Il faut donc lire : rue de Hallesch, 142, 2e étage.

et mes conserves de viande m'ont été emportées par le mauvais camarade d'hier. Mes pensées ne vont que vers les miens, dont je relis toujours les lettres. Je prie Dieu de me secourir. Ah ! si j'étais seulement à l'hôpital !

*10 septembre.* — Le troisième jour où nous gisons ici blessés a déjà commencé. C'est le 10 septembre. Depuis quelques heures il pleut, nous sommes mouillés. Je lèche les gouttes de pluie sur les feuilles, pour apaiser un peu ma soif violente, et je fume pour me distraire une cigarette de Walther. Ma jambe me fait très mal. Nos troupes se sont retirées. Les Français avancent. Dans la nuit, il passe des Français le long de la haie où nous sommes couchés, à environ 1 mètre de nous. Ils sont une cinquantaine d'hommes ; ils voient mon fusil qui est là devant moi et l'emportent. Cela m'enlève le dernier appui que j'avais encore pour me soulever.

*11 septembre.* — C'est aujourd'hui le 11 septembre 1914, quatrième jour de la faim et de la soif. Il n'y a plus à attendre aucun secours du côté allemand. On peut périr misérablement ou bien s'abandonner aux mains des Français. Je pense à Curt : que peut-il faire aujourd'hui pour son jour de naissance ? Il est 11 heures du matin. Devant nous, à environ 20 mètres, émergent deux cavaliers français, mais ils disparaissent.

Maintenant ce sont des centaines de Français qui arrivent ! Ils viennent à nous, nous donnent la main. Nous demandons à manger et à boire et recevons en abondance du pain, du biscuit, de la viande, du vin, du café. Quiconque a quelque chose dans sa gourde nous en donne. Les Français sont très gentils et aimables; presque tous nous souhaitent le bonjour; un seul voulait se jeter furieusement sur moi. Un sous-lieutenant a causé pendant une heure avec nous, et m'a donné son adresse en me priant de lui écrire de Leipzig. Il vient encore d'autres Français ; ceux-là nous donnent aussi beaucoup de choses : du sirop de fruits, de la viande, du biscuit (1). Nous avons au moins bien mangé à notre faim !

Nous attendons jusqu'à 5 heures de l'après-midi, puis viennent des brancards roulants. Il pleut à torrents. On nous roule pendant une heure, puis nous sommes chargés dans des voitures d'ambulance attelées et conduits pendant deux à trois heures à travers champs jusqu'à une ferme. Ce voyage est épouvantable. Couchés sur des brancards, nous sommes ballottés dans la voiture, ce qui nous cause

(1) On remarquera la cordialité joviale des soldats français vainqueurs. Cette absence de toute animosité vis-à-vis du vaincu est l'une des caractéristiques de la tradition militaire française; elle est conforme à notre générosité naturelle et n'a pu être altérée que par des déloyautés réitérées de la part des soldats ennemis, surtout prussiens. La surprise causée aux premiers prisonniers allemands par cette affabilité, surtout chez les officiers français, ressort d'un très grand nombre de documents et atteste les légendes de férocité française dont on avait bercé leur candeur. Voir *supra*, page 85.

de violentes souffrances. Dans la ferme nous sommes pansés; nous recevons du pain et du thé et nous sommes couchés sous un hangar sur de la paille, couverts de nos manteaux.

*12 septembre.* — Le matin, café sucré et pain. C'est une vraie jouissance. Nous changeons notre argent. Les officiers et soldats français nous demandent boutons, pattes d'épaules, casques, cocardes comme souvenir. L'un me demande ma gourde et m'en donne une française ; de même je reçois, en échange de mon gobelet de zinc, un « quart » français. A $9^h$ 30 on nous donne du lait, je partage le mien avec mes camarades. Je rends grâces à Dieu à nouveau pour m'avoir ainsi sauvé, bien que je sois prisonnier de guerre.

L'endroit où nous sommes pour le moment (ce n'est guère qu'une grande vacherie et fromagerie) s'appelle Saint-Ouen (1). De midi à 1 heure, un Français et moi nous nous sommes donné réciproquement des leçons de langues à l'aide d'un livre. C'était à mourir de rire. A 1 heure, il y a eu soupe, riz et viande de bœuf. A 5 heures, mon élève d'allemand m'a donné un morceau de viande et du pain.

Le soir, à 8 heures, nous avons tous reçu un morceau de pain et un morceau de viande chaude.

(1) Il s'agit sans doute du petit village de Saint-Ouen, situé dans le canton de Sompuis (Marne), à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Vitry-le-François.

Mais pendant la nuit il m'aurait fallu sortir. Or, il n'y a pas de cabinets et il m'est impossible de me lever. Au dernier moment, je découvre derrière moi des boîtes vides de fromage de Brie. C'est elles que j'utilise, puis je les rejette derrière moi. L'odeur est peu agréable ; le procédé des plus incommodes ; mais du moins je suis délivré ! La nuit est extrêmement froide ; il pleut à torrents. Sans doute par suite de ce mauvais temps, j'ai des douleurs à peine tolérables dans la jambe.

*13 septembre.* — C'est dimanche ; à 9 heures, café ; celui-ci est toujours sucré. J'y émiette mon pain (il n'y a ici que du pain blanc) et le mange ainsi ; c'est un vrai régal (1). A 10 heures, un Français me donne une cigarette que je fume aussitôt. Aujourd'hui la nourriture est un peu moins abondante, sans doute parce qu'hier il est encore arrivé environ 150 blessés allemands. Nous n'étions d'abord qu'une cinquantaine et un petit nombre de Français. Il y a tout d'abord un morceau de pain, puis de la viande chaude et une tasse de bouillon ; préparation extra (2) ! Il est midi.

L'après-midi est très ennuyeuse ; je n'ai rien autour de moi que quinze camarades blessés. Je relis bien pour la dixième fois les lettres de chez nous. Je prie

(1) Textuellement : *eine wahre Delikatesse.*
(2) Le texte porte : *Bereitg. tipp topp.*

Auf was ich im [redacted] Hospital

## Besondere Merktage:

Muttertag, Appetit hatte

Kuchen (Werkeuhr)

Kommeln m Zucker

Schokoladetorte (essen)

Leber, Kalb

kalt. Rouladen

Salem Zigarretten

Kalb Hasenbraten

Vater-Kuchen v Heidi

deutsch Käse m Butterbrot

1 gute Zigarre

Kaffee

Gebr Mandeln

Schnitzel

[redacted] zu Klem

Kartoffelsalat

Heidi Schnellgänse

Klops von Reise (Kalb)

grüne Gurke, salz u Butter

Kaffee 3 Finnings Rest

Pudding v Reise

(wie ging 4.4 Brot)

Heringssalat

Bauernessen

Pflaumenkuchen

Frankfurter Würstchen m Meerrettich

[redacted]

Kartoffel v Kartoffel

Schuster-Caviar

Grossen u Kartoffeln

Stampfkartoffeln m grosse Bratwurst

1 paar Zimmel-brötchen m Butter

Gefüllte Pflaumen-Kuchen m Rodbergfülle viele viel (mindestens 72 Stück)

Schlagsahne 4 Kaffee

Sülze (wie ein Schlemmerbissen so gross)

Fasanen zu viel Speck gewickelt

Spiegelei Kartoffeln m Gurkensalat

Kartoffelsalat 4 Kalb-Bauchwurst aber Gurke 3 Zwiebeln Essigwurst in Salat

Butterbrot Rosinenbrötchen

Gebackene (Schabefleisch mit Ei) m Butterbrot

Schinkenfettbemmchen m Gurken

Kartoffelsalat 4 Kaffee

1 Gedächtnisbrot

Cakes (Band) 12 Stück weiß

Dieu de mettre bientôt fin à la guerre, pour que les miens ne s'inquiètent pas de moi; car il n'est plus possible maintenant d'écrire des cartes postales. Le soir, à 6h 30, repas du soir (soupe, pain et ragoût, gros comme la moitié du pouce, mais préparé au beurre merveilleusement) (1). J'ai mis ma viande en petits morceaux sur mon pain, une fibre de viande pour une bouchée de pain. La nuit j'ai bien dormi, il pleut toujours.

*14 septembre.* — Lundi, à 6h 30 du matin, café sucré; j'émiette encore mon pain et me régale; je viens d'apprendre que le lieu du combat où j'ai été blessé s'appelle Vitry (2). Nous allons être maintenant bientôt emmenés d'ici dans un hôpital, où nous recevrons des soins médicaux. Jusqu'ici nous n'avons qu'un pansement de fortune. L'hôpital serait à 50 kilomètres d'ici, dans le Midi de la France (3).

(1) Textuellement : *grossartig!* La naïve gourmandise du fusilier allemand ne fait pas seulement honneur à la supériorité du *rata* de nos troupes sur le *goulasch* des armées germaniques, elle est caractéristique d'une âme simple, aux instincts frustes et au tempérament passif. On sait que les animaux voraces sont les plus faciles à dresser ; il se pourrait que, dans l'espèce humaine, des appétits matériels très développés s'accordassent tout particulièrement bien avec les exigences d'une discipline irréfléchie.

(2) Voir ci-dessus, page 163.

(3) L'expression : *Südfrankreich* se retrouve à tout instant dans les carnets pour désigner des régions que nous appelons l'Est. On ne sait s'il faut attribuer cette singulière désignation à une ignorance vraiment surprenante, à quelque hâblerie plus singulière encore ou à un usage général qui ferait appeler, en Allemagne, France du Sud toutes les régions situées au-dessous de la latitude Paris. Cf. plus haut, page 98.

$8^h 45$. — Des cinq cigares et des dix cigarettes que ma bonne mère m'a envoyés le 6 septembre, je n'ai plus que cinq cigares. Les cigares de Walther sont déjà tous partis. Je fume une de ses cigarettes en pensant à tous ceux que j'aime à la maison.

A $2^h 30$ nous sommes chargés sur des voitures à deux roues et conduits à la gare de Chavanges (1). Le voyage dure de 3 heures à $9^h 30$ du soir. Je fume le dernier cigare qui me reste. A notre arrivée nous recevons de la soupe. Nous passons la nuit dans la halle aux marchandises, sur de la paille et une couverture.

*15 septembre.* — Le matin, pas de café et pourtant j'en ai bien envie. Nous recevons un morceau de pain. J'ai mis ma montre à l'heure française (une heure de retard sur l'heure allemande). A $8^h 30$ je pense qu'il y a juste huit jours à cette heure-ci que j'ai reçu ma blessure, et je n'ai pas encore été soigneusement examiné dans un hôpital. A 3 heures, soupe, viande de bœuf et pain pour le déjeuner. C'est tout pour aujourd'hui. Le soir, à 7 heures, le premier convoi de blessés allemands s'en va par le chemin de fer vers un hôpital.

*16 septembre.* — Nous ne serons déchargés qu'au-

(1) Chavanges (Aube), arrondissement d'Arcis-sur-Aube, sur la ligne de Vitry-le-François à Bar-sur-Aube.

jourd'hui. A 8h 30 du matin, bouillon, viande et pain. Je pense justement au chocolat qui, d'après ce que m'écrivait ma bonne mère, devait m'arriver maintenant. Où sera-t-il bien resté? Ces bons parents là-bas, qui ont tant besoin de leur argent, me font des envois et ce sont d'autres qui les mangent. Ah! si seulement cette méchante guerre était finie! Je ne peux m'empêcher de pleurer en pensant aux miens. Qui sait si je les reverrai jamais?

A 3 heures, départ du train par Chaumont et Jessains vers..... (1). Là des voitures nous transportent en trente minutes à l'hôpital. Arrivés ici à 10h 30, nous sommes aussitôt mis au lit. Nous recevons une bonne soupe chaude aux carottes.

*17 septembre.* — A 8 heures du matin, café. La nuit, je n'ai pas dormi à cause des gémissements des camarades. A midi, repas principal : chou blanc, pain, viande ; c'est très bon. J'ai grand'faim. La boisson qu'on nous donne semble être du coco. A 3h 30 j'ai été enfin pansé par un médecin. C'est un homme très agréable ; il parle un peu l'allemand et avant tout il a la main très légère dans le maniement des blessures. Ma blessure n'a pas bonne mine ; l'os au-dessus du cou-de-pied m'a été brisé.

(1) Lecture douteuse. Le nom resté en blanc dans le texte est évidemment Clairvaux. Jessains est l'embranchement de la ligne de Vitry-le-François sur celle de Troyes à Chaumont.

*4 heures.* — Une chose qui est vilaine c'est que nous avons tous la diarrhée. La nuit encore je n'ai pu dormir tant j'avais mal, et j'ai dû me déranger huit fois. A 6 heures du soir il y a, semble-t-il, ici le grand repas: soupe, pain, pommes de terre, viande de bœuf; c'est très abondant. L'endroit s'appelle ici Clairvaux (1). Notre hôpital est en temps ordinaire une maison de correction.

*18 septembre.* — A 7 heures du matin j'ai un petit verre de café sucré. Il est si bon et pourtant il y en a si peu! A 10 heures je me suis lavé pour la première fois depuis quinze jours. A midi, déjeuner: soupe, pain, pommes de terre, viande de bœuf. Je mange encore la portion de deux camarades. Nous sommes couchés cinq hommes dans la chambre, parmi lesquels un sergent-major de réserve (employé des postes; il habite près de Festbesold). Ce dernier a un livre français-allemand dans lequel j'étudie. A $5^h 30$, repas du soir : soupe, pain, viande de bœuf, pommes de terre. La nourriture est abondante; malgré cela je mange encore deux portions d'autres camarades. Je ne laisse rien repartir. Je charge un infirmier allemand de me rapporter deux carnets : un pour la langue française, l'autre comme journal, car celui-ci est au bout.

(1) C'est la maison d'arrêt bien connue.

*19 septembre.* — A 7 heures, café sucré. Le matin j'écris mon journal. A midi, soupe aux légumes, pain, carottes et viande. Je mange encore la portion de pain et de carottes d'un autre camarade (1).

(1) Ici se termine le carnet du fusilier. Il est suivi d'une page consacrée aux différents mets dont le blessé avait envie à l'hôpital. On en trouvera la reproduction photographique ci-dessus, page 168.

# INDEX ALPHABÉTIQUE

## DES NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX

(Les noms de personnes sont en CAPITALES)


**A**

Achêne, 15, 16.
Aeselborn, 153, 155.
ALBERT Ier, 12.
Ambly, 157.
Ambonnay, 47, 48.
Amiens, 42.
Amifontaine, 69.
Anvers, 134.
Apolda, 150.
Arcis-sur-Aube, 170.
Arlon, 86, 87, 89, 91, 93, 95, 96.
ARSCHOT (d'), 12.
Athis, 48.
Auboncourt, 40, 41, 42, 49.
Auménancourt, 63.
Ay, 47.
Azannes, 118.

**B**

Baclain, 8, 9, 10.
Barby, 44.
Bar-sur-Aube, 170.
Bastogne, 7, 10, 153, 156, 157.
Bautzen, 10, 16, 37.
Bazincourt, 63.
Beaumont, 47.
Bebra, 3, 150.
BÉDIER (Joseph), VII.
Beine, 47.
BERNACIAK, 76.
Berry-au-Bac, 63.
Bertrange, 84.
Bettenbourg, 83, 84.
Billy-sous-Mangiennes, 113, 114, 115, 118, 126, 127, 128, 133, 134, 138, 143.
BORECK, 133.
Bouillon, 87.
Boult, 63.
Bourseigne-Neuve, 158.
Bouvignes, 21, 24.
Bouzonville, 81.
Bovigny, 7.
BRANDT (Sally), 75.
Brûly, 30.
Bruxelles, 6.
BÜLOW (von), 58.
Buschfeld, 79.

**C**

CARLOWITZ (von), 70.
CARNOT, 60.
CARUSO, 44.
Cassel, 150.

Châlons-sur-Marne, 46, 48, 59, 60, 61, 62, 63, 162, 163.
Champigneul-Champagne, 48.
Chaource, 47.
Charleroi, 26.
Charny, 139.
Châtillon, 91, 93.
Chaumont, 171.
Chavanges, 170.
Chérain, 8.
Chestruvin, 25, 26, 27.
Clairvaux, 171, 172.
Coblentz, 4, 160.
Cologne, 15, 89.
Connantray, 55.
Consenvoye, 109, 110.
Cordel, 149, 151.
Corot, 42.
Couvin, 30, 158.
Craonne, 63, 67.
Curt, 162, 165.

D

Dampierre (Jacques de), 13, 22, 29, 31, 43, 45, 94.
Damvillers, 110, 145.
Darmstadt, 15.
Deyfeld, 6.
Dhur (le P.), 29.
Diekirch, 153.
Dinant, 15, 16, 18, 20, 21, 23, 26, 49, 157.
Döbeln, 147, 149, 164.
Dommery, 34, 35.
Dorinnes, 19.
Dourbes, 28, 29.
Dresde, 1, 7, 16, 21, 26, 149.
Drese (Claus), 158.
Dreux (André), xxvi.
Dubenskogrube, 128.
Duppenweiler, 79.

E

Écury-sur-Coole, 163.
Eisenach, 3, 150.
Elm, 150.
Ems, 4.
Engelsdorf, 3, 149.
Épernay, 48.
Erfurt, 3.
Étain, 120.
Ethe, 93.

F

Faissault, 39, 40.
Falaën, 26.
Famenne, 14.
Faux, 42, 43.
Fère-Champenoise (La), 48, 52, 55.
Festbesold, 172.
Foch (Général), 58.
Forrière, 157.
Francfort-sur-le-Mein, 150.
Franchet d'Esperey (Général), 58.
Franz (Capitaine), 22.
Freiberg, 16.
French (Général), 58.

**G**

Gauwies, 83.
Gélinerie (Ferme de la), 128, 135.
Genève, 70.
Genglerpeter, 84.
Gercourt, 108, 109.
Germinon, 48, 49, 57.
Givet, 157, 158.
Glahn, 138.
Gnesen, 76.
Gohlis, 164.
Gouvy, 6, 7, 8, 14.
Gravelotte, 13.
Gremilly, 145.
Grossenhain, 10, 11, 49.
Guben, 76.
Gué-d'Hossus (Le), 30, 31.
Guillaume II, 60, 97, 98.

**H**

Hainaux, 138, 143.
Halon, 11.
Hanau, 150.
Hanovre, 15.
Hausen (Général von), 7.
Haut-Fourneau (Le), 118, 120, 121, 126, 128, 133, 134, 136.
Herleshausen, 3.
Hersfeld-les-Bains, 150.
Hessler, 154.
Hircher (Lieutenant), 64.
Hofmann, 137.
Höfner (Lieutenant), 130, 132.
Hunfeld, 150.

**J**

Jâlons, 48.
Jerske, 86.
Jessains, 171.
Joffre (Général), 52.
John (Capitaine), 22.
Jungholdt, 129.
Juniville, 46.
Juvincourt-Damary, 67, 68, 69, 70.

**K**

Kaiserslautern, 79.
Kamenz, 1, 3.
Kantak (Léon), 133.
Keil (Lieutenant), 79, 82, 98, 100.
Kipping (Lieutenant), 39.
Kirchhain, 3.
Kluck (Général von), 58, 98.
Koërich, 84, 85, 86.
König, 124.
Königsbrück, 145.
Korbetha, 3.
Körprich, 79.
Kottbus, 76.
Krause (Richard), 164.
Krupp, 134.
Kuhm (Félix), 164.
Kutzscher (Max), 154.

**L**

Lahneck, 4.
Lametz, 161.
Langer (Capitaine), 82.

Laon, 63, 68, 69.
Laroche, 13, 14.
Launois, 34, 35, 36, 38, 49.
Leffe, 20, 21, 23, 31, 49.
Leipzig, XXIV, 3, 7, 48, 149, 150, 164, 166.
Leisnig, 149.
Lenharrée, 51, 52, 54, 57.
Leudelange, 84.
Liége, 6, 7.
Lisogne, 19.
Lissingen, 4.
Lods, XXIII, 75.
Longuyon, 94, 95, 138.
Longwy, 85, 91, 93, 94, 95.
LÖTBAND (Lieutenant), 120.
Luxembourg, XXIII, 6, 14, 83, 84, 114, 151, 152, 153.

M

Machault, 161.
Mamer, 84.
Mangiennes, 113, 118, 127, 138, 143, 146.
Mannheim, 79.
Marburg, 3, 20, 21, 23.
Marche, 14.
Markkleeberg, 48.
Markranstädt, 3.
Marlemont, 32.
Maubert-Fontaine, 32.
Maucourt, 120, 125, 129, 130, 131, 136, 137, 140, 141.
MAUNOURY (Général), 58.
Mayence, 150.
MAYERS, 4.
Medernach, 153.
Meix-le-Tige, 93.
Merlemont, 28, 29.
Messancy, 93.
Metz, 14.
Mézières, 32, 34, 37, 39.
Montfaucon, 108.
Mont-Gauthier, 157.
Mont-le-Ban, 10, 11.
Montmédy, 95, 108.
Montmirail, 58.
Morains-le-Petit, 58.
Morville, 26, 27, 28.
Mourmelon-le-Grand, 61, 62, 161, 162.
Mourmelon-le-Petit, 62.
MÜLLER (Lieutenant), 64.
Munich, 29.
Musette (Ferme de la), 68, 70.

N

Namur, 17, 18, 19, 26.
NAPOLÉON Ier, 114.
Naumburg, 3.
Nauroy, 47.
Neuerburg, 152, 153, 154.
Neufchâtel, 63.
Neuhaus, 77.
Neunkirchen, 81.
Neustadt, 79.
Neutomischel, 73, 75.
Neuville, 46.
Neuvizy, 39.
NICOLAS II, 78.

Nismes, 28, 29.
Normée, 51.

**O**

Œuvy, 55, 56, 57.
Ornes, 139, 141.
Ouren, 4, 5, 6.
Ourt, 6.

**P**

Paris, 98, 162, 169.
Peitz, 76.
Petigny, 30.
Petites-Loges (Les), 47.
Pétrokov, 75.
Philippeville, 26, 28.
PLANITZ (Général von der), 38.
Plauen, 158.
Pontfaverger, 46, 47.
Pontgivart, 63.
Port-Arthur, 27.
Posen, 16, 73, 75, 76.
Primsweiler, 79.
Pronsfeld, 4.
Prüm, 4.
PUSZKO, 146.
PUTTKAMMER (Capitaine von), 122, 139, 140.

**R**

RATKOUSKI, 75.
Reims, XXIII, 46, 47, 63, 68, 69.
Rethel, 39, 41, 42, 43, 44, 46, 161.
Reudnitz, 164.
Riesa, 21.
Rochefort, 157.
Rocroi, 29, 30, 31, 32.
Rodemachern, 83.
ROGER, 109.
Romagne-sous-les-Côtes, 95, 96, 97, 99, 100, 110, 112, 113, 117, 118.
Rome, 59.
Rosée, 28.
Rostenne, 24, 25.
ROY (R.), XXII.
RUBENS, 5.
Rüdesheim, 150.
RUHLAND, 153, 154.
Runkel, 3.
Rybnik, 128.

**S**

Saint-Étienne-au-Temple, 60, 61, 62.
Saint-Gond, 51.
Saint-Hilaire, 62.
Saint-Léger, 91, 93, 105.
Saint-Ouen, 167.
Saint-Privat, 52.
Saint-With, 4.
Salazinne (Ferme), 18.
Salm, 6.
Samter, 73.
Sarrebourg, 20.
Sarrelouis, 79.
SCHMAH, 145.
SCHRAMM (Général), 32.
SCHUBERT, 141.
Sedan, 32, 34, 37, 38, 44, 87.

Signy-l'Abbaye, 33, 34.
Sommesous, 48, 52, 55.
Sommière, 24, 25.
Sompuis, 167.
Sorcy, 42.
Sovet, 16, 17, 18.
Spincourt, 113, 118, 120, 139, 145.
Sprottau, 16.
Stavelot, 7.
Steinfort, 86.
Sterpigny, 8, 9.
Strasbourg, 60, 70, 79.
Suippes, 60, 63.

T

Tempelhof, 67.
Thionville, 83.
Thynes, 18, 19.
Tours-sur-Marne, 47, 48.
Trèves, 149, 151.
Troyes, 171.

U

Untersalm, 150.
Uttfeld, 4.

V

Vaudesincourt, 62.
Verdun, XXIV, 95, 96, 100, 102, 104, 105, 107, 110, 111, 113, 134, 137, 140.
Verzy, 47.
Ville-au-Bois (La), 63, 67, 68, 71.
Villers-Cotterêts, 58.
Villers-en-Fagne, 28, 29.
Villers-le-Tourneur, 38, 39.
Villeseneux, 48, 51, 57, 62.
Virton, 91, 93.
Vitry-la-Ville, 163, 169.
Vitry-le-François, 163, 167, 170, 171.
Vouziers, 161.

W

Walke, 108.
Wartenberg (von), 138.
Weilburg, 3, 4.
Weillen, 26.
Weimar, 3.
Weissenfels, 3.
Weisswampach, 6, 10.
Wengerohr, 4.
Weretschagin, 27.
Wesotawski, 133.
Wez, 47.
Wibrin, 10.
Wiedemeyer, 122.
Willershausen, 3.
Wittlich, 4.
Wolsfeld, 151, 152.
Wurzburg, 78.
Wurzen, 147.

Z

Zittau, 37.
Züllichau, 109.

# TABLE DES ILLUSTRATIONS


| Planches | | En regard des pages |
|---|---|---|
| I. | — Couvertures des carnets de l'officier et du réserviste saxons | VI |
| II. | — Couvertures des carnets du sous-officier de la landwehr | XIV |
| III. | — Première page du carnet de l'officier saxon | XVI |
| IV. | — Plan des abords de Dinant | 16 |
| V. | — Vue des ruines de Rethel | 32 |
| VI. | — Infanterie allemande en réserve | 48 |
| VII. | — Passage sténographié du carnet de l'officier saxon | 56 |
| VIII. | — Cuisine de campagne allemande dans un village français | 64 |
| IX. | — Croquis de terrain du sous-officier de la landwehr | 72 |
| X. | — Page du carnet du sous-officier de la landwehr | 80 |
| XI. | — Épaulements et abris d'infanterie allemande | 96 |
| XII. | — Soldats allemands de la landwehr au cantonnement | 112 |
| XIII. | — Entrée d'un abri d'officiers allemands | 128 |
| XIV. | — Tranchées allemandes de première ligne et boyau de communication | 144 |
| XV. | — Page du carnet du réserviste saxon | 160 |
| XVI. | — Dernière page du carnet du réserviste saxon | 168 |


## NOTE D'AUTHENTICITÉ

Les planches I, II, III, VII, IX, X, XV et XVI sont des photographies prises directement sur les originaux conservés au ministère de la Guerre à Paris (2e bureau de l'État-major général de l'armée).

La planche IV a été établie d'après les données des services géographiques de l'armée française et de l'armée belge.

La planche V est une reproduction d'une vue du *Welt-Spiegel*, supplément illustré du *Berliner Tageblatt* (n° 10, du jeudi 4 février 1915, page 2).

Les planches VI, VIII, XI, XII, XIII et XIV sont tirées de *l'Album de la grande Guerre* (*Krieg im Bild*), publication de propagande éditée en six langues par le *Deutscher Ueberseedienst* de Berlin (Georg Stilke).

Toutes ces illustrations sont donc elles-mêmes des documents.

# TABLE DES MATIÈRES


Pages.

INTRODUCTION. . . . . V

Journal de campagne d'un officier saxon . . . . . 1

Journal de campagne d'un sous-officier de la landwehr . 73

Journal de campagne d'un réserviste saxon. . . . . 147

INDEX ALPHABÉTIQUE. . . . . 175

TABLE DES ILLUSTRATIONS . . . . . 181



NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT — AVRIL 1916

HMod.
M664c

153540

Author Dampierre, Jacques de

Title Carnets de route de combattants allemands.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU